



La vocation baptismale

N° 11 ■ Août 2010

Trimestriel

Église et Vocations

N° 11 ■ Août 2010

Directeur de la publication : **Père Eric Poinsot**

Rédactrice en chef : **Paule Zellitch**

Secrétaire de rédaction : **Laurence Vitoux**

Impression : **Imprimerie Chirat, 42540 Saint-Just-la-Pendue**

Conception graphique : **Isabelle Vaudescal**

Comité de rédaction : **Père Éric Poinsot,**

Paule Zellitch, Sœur Anne-Marie David

Abonnements 2010 :

France : **37 €** (le numéro : **12 €**)

Europe : **39 €** (le numéro : **14 €**)

Autres pays : **45 €**

Trimestriel

Dépôt légal n°18912. N° CPPAP : 0410 G 82818

© UADF, Service National des Vocations, 2010

UADF, 58 avenue de Breteuil, 75007 Paris

Tél. : 01 72 36 69 70

E-mail : snv@cef.fr

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>



La vocation baptismale

ÉDITO

Paule Zellitch

5

RÉFLEXIONS

La vocation des baptisés

9

Marie-Noëlle Thabut

La vocation baptismale initiée et soutenue par les sacrements

19

Monique Brulin

Vocation chrétienne, vocation baptismale

31

à partir de catéchèses mystagogiques du IV^e siècle

Izabela Jurasz

Le sacrement du baptême : une théologie de l'itinéraire en acte

39

Sébastien Guizou

La vocation baptismale comme conversation continue

57

Rémy Kurowski

Accompagner la vocation baptismale

65

Leo Scherer

La vocation : une affaire de choix

75

Guy Delage

PARTAGE DE PRATIQUES

L'accompagnement des catéchumènes

81

Colette Savart

Recevoir le baptême, témoigner du Christ Samia	87
Le sacerdoce des baptisés : un témoignage Michel Souchon	91
Kaléidoscope de la vocation d'une laïque ordinaire Dominique Olivier	95
Vivre sa vocation baptismale en politique ? Marie-Laure Dénès	101
La vocation baptismale de la personne handicapée Anne Raoul	109
La vocation de la personne handicapée Anne-Marie Philippe	119

~~CONTRIBUTIONS~~

Plus qu'un métier, un apostolat, un ministère Stéphane Lognon – Anne Benoist	127
Pélérinages à Saint-Jacques de Compostelle Famille de Lagoutte – Josette Girardon	133
Abonnement	143

Prochains numéros d'Église et vocations :

- La vie consacrée
- "Proposer les vocations dans l'Église locale"
(thème de la JMV 2011)

Le SNV reprend, dix ans plus tard, un des thèmes qu'il déployait dans *Jeunes et vocations* n° 102. On y parlait de l'existence chrétienne comme d'une existence appelée¹.

De nombreux textes du Magistère participent à une définition de cet « être appelé ». Ce qu'il est, ce qu'il n'est pas ; ce qui est du côté de la spécificité, ce qui relève de la particularité et parfois les deux à la fois². La spécificité qualifie de manière récurrente le presbytérat et la vie consacrée. Cependant, le Magistère emploie le mot « particularité » pour désigner l'ensemble des laïcs³, et dans ce groupe de « spécificité⁴ », de « vocation spéciale⁵ » s'agissant de la vocation des femmes. Ainsi il y a une spécificité qui concerne les femmes, composante numériquement significative des catholiques qui participent à la vie de l'Église mais dont les compétences ne sont pas encore suffisamment utilisées dans les instances participatives et sapientielles de l'Église. Même si nous relevons de belles avancées, sur ce plan il y a encore beaucoup à faire ; certains s'y attellent vaillamment.

Cette vocation baptismale comporte d'autres déclinaisons qui concernent une fraction, quantitativement plus petite, du corps ecclésial. Elle est constituée d'hommes (prêtre, religieux, moines, etc.) et de femmes (religieuses, vierges consacrées, moniales, etc.). Ces consécrations s'enracinent dans le baptême, « marqueur » premier de tout appel. Là est le point de départ de toute aventure qui se revendique du Fils, face et dans la communauté humaine.

Au plan phénoménologique il y a un écart entre le baptême d'un bébé et celui d'un adulte, même si ce sacrement conserve dans les deux cas l'intégralité de ses caractères propres ; nous projetons souvent sur « le baptême » des considérations difficilement transposables, au risque d'élaborer des théologies du baptême plus apologétiques et virtuelles qu'incarnées. Chaque baptême est un acte singulier et particulier, voilà pourquoi ce sacrement est reçu, en règle générale, devant une communauté rassemblée. Il s'agit d'incorporer au dialogue intérieur, là où au plus profond la conversion opère, un dialogue avec le monde pour vivre ce que le baptême implique : tenir la mission que l'Église a reçue du Christ avec d'autres. Peut-être est-ce en ce lieu que se tient l'instance de vérification de la vérité de l'engagement chrétien ; le baptême, la vie avec Christ n'est pas un abri douillet, un espace de rêveries intérieures. C'est un lieu où toute expérience est trinitaire au sens où elle n'est pas un vis-à-vis fermé sur lui-même.

Parler de vocation baptismale ne saurait signifier qu'hors du baptême pas de vocation ! Nous sommes entourés de personnes qui, sans se revendiquer du Christ, témoignent de la bonté et de l'intelligence des hommes. Aussi quand nous tenons le lien entre vocation et baptême nous signifions que le baptême est d'abord un engagement à tenir la vocation des hommes selon Dieu, par le Christ et l'Esprit Saint. Ainsi, dans une culture où le catholicisme sociologique, voire habitudinaire, n'est plus majoritaire, revient au galop la question de la conversion, comme entrée dans le sens profond du baptême.

Ne trouvez-vous pas que les textes élaborés par nos premières communautés résonnent avec une vigueur renouvelée à nos oreilles ? La contribution d'Izabela Jurasz entrouvre pour nous ces trésors ; pour peu que l'on soit curieux et que l'on cherche à trouver de nouvelles voies, lire les textes d'un temps où l'Église était en travail permet de mesurer l'importance de l'intelligence, de la foi, de la créativité et de l'inventivité de ces hommes. Ils avancent en chercheurs, aidés de tous les instruments de la science de leur temps. C'est à partir de ce donné qu'ils prennent position ; ils ne craignent pas la controverse, ils la suscitent. Pourquoi prennent-ils de tels risques ? Parce que l'Évangile est une parole adressée et non pas assénée et qu'en conséquence il est essentiel de dialoguer, donc d'être avec et pour le monde, sans que cela n'obéie le désir, un peu fou, de participer à la venue du Royaume. En ce temps où l'Église devient une minorité parmi d'autres, c'est en creusant le sillon de l'intelligence, de l'inventivité et de l'exemple qu'elle peut être distinguée d'autres propositions.

Parmi les questions de fond que posent la modernité et la sécularisation à la vocation baptismale – qu'il serait bien plus fécond d'envisager, de manière objective et dialectique, comme un « état de la culture » occidentale – nous retenons ici celle d'une théologie du laïcat et des ministères, qui s'essaierait à ne plus à élaborer à partir de définitions par défaut ou en creux.

L'Église a besoin de toutes ses forces vives ! ■

NOTES

1 - Pour une approche ecclésiologique, lire l'article de Laurent Villemain (*Jeunes et vocations* n°102). Il y distingue notamment trois périodes : celle des œuvres, celle de la théologie du laïcat et celle qui commence avec Vatican II.

2 - Cf. *Christifides laici*.

3 - « *Le caractère singulier est le caractère propre et particulier des laïcs* », cf. *id.*

4 - *Id.*, n° 52.

5 - *Id.*, n° 49.

RÉFLEXIONS

La vocation des baptisés

Marie-Noëlle Thabut
bibliste

Pour méditer sur notre vocation de baptisés, regardons simplement une célébration de baptême car la vocation baptismale est exprimée d'une manière parfaite dans les rites du sacrement. Le temps, le lieu, le déroulement, les gestes accomplis, les paroles prononcées composent un ensemble d'une richesse inouïe et suggèrent des perspectives spirituelles infinies. Nous accompagnerons donc pas à pas des petits enfants que leurs parents, parrains et marraines et toute leur famille humaine portent vers l'église paroissiale. Le caractère communautaire de cette célébration dans l'église paroissiale (et non dans n'importe quel lieu de culte ou maison particulière) en dit long déjà sur la dimension ecclésiale du baptême chrétien.

Enfin, pour s'inscrire dans la mémoire de la résurrection du Christ, ils accomplissent cette démarche un dimanche, comme le prescrit le *Rituel du baptême* : « *Pour mettre en lumière le caractère pascal du baptême, il est recommandé de le célébrer dans la Vigile pascale ou le dimanche* » (Préliminaires du *Rituel du baptême* § 44).

Au porche de l'église

Les voici à la porte de l'église : le prêtre les y attend et les accueille au nom de la communauté chrétienne tout entière. La première dimension de la célébration est ainsi affirmée dès l'entrée :

le baptême est communautaire ou il n'est pas. Chaque parole, chaque geste contribueront également à manifester que le baptême concerne l'Église tout entière et non pas seulement les baptisés et leurs familles. C'est si vrai que le Rituel suggère fortement de réunir tous les baptêmes prévus pour un dimanche donné en une seule célébration. Première caractéristique de la vocation baptismale, donc, la dimension collective : on n'est pas chrétien tout seul.

Le dialogue d'accueil

Le prêtre (ou le diacre) prend la parole le premier car toute l'initiative appartient à Dieu ; mais il revient aux parents des futurs baptisés de répondre librement à l'appel de Dieu : « Que demandez-vous à l'Église de Dieu ? Le baptême. »

Le signe de la croix

Aussitôt, le célébrant pose le premier signe du baptême : dès le porche de l'église, les catéchumènes sont marqués du signe de la croix qui sera désormais leur plus beau titre de gloire. « *Que la croix de notre Seigneur Jésus Christ reste mon seul orgueil* », écrivait Paul aux chrétiens de Galatie (Ga 6, 14). Toute la vie des baptisés se déroule sous ce signe : celui d'une vie donnée, celui de la victoire de la vie sur la mort, de l'amour et du pardon sur la haine. Le défi chrétien consiste à croire résolument à la contagion du pardon. Sur le visage du Christ en croix, nous contemplons jusqu'où va l'horreur du péché des hommes ; mais aussi jusqu'où vont la douceur et le pardon de Dieu. Et de cette contemplation peut jaillir notre conversion : nos « *coeurs de pierre* » peuvent devenir des « *coeurs de chair* » selon l'expression d'Ezéchiel (Ez 36, 26). Le prophète Zacharie (environ trois cents ans déjà avant la naissance de Jésus) l'avait pressenti : c'est en acceptant de lever les yeux vers le « *transpercé* » que nous trouverons la force de nous convertir et de consacrer nos vies à être à notre tour des êtres de réconciliation. « *En ce jour-là, je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit qui fera naître en eux bonté et supplication. Ils leveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé... ils pleureront sur lui*

amèrement comme sur un premier-né... En ce jour-là, il y aura une source qui jaillira pour la maison de David et les habitants de Jérusalem : elle les lavera de leur péché et de leur souillure » (Za 12, 10 ; 13, 1). C'est bien ainsi que saint Jean a compris le mystère de la mort du Christ, puisqu'en la rapportant, il citait : « *Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé* » (Jn 19, 37). Et saint Paul médite : « *Dieu a voulu tout réconcilier par lui [le Christ] et pour lui, sur la terre et dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix* » (Col 1, 20).

Ainsi se précise la deuxième dimension de notre vocation baptis-male : nous sommes les ambassadeurs de la réconciliation : « *Dieu nous a réconciliés avec lui par le Christ, et il nous a donné pour ministère de travailler à cette réconciliation. Car c'est bien Dieu qui, dans le Christ, réconciliait le monde avec lui ; il effaçait pour tous les hommes le compte de leurs péchés, et il mettait dans notre bouche la parole de la réconciliation. Nous sommes donc les ambassadeurs du Christ, et par nous c'est Dieu lui-même qui, en fait, vous adresse un appel. Au nom du Christ, nous vous le demandons, laissez-vous réconcilier avec Dieu* » (2 Co 5, 18-20). À nous, désormais, de reprendre ce rôle d'ambassadeurs. Chrétiens, nous sommes des hommes de défi : chaque fois que nous traçons sur nous le signe de la croix, nous nous engageons à vivre dans le monde « *comme des agneaux au milieu des loups* » (Lc 10, 3).

Cette première étape achevée, le célébrant invite l'assemblée à le suivre ; tous se déplacent pour se rendre en un deuxième lieu, celui de la Parole. Car la cérémonie tout entière du baptême dessine une marche : à l'image de la vie du baptisé qui est une marche à la suite du Christ. Le véritable disciple se définit comme celui qui marche à la suite de son Maître. Concrètement, la célébration se déroule donc en quatre lieux différents : du porche de l'église, au lieu de la Parole, puis au baptistère et enfin à l'autel.

Au lieu de la Parole

L'écoute de la Parole

À la suite de la liturgie juive, toute liturgie chrétienne comporte un temps de lecture des Écritures dans lesquelles nous déchiffrons le

projet éternel de Dieu. Nous sommes les héritiers du grand souffle d'espérance qui traverse l'Ancien Testament et nous contemplons son accomplissement en Jésus-Christ : « *Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-le* » disait le Père lors de la Transfiguration. Mieux que quiconque, peut-être, saint Paul a su dessiner en quelques phrases la grande fresque de l'histoire humaine dans le plan de Dieu : « *Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté, le dessein bienveillant qu'il a d'avance arrêté en lui-même pour mener les temps à leur accomplissement, réunir l'univers entier sous un seul chef, le Christ, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre* » (Ep 1, 9-10).

Baptisés, nous sommes le peuple de l'espérance : nous affirmons à la face du monde que le projet de Dieu est en marche. « *Frères, vous le savez, écrivait Paul aux Romains : c'est le moment, l'heure est venue de sortir de votre sommeil. Car le salut est plus près de nous maintenant qu'à l'époque où nous sommes devenus croyants* » (Rm 13, 11).

Mais Dieu propose, et l'homme dispose, pourrait-on dire à l'inverse du dicton populaire. Le moment est venu pour les parents, parrains et marraines des enfants de manifester leur choix. Nul ne peut servir deux maîtres, on le sait. « *Je te propose aujourd'hui de choisir ou bien la vie et le bonheur, ou bien la mort et le malheur* » (Dt 30, 18). Mais avant cela, on prendra soin de commencer par une prière et l'invocation des saints qui, avant nous, ont su inscrire leur vie dans le dessein de Dieu. Il faut chercher la force là où elle se trouve, dans la prière. Et le geste du célébrant, imposant la main sur la tête des enfants, rappelle à tous que le Christ nous accompagne dans notre combat contre le mal.

Au baptistère

La renonciation au mal

Puis les participants manifesteront publiquement leur volonté de tourner le dos à tout ce qui n'est pas digne du Christ. « *Car vos pensées ne sont pas mes pensées, (disait déjà le prophète Isaïe de la part de Dieu) et mes chemins ne sont pas vos chemins – oracle du*

Seigneur. C'est que les cieux sont hauts, par rapport à la terre : ainsi mes chemins sont hauts, par rapport à vos chemins, et mes pensées, par rapport à vos pensées » (Is 55, 8-9).

Renoncer au mal, c'est choisir résolument de mener toute sa vie sous le signe des Béatitudes. Symboliquement, dans les premiers siècles, les futurs baptisés formulaient leur renonciation au mal, le corps et le visage tournés vers l'occident. Puis ils se retournaient tout entiers vers l'orient (source de la lumière) pour prononcer leur adhésion au Christ par la profession de foi. Choisir la foi, c'est choisir la vie : « *Amen, amen, je vous le dis : celui qui croit en moi a la vie éternelle* » (Jn 6, 47). C'est pour cela que, pour ces deux prises de parole, la renonciation au mal et la profession de foi, l'assemblée se tient debout, dans l'attitude des vivants.

La profession de foi

La formule de la confession de foi trinitaire n'est pas laissée à la discréption des fidèles car, comme le rappelait saint Augustin, « *les enfants ne sont pas baptisés dans la seule foi de leurs parents, mais dans la foi de l'Église* ». Voici comment saint Paul l'exprimait : « *Il n'y a qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui règne au-dessus de tous, par tous, et en tous* » (Ep 4, 5-6). Et le célébrant conclut : « *Telle est notre foi, telle est la foi de l'Église que nous sommes fiers de proclamer dans le Christ Jésus notre Seigneur.* »

La plongée dans l'eau

Alors vient le grand moment, celui de la naissance. Le verbe « baptiser » signifie « plonger », on le sait. Et c'est bien d'une plongée qu'il s'agit, une plongée dans la Trinité clairement exprimée par la formule « *Je te baptise AU NOM du Père, et du Fils et du saint-Esprit.* » Ici, les Pères de l'Église viennent au secours de notre faiblesse car ce mystère est si grand que nous ne pouvons prétendre le comprendre, nous pouvons seulement le contempler : « *Nous, petits poissons, qui tenons notre nom de notre ICTUS, Jésus Christ nous naissons dans l'eau et ce n'est qu'en demeurant en elle que nous sommes sauvés* »

(Tertullien, *Traité du baptême* I, 3). (En grec, ICTUS signifie poisson. Les chrétiens des premiers siècles en avaient fait leur emblème ; les lettres de ce mot sont les initiales de l'expression de la foi chrétienne : *Iesu Christos, Theou Uios, Sôter* - Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur).

« Certes, ce n'est pas seulement dans l'eau ordinaire que tu es baptisé, mais dans l'eau d'une naissance nouvelle qui ne peut devenir telle que par la venue de l'Esprit Saint. L'eau est une sorte de sein où tombe le baptisé, semblable à une semence... mais une fois baptisé et rempli de la grâce divine et spirituelle, il devient immortel, incorruptible et immuable ; il est absolument autre, grâce à la puissance de celui qui le forme » (Théodore de Mopsueste). « De même, en effet, que notre sauveur demeura trois jours et trois nuits dans le sein de la terre, en vous enfonçant dans l'eau, vous ne voyiez plus rien, comme dans la nuit, et en sortant de l'eau, vous vous trouviez comme en plein jour. Au même instant, vous êtes morts et vous êtes nés, et cette eau salutaire devint pour vous à la fois un tombeau et une mère » (saint Cyrille de Jérusalem). « Dieu vous a fait renaître, non pas d'une semence périssable, mais d'une semence impérissable : sa parole vivante qui demeure » (1 P 1, 23).

Ainsi sommes-nous passés de la mort à la vie : « Ignorez-vous que, nous tous, baptisés en Jésus Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés ? Par le baptême en sa mort nous avons donc été ensevelis avec lui, afin que, comme Jésus Christ est ressuscité des morts pour la gloire du Père, nous menions nous aussi une vie nouvelle. Car si nous avons été totalement unis, assimilés à sa mort, nous le serons aussi à sa résurrection » (Rm 6, 3-5). Il ne s'agit donc pas de mimer les actes de Jésus mais d'entrer dans son mystère, d'être intimement unis à lui dans sa mort et sa résurrection. Nous voilà désormais « gref-fés » sur lui : « Frères, si quelqu'un est en Jésus-Christ, il est une créature nouvelle. Le monde ancien s'en est allé, un monde nouveau est déjà né » (2 Co 5, 17). Saint Paul va même jusqu'à dire : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20).

L'onction avec le saint chrême

Il faut réentendre au plus profond de nous-mêmes la phrase du célébrant : « Par le baptême, le Dieu tout-puissant, Père de notre

Seigneur Jésus Christ, vous a libérés du péché et vous a fait renaître de l'eau et de l'Esprit. Vous qui faites maintenant partie de son peuple, il vous marque de l'huile sainte pour que vous demeuriez éternellement les membres de Jésus Christ, prêtre, prophète et roi. »

L'onction vient rendre manifeste la réalité invisible qui vient de se passer : greffés sur Jésus-Christ, les baptisés sont remplis de son Esprit. Ils méritent le nom de « chrétiens » qui signifie « oints, consacrés » ; ce nom qui fut donné pour la première fois aux disciples de Jésus à Antioche de Syrie (aujourd'hui en Turquie) (Ac 11). Ce nom fait désormais notre fierté : « *Rendez grâce à Dieu le Père qui vous a rendus capables d'avoir part, dans la lumière, à l'héritage du peuple saint* », écrivait Paul aux Colossiens (Col 1, 12). Et Tertullien ne craignait pas de dire : « *Le chrétien est un autre Christ.* » Car, désormais, c'est l'Esprit de Dieu lui-même qui habite le cœur du baptisé, une sève nouvelle le pénètre, il mérite bien son nom de « néophyte, nouvelle plante ». C'est ce qui fait dire à saint Léon : « *Reconnais, chrétien, ta dignité... Par le sacrement du baptême, tu es devenu le Temple de l'Esprit Saint.* » Saint Paul ne dit pas autre chose : « *Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous et qui vous vient de Dieu et que vous ne vous appartenez pas* » (1 Co 6, 19).

Ne nous y trompons pas : aucun de nous, individuellement, n'est à proprement parler « prêtre, prophète ou roi ». C'est le Christ total (au sens où l'entendaient saint Paul ou saint Augustin) qui est le prêtre, le prophète et le roi. Ces trois titres disaient, dès l'Ancien Testament, les trois facettes des missions confiées par Dieu à ceux qu'il consacrait en leur donnant son esprit. Saint Pierre en déduit la vocation du peuple des baptisés : « *Vous êtes la race choisie, le sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple qui appartient à Dieu ; vous êtes donc chargés d'annoncer les merveilles de celui qui vous appelle à la lumière des ténèbres à son admirable lumière* » (1 P 2, 9).

Le vêtement blanc

Les baptisés sont ensuite revêtus de vêtements blancs comme l'étaient ceux du Christ transfiguré. Saint Paul y voyait un symbole de noces : « *Vous, les hommes, aimez votre femme à l'exemple du Christ : il a aimé l'Église, il s'est livré pour elle ; il voulait la rendre*

sainte en la purifiant par le bain du baptême et la Parole de vie ; il voulait se la présenter à lui-même, cette Église, resplendissante, sans tache ni ride, ni aucun défaut ; il la voulait sainte et irréprochable » (Ep 5, 25-27).

Par l'eau baptismale dans laquelle sont baignés ses nouveaux membres, c'est l'Église tout entière qui est embellie, revêtue d'habits de fête, comme la fiancée en Orient est baignée et préparée pour ses noces. Saint Ambroise de Milan fait le même rapprochement : « *Quant au Christ, en voyant son Église parée de blanc, en regardant son âme purifiée et ornée par le bain de la régénération, il s'écrie : "Que tu es belle, mon amie, que tu es belle ! Tes yeux sont comme ceux d'une colombe"* (Ct 4, 1). »

Il s'agit bien de l'Église : l'Homme Nouveau n'est pas solitaire, individualiste, il est UN. C'est un peuple : l'Église ouverte au monde entier. « *Il [le Christ] a voulu ainsi, à partir du Juif et du païen, créer en lui un seul Homme Nouveau* » (Ep 2, 15) ; « *Dieu vous a réconciliés dans le corps périssable de son Fils, par sa mort, pour vous faire paraître devant lui saints, irréprochables, inattaquables* » (Col 1, 22).

Mais le vêtement porte encore une autre signification : si l'on dit parfois que l'habit ne fait pas le moine, il ne faut pas oublier que, dans l'Ancien Testament, il signifiait une mission. Ainsi, lorsque le prophète Élie fut chargé par Dieu de désigner Élisée pour lui succéder, il transmit cet appel en se contentant de jeter son manteau sur les épaules d'Élisée (1 R 19, 19). Il faut croire que ce geste était très parlant puisque ce dernier comprit aussitôt ce qu'Élie voulait lui dire et prit ses dispositions en conséquence. Plus tard, quand Élie fut enlevé au ciel, Élisée ramassa son manteau. Il fut alors « habillé » en quelque sorte de la mission d'Élie. Saint Paul a repris cette symbolique du vêtement pour parler du baptême et nous faire comprendre que nous participons à notre tour à la mission du Christ : « *Vous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ* » (Ga 3, 27). Or Jésus a précisé lui-même ce qu'était sa mission. À Pierre qui le cherchait, à Capharnaüm, il avait répondu : « *Partons ailleurs, dans les villages voisins, afin que là aussi je proclame la Bonne Nouvelle ; car c'est pour cela que je suis sorti* » (Mc 1, 38). Et à Pilate, le dernier jour, il a dit : « *Je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité* » (Jn 18, 37).

Notre vocation est donc toute tracée et elle est urgente. Nous ne la comprenons pas comme une supériorité mais un appel, un honneur, une responsabilité.

La remise du cierge

La lumière remise aux nouveaux baptisés explicite cette mission : « *Vous êtes la lumière du monde [...] Que votre lumière brille aux yeux des hommes, pour qu'en voyant vos bonnes actions, ils rendent gloire à votre Père qui est aux cieux* » (Mt 5, 14...16). Et au titre de ces bonnes actions figure évidemment l'annonce du dessein de Dieu : « *Vous apparaîtrez comme des sources de lumière dans le monde, vous qui portez la parole de vie* » écrivait Paul aux Philippiens (Ph 2, 15-16).

A l'autel

En une dernière étape, tous réunis autour de l'autel, les chrétiens adressent alors à Dieu leur prière de fils : « *Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton Règne vienne.* » Et, parce qu'ils la disent de tout leur cœur, ils s'engagent en même temps à mettre leur vie au service de la venue du Règne de Dieu. « *Tu nous as choisis pour servir en ta présence* » dit la deuxième prière eucharistique. Et l'on sait bien que la présence de Dieu ne se limite pas aux murs de l'église-bâtiment, pas plus qu'aux dimensions de l'Église-institution. C'est donc à un service sans frontière d'aucune sorte que nous sommes conviés. « *Comme des vivants revenus d'entre les morts, mettez-vous au service de Dieu* » écrivait Paul aux Romains (Rm 6, 13).

Alors sonneront les cloches à toute volée pour annoncer au monde la nouvelle naissance de ces enfants, ces mêmes cloches qui, chaque dimanche, rappellent à tous et à chacun que le Christ est ressuscité ! À charge pour les baptisés de crier cette bonne nouvelle sur les toits.

Conclusion

Arrivés au terme de ce cheminement, notre vocation baptismale apparaît en pleine lumière : à la suite du Christ, le peuple chrétien endosse la tunique du serviteur de Dieu tel que le décrivait le prophète Isaïe. Choisi par Dieu et porteur de son esprit, il avait pour mission d'apporter à l'humanité tout entière le salut de Dieu : « *Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu en qui j'ai mis toute ma joie. J'ai fait reposer mon esprit sur lui [...] Tu ouvriras les yeux des aveugles, tu feras sortir les captifs de leur prison* » (Is 42). « *Je vais faire de toi la lumière des nations pour que mon salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre* » (Is 49, 6). Pour assurer sa tâche, il prenait soin d'écouter la Parole chaque jour : « *La Parole me réveille chaque matin, chaque matin elle me réveille pour que j'écoute comme celui qui se laisse instruire* » (Is 50). Enfin, acceptant la persécution, il devenait le libérateur de ses frères (Is 52-53). Saint Paul y a vu le portrait du Christ lui-même : « *Dieu a voulu tout réconcilier par lui et pour lui sur la terre et dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix* » (Col 1, 20).

N'est-ce pas trop beau, trop lourd tout cela ? Jésus répond : « *Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie* » (Jn 20). « *Tout pouvoir m'a été donné... Allez donc !* » (Mt 28, 18-19). Puisqu'il a tout pouvoir, osons y aller ! ■

La vocation baptismale initiée et soutenue par les sacrements

Monique Brulin
théologienne, Paris

« Dieu est fidèle à son appel. À votre tour de lui offrir votre fidélité, comme nous l'avons toujours fait, avec sa grâce ; de tout votre cœur, efforcez-vous de parvenir à la pleine vérité de cet appel¹. »

Cette formule prononcée lors du rite d'admission des catéchumènes, au cours de la célébration de l'« appel décisif », manifeste avec clarté que la situation de baptisé procède d'un appel, une élection, qui engage une réponse dynamique.

En s'adressant aux premières communautés chrétiennes, saint Paul leur signifiait la source de toute vocation à la suite du Christ : « *Paul, serviteur du Christ Jésus, apôtre par appel [de Dieu]... »* (Rm 1, 1) ; « *aux saints par appel de Dieu »* (Rm 1, 7) ; ou encore, « *Paul, appelé à être apôtre du Christ Jésus par la volonté de Dieu [...] à ceux qui ont été sanctifiés dans le Christ Jésus, appelés à être saints avec tous ceux qui invoquent en tous lieux le nom de notre Seigneur Jésus Christ »* (1 Co 1, 1-2).

Si l'apôtre peut qualifier de « saints » les membres de ces premières communautés, ce n'est pas d'abord en raison de leur perfection morale ou religieuse, mais en vertu de cette vocation par laquelle Dieu les appelle pour qu'ils rayonnent dans le monde.

La réponse attendue de la personne qui s'engage sur l'itinéraire baptismal ne peut trouver sa « *pleine vérité »* et le soutien de sa fidélité que dans un rapport constant à sa source. Car Dieu, à l'origine de cette vocation, en donne aussi l'orientation en ses diverses harmoniques.

D e l'appel à l'appellation : le don du Nom

Le fondement de la relation qui s'instaure entre le croyant et son Dieu prend forme dans l'affectation du Nom. « *Le Nom, en tant que prononçable, [...] est pour le sujet une sorte de lieu géométrique de tout appel possible, et comme la trace sonore de ce pacte, de cette fiction vraie qui nous tient dans la capacité d'assumer raisonnablement les énoncations pronominales : Moi-je, Toi-tu ou même Nous-autres*². » L'enfant ne peut dire « je » s'il n'a jamais été « adressé », interpellé par son nom. Par cette « appellation », le sujet reçoit une place dans un groupe humain, familial, social... où il peut se situer, et se connaître en tant que nommé et reconnu.

En effet, aucun énoncé n'est autant que le Nom ou l'adresse propre capable d'exprimer la qualité de la relation vive qu'il désigne et effectue. En même temps, il devient le support d'élection de la mémoire des relations et des attachements les plus profondément enracinés.

Le catéchumène apprend à s'adresser à Dieu à partir du Nom de Jésus, ou encore en recevant la formulation du Notre Père par laquelle se dévoile la nature du lien comme étant de filiation, à la fois promesse et accueil effectif. L'ordination à la prononciation des noms divins qui caractérise tout baptisé ouvre cette possibilité d'interaction réelle où le retour du don s'opère au creuset de l'hymne, en particulier dans l'assemblée de prière où l'adresse confessante se régénère et s'approfondit.

On peut considérer que cette problématique du Nom et de l'adresse offre « *comme un paradigme de tout culte se développant précisément à partir d'une donnée de foi*³ » et définissant une identité dans un jeu toujours réciproque.

D e la connaissance à la reconnaissance

Dieu appelle les baptisés « *à son admirable lumière* » (1 P 2, 9), à son éternelle gloire (1 P 5, 10). Dans les premiers siècles, l'Église désigne le baptême comme une « *illumination* » car ceux qui le reçoivent « *ont l'esprit rempli de lumière*⁴ » : « *Cette opération [le baptême]*

reçoit des noms multiples : charisme, illumination, perfection, bain [...] , illumination en laquelle nous contemplons la belle et sainte lumière du salut, c'est-à-dire, par laquelle nous pénétrons le regard divin⁵. »

La régénération du baptême donne accès à la connaissance, non d'abord comme lumière des idées, mais comme découverte personnelle du Christ. Cette connaissance s'effectue par un lien vital et dynamique de communion : « *Il s'agit de le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances, de devenir semblable à lui dans sa mort, afin de parvenir, s'il est possible, à la résurrection d'entre les morts* » (Ph 3, 10-11). Dans cette lettre, saint Paul précise que l'expérience de l'accès à la connaissance du Christ – aussi fulgurante qu'elle ait été pour lui – ouvre une voie d'approfondissement qui demande à être creusée tout au long de la vie du croyant : car le but n'est pas encore atteint, c'est pourquoi, tendu en avant, il « *s'élanç* » vers celui-ci et encourage les Philippiens à marcher dans la même direction.

En initiant le croyant au mystère pascal du Christ, le schème baptismal l'invite en particulier à faire le deuil de la toute-puissance pour reconnaître son existence comme un don. Se laissant orienter par le Christ et son Saint Esprit, le fidèle peut prendre le chemin que le Seigneur a tracé parmi les hommes accomplissant pleinement sa vocation de Fils.

Selon cette orientation, l'homme acquiert un statut nouveau où la connaissance de Dieu instruit également la reconnaissance d'autrui. Celle-ci est inséparable de l'Agapè et se trouve aussi de l'ordre du don. « *Devenu conforme à l'image du Fils, Premier-né d'une multitude de frères, le chrétien reçoit les "prémices de l'Esprit"* (Rm 8, 23) qui le rendent capables d'accomplir la loi nouvelle de l'amour⁶. »

L'initiation insère dans une dynamique d'existence dont la composante éthique sera un lieu de vérité et d'authenticité. Paul qualifie la vie baptismale de « *vie dans l'Esprit* » (Rm 8, 4-5.9) en l'opposant à « *l'empire de la chair* », c'est-à-dire où l'homme tout entier est considéré dans sa faiblesse pécheresse et livré à la mort (Rm 8, 5-11). La conversion du cœur et du regard donnée par l'illumination baptismale soutient une conversion concrète qui s'opère dans le combat de la vie chrétienne par la charité.

Comme l'observait Joseph Caillot en conclusion d'un bel article intitulé *Baptême et déploiement de l'existence chrétienne*⁷, l'alliance

où naît le baptisé lui révèle que « *tout est donné, que rien n'est acquis* [...] *La fidélité à l'alliance, la fidélité dans l'alliance l'oblige constamment à réaménager "toujours-autrement" les espaces de sa liberté, quand son péché les obture.* [...] *Pour que l'amour n'interrompe pas son affirmation, nul baptisé ne peut faire l'économie du combat spirituel, même si c'est désormais en fils qu'il va à la bataille. Sa naissance reste un enfantement*⁸. »

Le baptême est condition de liberté : libération de nous-mêmes, de notre souci de nous justifier par nous-mêmes. Il nous apprend que l'on peut être aimé au-delà de toute raison immédiate. Il s'agit d'y consentir, d'accepter de vivre « *sous la grâce* », de vivre en grâce, pour rendre grâce. Ce mouvement qui prend sa source dans le baptême trouvera son principal accomplissement dans l'eucharistie.

La vie baptismale engage à prendre part aux trois fonctions du Christ

Les sacrements de baptême et de confirmation rendent les fidèles participants des trois fonctions du Christ qui, en lui, récapitule toutes les vocations : celle de prêtre, de prophète et de roi⁹.

Fonction sacerdotale

« *Ceux qu'il unit intimement à sa vie et à sa mission, [le Christ Jésus] leur donne également part à son office sacerdotal pour qu'ils exercent un culte spirituel, afin que Dieu soit glorifié et les hommes sauvés* » (LG 34). Cela se traduit dans toutes leurs actions, leurs prières, leurs initiatives apostoliques, leur vie conjugale et familiale, leur travail journalier, leurs loisirs, s'ils sont vécus dans l'Esprit. Même les épreuves de la vie supportées avec patience deviennent des « *sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus Christ* » (1 P 2, 5).

Autrement dit, le sacerdoce commun des baptisés s'exerce par la sanctification de toute la vie dans l'amour qui vient de Dieu¹⁰. Il subsiste évidemment en ceux qui ont reçu par l'ordination la vocation

spécifique du sacerdoce ministériel pour le bien et le service du sacerdoce commun.

Fonction prophétique

Le Christ accomplit son office prophétique jusqu'à la pleine manifestation de sa gloire, non seulement par les ministres qui enseignent en son nom, mais aussi par l'ensemble des baptisés dont il a fait ses témoins et qu'il remplit du don de sa parole (Ac 2, 17-18 ; Ap 19, 10). Ainsi, les baptisés se montrent fils de la promesse et font passer l'espérance de la gloire future « *par une conversion continue et la lutte contre les dominateurs de ce monde de ténèbres* » (LG 35), par la dénonciation des faux dieux et l'annonce des Béatitudes (Mt 5, 1-11 ; Lc 6, 20-23). Lorsqu'ils célèbrent les sacrements qui fondent et soutiennent leur vie chrétienne et leur apostolat, les fidèles contribuent à l'annonce des cieux nouveaux et d'une terre nouvelle (Ap 21, 1). Ils doivent aussi faire passer cette annonce dans les structures de la vie terrestre.

Fonction royale

Les baptisés sont associés à la puissance par laquelle le Christ Seigneur attire à lui toutes choses pour les porter vers le Père, « *en sorte que Dieu soit tout en tous* » (1 Co 15, 27-28 ; Jn 12, 32).

Établis dans la liberté royale par une vie sainte, ils peuvent vaincre en eux le péché et « *conduire avec humilité et patience leurs frères au Roi dont il est dit que le servir c'est régner* » (LG 36). Cette fonction royale conduit à reconnaître la nature de toute la création, sa valeur et sa destination à la louange de Dieu. La royauté des chrétiens peut être considérée comme une conséquence de leur qualification sacerdotale, comprise collectivement. En effet, leur relation à Dieu déploie un dynamisme qui se propage dans le monde et peut le transformer.

Les baptisés sont appelés à s'entraider les uns les autres en vue d'une vie plus sainte, afin que le monde soit imprégné de l'esprit du

Christ et atteigne son but dans la justice, la paix et la charité. Ils travailleront à répartir plus équitablement les biens créés mis en valeur par leur travail pour l'utilité de tous les hommes. Ils imprègnent de valeur morale la culture et les œuvres humaines, s'efforçant de mettre en harmonie les droits et les devoirs qui leur incombent du fait de leur appartenance à l'Église avec ceux qui leur reviennent en tant que membres de la société humaine. Autrement dit, la vocation baptismale comporte une exigence d'humanisation en fonction du dessein de Dieu et de sa grâce.

P articiper à la vie de l'Église communion : accueillir le semblable et le dissemblable

La vocation des baptisés est indissociable de leur entrée dans un peuple, de l'appartenance à une communauté d'alliance. C'est pourquoi la dignité acquise suivant les trois fonctions du Christ ne peut être participée qu'à partir et au sein de ce peuple.

L'Évangile reçu dans la foi n'est pas seulement un ensemble de récits appelant à la conversion et donnant des règles de conduite. Il confère un statut par lequel le chrétien entre dans un ensemble de relations solidaires. Sa place est désormais marquée dans l'Église. L'incorporation au Christ et l'effusion de l'Esprit donne à chaque baptisé une place singulière dans le corps ecclésial : un nom, des charismes qui lui sont propres (1 Co 12 ; Rm 12, 4-11).

Le baptême conduit à reconnaître le frère dans une commune destinée, mais aussi, dans sa différence. Il s'agit, en effet, d'accueillir le semblable et le « dissemblable ». C'est sans doute toute la difficulté, voire le défi que pose la foi : « *Il n'y a plus ni juif, ni grec, ni esclave, ni homme libre. Il n'y a plus l'homme et la femme, car tous vous n'êtes qu'un en Jésus Christ* » (Ga 3, 28). Une telle parole n'implique pas que les différences entre les humains soient abolies, mais qu'elles cessent d'être des lieux d'exclusion, des motifs d'incompréhension ou de séparation.

La réconciliation que l'Église porte en germe, et dont elle offre en ce monde des réalisations partielles, passe par cette prise en compte du dissemblable, à la fois comme don et parfois aussi comme

une souffrance lorsqu'il résulte de séparations que l'histoire a engendrées. En témoignent la difficile mais passionnante entreprise de l'œcuménisme, les efforts concernant l'inculturation, la situation des femmes et des hommes dans l'Église et dans le monde.

Le baptême ouvre cet espace où l'universel est convoqué et en même temps où la singularité des dons demande à être reçue et cultivée avec grâce. C'est sans doute ce que précise le sacrement de la confirmation : en scellant la singularité des dons conférés par le Saint Esprit, elle arme le néophyte pour le combat spirituel et l'œuvre de la charité active et créatrice. On peut alors comprendre avec d'autant plus de clarté ce que signifie la communion que l'eucharistie réalise : une communion dans la diversité des dons. Elle offre la figure encore à parfaire du « *rassemblement de tous dans l'unité* ». On comprend aussi l'importance et la responsabilité pour l'Église d'entendre et de reconnaître, avec discernement mais sans *a priori*, l'appel adressé à chacun, sa vocation intime et profonde pour l'édification du corps entier.

Une vocation qui convertit le temps

Parce que le baptême engage sur un chemin de conversion, le baptisé est voué à reprendre sans cesse la lecture de ses choix et de ses comportements à partir de l'Évangile. Mais la foi ouvre une perspective de confiance fondamentale en l'avenir. Liée au « *oui de Jésus Christ dans lequel toutes les promesses de Dieu ont trouvé leur accomplissement* » (2 Co 1, 19-20), elle est née d'une « *adhésion à la puissance d'un amour accueilli comme invulnérable, créateur et récréateur (y compris quand il dit "non" aux puissances de mort dont les hommes sont tout à la fois les victimes et les coupables agents)* »¹¹.

La foi chrétienne conjugue enracinement dans l'histoire et espérance dans la promesse d'un monde nouveau. C'est pourquoi les chrétiens sont témoins qu'une destinée reste offerte à l'homme ; que l'Esprit des promesses a été répandu sur toute chair. Le rapport au temps en a été transformé. Il reste ouvert sur d'autres passages de la mort à la vie. Cela peut conduire à accepter parfois le vide des représentations pour se livrer au silence de l'adoration et de l'attente active de Dieu.

Soutenus par la Parole de Dieu et les sacrements

Orientés par la promesse de l’Alliance, les chrétiens reçoivent le soutien et l’éclairage de la parole de Dieu et des sacrements qui ravivent et précisent l’appel initial au fil de l’existence. Ils apprennent ainsi à servir Dieu au lieu de se servir de lui.

La méditation de l’Écriture élargit le cœur, invite à inventer, éclaire le discernement. Elle n’opère pas comme un code à appliquer, mais d’abord brûle le cœur, met en présence. Les sacrements de la foi sont un lieu privilégié pour l’accueil du don de Dieu en sa Parole. Les fidèles rassemblés y sont les destinataires de son message et les témoins de son impact. Cet espace de réception que constitue l’Eglise assemblée protège du risque de se replier sur l’idée d’une simple association de croyants.

Recevoir la Parole de Dieu dans le cadre d’une célébration chrétienne recentre sur l’essentiel et permet d’expérimenter que cette parole est toujours plus riche que je ne pouvais le prétendre. Dans la rencontre entre l’histoire personnelle de chacun et l’itinéraire d’un peuple, le Dieu de Jésus Christ se révèle de manière inattendue. L’assemblée, convoquée par l’Esprit pour écouter la proclamation de cette Parole, se retrouve transformée par l’action même de l’Esprit qui s’y manifeste¹³.

Dans l’eucharistie, cette parole « se fait chair sacramentelle et conduit l’Écriture sainte à son accomplissement¹⁴ ». La liturgie permet d’expérimenter le dialogue entre l’homme et Dieu. Elle est un lieu où « le Dieu invisible (Col 1, 15 ; 1 Tm 1, 17) s’adresse aux hommes en son surabondant amour comme à des amis (Ex 33, 11 ; Jn 15, 14-15). Il s’entretient avec eux (Ba 3, 38) pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie¹⁵ ». Sa parole invite les auditeurs à tourner leur visage vers lui pour le reconnaître et orienter leur vie vers et avec lui. La réponse est d’abord une réponse de foi, portée par l’action de grâce et la louange. Dans ce contexte de l’assemblée chrétienne, elle peut se déployer dans la supplication pour le salut.

L’ordination à la prononciation des noms divins que procure le baptême trouve de manière excellente son lieu de réalisation dans l’action liturgique : dans cette adresse, la relation à Dieu, notre Père,

au Seigneur Jésus, au Saint Esprit, devient effective comme le retour d'un don sous la forme de l'hymne, de la prière d'admiration ou de demande.

De l'écoute à la réponse, le baptisé fait l'expérience d'une solidarité à la fois humaine et ecclésiale. C'est ainsi que dans les sacrements, il trouve la source, le soutien de sa vocation et pour une part son accomplissement.

Pour une vie eucharistique

La liturgie offre une pédagogie à partir de laquelle la vie chrétienne cristallise de manière harmonieuse les trois pôles qui la caractérisent : Écriture, sacrement, éthique. Certes, elle n'est pas le tout de ce parcours, mais un moment source où se révèle la visée ultime de la communion en Dieu, un espace d'intercession qui met en contact avec la *caritas* du Christ.

Ceci se joue en particulier dans l'eucharistie. Comme l'a souligné le pape Benoît XVI dans l'exhortation apostolique faisant suite au synode de 2005, l'eucharistie « transforme toute notre vie en culte spirituel agréable à Dieu ». Cette nouveauté radicale est riche de valeur anthropologique et théologique. En effet, ce culte nouveau et définitif qui correspond à la *logiké latreia* – le culte spirituel – évoquée par saint Paul (Rm 12, 1) devient le principe de la vie nouvelle en nous et la forme de l'existence chrétienne dont il englobe tous les aspects en les transfigurant : sur un chemin de gloire en gloire jusqu'à la vision de Dieu (2 Co 3, 18).

« *Tout ce que vous faites, que vous mangiez, que vous buviez, et quoi que vous fassiez, faites-le pour la gloire de Dieu* » (1 Co 10, 31). Il en résulte un discernement et une certaine distance par rapport aux positions du monde contemporain : « *Ne prenez pas pour modèle le monde présent, mais transformez-vous en renouvelant votre façon de penser pour savoir reconnaître quelle est la volonté de Dieu* » (Rm 12, 2). Autrement dit, la « forme eucharistique » de l'existence chrétienne à laquelle tout baptisé est appelé inspire une transformation morale dont l'origine profonde est théologale. Car elle ne donne pas d'abord des préceptes à observer, mais invite à une

rencontre du Christ qui révèle chacun à soi-même tout en lui offrant un avenir. La reconnaissance précède le précepte. C'est dans la contemplation du Christ que notre regard sur nous-mêmes et sur le monde peut être converti.

Les célébrations de l'initiation chrétienne jouent un rôle décisif dans la prise de conscience de ce mouvement pour les sujets concernés mais aussi pour les communautés qui les accueillent et les accompagnent¹⁶. Tel entend l'appel de Jésus à pardonner et se réconcilie avec une personne qui l'a gravement blessé ; tel autre partage ses ressources avec les plus démunis ; tel autre encore parvient à dominer un trait de caractère qui blesse ses relations sociales ou familiales.

La liturgie manifeste que personne n'a jamais fini d'être initié, qu'il convient de consentir à la durée. Par la reproduction, la mémoire des signes essentiels du salut, elle permet une lente appropriation des objets de la foi : les Noms divins, les gestes, les prières, souvent portés par le chant. Elle est le milieu éducatif du sens de Dieu et du sens de l'homme. Elle offre une nouvelle manière d'appréhender le temps, les relations, le travail, la vie, la mort...

Dimension missionnaire de la vocation baptismale

Les réflexions précédentes montrent que la vocation couvre un champ plus vaste que la mission. Par sa nature, l'Église est tout entière missionnaire et la collaboration de tous les fidèles y est requise en vue de l'avancée du règne de Dieu dans le monde¹⁷. En particulier, comme le souligne le document préparatoire au synode de 1987, l'évangélisation de la culture et l'inculturation de l'Évangile vont de pair dans ce travail missionnaire de l'Église¹⁸.

La participation active des baptisés à la mission de l'Église prend des formes diverses. Il s'agit avant tout d'une manière de regarder le monde. Le chrétien considère les événements de la vie à la lumière de sa foi au Christ et ce jugement permet de découvrir les signes et germes de vérité, de bonté, de beauté, qui ne sont jamais tout à fait absent des situations humaines. En même temps, ce jugement dénonce toute forme d'oppression, de domination injuste des

personnes, de déformation de la vérité, de mauvais usage de la nature, d'aliénation (n° 52).

Dans l'exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi* (1975), le pape Paul VI observait qu'« évangéliser est la grâce et la vocation propre de l'Église, son identité la plus profonde » (n° 14). Chaque baptisé a son rôle à tenir dans cette mission d'évangélisation. En particulier, en prenant une part active et responsable à la formation des communautés ecclésiales et par l'élan et l'action missionnaire en direction de ceux qui n'ont pas encore la foi ou qui ne vivent pas selon la foi reçue au baptême¹⁹. En faveur des nouvelles générations, les baptisés auront à apporter une contribution précieuse, plus nécessaire que jamais, notamment par un effort de catéchèse qui suppose de marcher avec ceux et celles « *qui frappent à la porte de l'Église* ».

En bref

La vocation baptismale s'inaugure en quelque sorte par l'ouverture des oreilles, le rite de l'*ephata*, qui rend sensible à l'appel et qui dispose à l'écoute. Elle s'approfondit par une orientation du regard vers le Christ sauveur, celui dont l'appel peut délivrer de toute peur et révéler à chacun sa véritable identité pour l'accomplir comme fils et comme frère. Elle s'enrichit au sein d'une vie ecclésiale qui en désigne la source et en rappelle la visée, en particulier, dans la catéchèse et la vie sacramentelle. Tous les baptisés, quelque soit leur engagement spécifique dans le travail apostolique, doivent coopérer à l'extension et à la croissance du Royaume du Christ, en exerçant une action importante pour l'évangélisation du monde. Dans cette perspective missionnaire qui donne à la Bonne Nouvelle du salut un champ d'accueil immense, l'homme qui sait reconnaître que Dieu l'aime et marche à ses côtés, peut goûter les prémisses de la vraie joie qui est un fruit du Saint Esprit (Ga 5, 22-23). ■

NOTES

- 1 - *Rituel de l'Initiation chrétienne des adultes*, n° 142.
- 2 - Jean-Yves Hameline, « La foi sur son axe fondamental », *Une poétique du rituel*, Cerf, 1997, coll. « Liturgie » n° 9, p. 14-15.
- 3 - *Idem*, p. 19.
- 4 - Saint Justin, *1^{re} Apologie*, 61-62, PG 6, 420-421.
- 5 - Clément d'Alexandrie, *Le pédagogue* I, 25, 1.
- 6 - Concile Vatican II, constitution *Gaudium et spes*, n° 22, 4.
- 7 - *La Maison-Dieu*, n° 209, 1997/1, p. 9-22.
- 8 - *Idem*, p. 22.
- 9 - Vatican II, constitution *Lumen gentium* (désormais *LG*) n° 31.
- 10 - Jean-Paul II, exhortation apostolique *Christifideles laici* sur la vocation et la mission des laïcs dans l'Église et dans le monde, 30 décembre 1988, Centurion, 1989, n° 14.
- 11 - Joseph Caillot, « Eschatologie et liturgie : résonance de l'espérance », *LMD* 220, 1999/4, p. 10.
- 12 - Lc 24, 32.
- 13 - Cf. Proposition 14 du synode des évêques sur la Parole de Dieu dans la vie de l'Église. Rome, 2008.
- 14 - *Idem*, Proposition 7.
- 15 - Vatican II, constitution *Dei Verbum*, n° 2.
- 16 - On peut comprendre que, pour les petits enfants qui n'ont pas encore accès à la raison et à la conscience morale, le baptême ouvre cette même vocation, en tant que la foi dont il est sacrement est d'abord celle de l'Église. C'est l'assemblée tout entière des fidèles qui présente l'enfant au baptême et lui permet d'être considéré comme sujet, sur l'axe d'une même destinée ; la foi des parents qui est requise témoigne de cette confiance en l'Évangile qui fait vivre l'Église et que l'enfant aura à s'approprier.
- 17 - *Lumen gentium*, n° 35.
- 18 - *Vocation et mission des laïcs dans l'Église et dans le monde*, Paris, Centurion, 1987, n° 47.
- 19 - Voir : Jean-Paul II, exhortation apostolique post-synodale *Christifideles laici*.

Vocation chrétienne, vocation baptismale

à partir de catéchèses mystagogiques du IV^e siècle

Izabela Jurasz
maître de conférences,
Institut catholique de Paris

Le terme « catéchèse mystagogique » correspond à un type très spécial de catéchèse, répandu au IV^e siècle. L’explication des rites sacramentaux n’a rien de particulier en soi, mais c’est seulement au IV^e qu’elle prend une forme très développée, enrichie de commentaires bibliques et d’enseignements spirituels. Ce type de catéchèse est lié à la pratique pastorale et liturgique, dont il est utile de rappeler quelques caractéristiques. Premièrement, il s’agit uniquement du baptême des adultes. Deuxièmement, le baptême a été administré pendant la Pâque, ensemble avec deux autres sacrements de l’initiation : la confirmation et l’eucharistie. Cette deuxième caractéristique est très importante, car elle explique pourquoi, en théologie des Pères, la vocation chrétienne n’a pas sa source unique dans le sacrement du baptême, mais elle est manifestée également dans la confirmation et dans l’eucharistie.

Ainsi les catéchèses mystagogiques s’inscrivent dans la pratique sacramentelle de l’Église ancienne. Du fait que les catéchumènes n’ont pas le droit de participer à la liturgie eucharistique, ils recevaient la plus importante explication des rites seulement après le baptême. Mais cette pratique a été variable, selon les lieux : certaines catéchèses mystagogiques ont été prononcées pendant le Carême, les autres pendant ou après la Pâque. Il semble qu’à Jérusalem seulement toutes ces catéchèses sont prononcées après le baptême ; à Milan, à Constantinople, à Antioche les usages sont différents. Pour terminer cette brève présentation, n’oublions pas que l’Église

ancienne accordait une grande importance aux catéchèses mystagogiques. Elles sont prononcées par l'évêque du lieu, car cela fait partie de ses devoirs du pasteur. Ainsi, parmi les auteurs des homélies mystagogiques se trouvent Cyrille de Jérusalem (+ 386), Ambroise de Milan (+ 397), Jean Chrysostome (+ 407), Théodore de Mopsueste (+ 428) et Augustin d'Hippone (+ 430).

Pourquoi expliquer les sacrements ?

Cette question avait dû être parfois posée déjà au temps des Pères de l'Église, car certains de nos auteurs prennent soin d'exposer des raisons d'un tel enseignement. Ambroise de Milan s'adresse ainsi à ceux qui viennent d'être baptisés : « *J'aborde l'explication des sacrements que vous avez reçus. Il n'aurait pas convenu de la donner plus tôt, car chez le chrétien la foi vient en premier lieu. Aussi donne-ton, à Rome, le nom de "fidèles" à ceux qui ont été baptisés, et notre père Abraham a été justifié par la foi, non par les œuvres. Vous avez reçu le baptême, vous avez la foi*¹.

Le lien entre la foi et le sacrement est essentiel aussi pour Théodore de Mopsueste, même si chez lui, ces catéchèses sont prêchées avant la célébration : « *Tout sacrement en effet, est l'indication en signes et symboles de choses invisibles et ineffables. Il faut, certes, une révélation et une explication pour de telles choses, si celui qui se présente doit connaître la vertu des mystères. Si [...] c'était effectivement que se faisaient ces choses, superflu serait le discours, la vue même suffisant à nous montrer chacune de ces choses qui ont lieu. Mais puisque dans le sacrement il y a les signes de ce qui aura lieu ou eut lieu d'avance, il faut un discours qui explique le sens des signes et des mystères*².

Avant ou après la célébration, les catéchèses sur les sacrements s'adressent aux personnes qui sont déjà croyantes. Les deux auteurs cités soulignent la nécessité de la foi antérieure au baptême, comme condition d'accueil du sacrement : on reçoit le baptême parce qu'on croit en Jésus Christ, et non pas l'inverse. Théodore de Mopsueste surtout est clair là-dessus – dans le sacrement il y a des signes qui ont besoin d'une compréhension spirituelle, pour ne pas être pris pour

des gestes magiques. Et si, par conséquent, le thème de la foi chrétienne intervient assez peu dans les catéchèses, c'est parce que cette foi est requise comme condition préalable. En revanche, les évêques expliquent aux nouveaux chrétiens comment mettre cette foi en pratique. Quel changement s'opère-t-il en celui qui a reçu le baptême, la confirmation et l'eucharistie ? À quoi est-il désormais appelé ? Quelle va être désormais sa vie ? Pour répondre à ces questions, nous allons suivre les étapes successives de la célébration.

Rites préparatoires au baptême

Si la foi a été une condition préalable du baptême, il ne faut pas s'étonner que, même à travers les rites préparatoires au baptême, on perçoive ce qu'est la « vocation chrétienne ». Dans sa recherche du sens de la préparation, Théodore de Mopsueste remonte encore plus loin, lorsqu'il compare l'inscription au catéchuménat à l'inscription parmi les habitants du Royaume des cieux (cf. *Homélie XII*, 15-17). Malgré les différences dans les détails du rituel, déjà les premières gestes indiquent que le baptême exprime le désir de vivre en chrétien. Le renoncement à Satan montre clairement ce désir et cet engagement. Ambroise de Milan en parle en des termes juridiques : « *Quand on t'a demandé : "Renonces-tu au diable et à ses œuvres ?" qu'as-tu répondu ? "J'y renonce" – "Renonces-tu au monde et à ses plaisirs ?" qu'as-tu répondu ? "J'y renonce."* Souviens-toi de ta parole et ne perds jamais de vue les conséquences de la garantie que tu as donnée. Si tu signes une reconnaissance à quelqu'un, tu es engagé, afin de recevoir son argent, tu es lié strictement et si tu protestes, le créancier te constraint. Si tu contestes, tu vas trouver le juge, et là tu es convaincu par ta garantie³. »

Si cette manière de présenter l'engagement chrétien nous choque, lisons encore l'explication de Cyrille de Jérusalem qui insiste davantage sur les conséquences pratiques du renoncement à Satan pour un chrétien, même s'il emploie aussi des termes juridiques : « *Au reste, sache bien ceci : que tout ce que tu dis, surtout à cette heure très redoutable, se trouve écrit en toutes lettres dans les livres invisibles de Dieu. Si donc tu es surpris en train d'accomplir quelque chose*

qui y soit contraire, tu seras jugé comme parjure. Tu renonces donc aux œuvres de Satan, à toutes les actions, dis-je, et pensées non conformes à ta promesse⁴. »

Plus loin, il explique en détail à quoi renonce un chrétien. Or, « l'œuvre du diable » est synonyme de péché, mais surtout d'un péché public. La « [...] pompe du diable c'est la passion du théâtre, les courses de chevaux, la chasse et toute vanité de ce genre [...] » (I, 6). Ces loisirs sont proscrits en raison des indécences qui les accompagnent. Le passage suivant interdit sévèrement toute participation aux cultes païens, mais surtout les « [...] auspices, la divination, les augures, les amulettes, les inscriptions sur les lamelles, avec magie ou au autres sortes de maléfices et toutes les pratiques de cette espèce sont le culte du diable » (I, 8). Cependant, presque tous ces interdits se retrouvent aussi dans la morale stoïcienne et, malgré le langage religieux, les auteurs chrétiens prêchent ici l'attitude morale commune de leur époque. Parce qu'avant de devenir chrétien, il faut d'abord avoir un certain sens moral.

Baptême

La spécificité de la vocation chrétienne apparaît dans l'explication des rites du baptême : le dépouillement des vêtements, l'onction d'huile exorcisée et l'immersion baptismale. À nouveau, les Pères invitent à une compréhension spirituelle des objets et des gestes. Ambroise de Milan explique : « *Tu as vu de l'eau. Cependant toute l'eau ne guérit pas, mais l'eau qui a la grâce du Christ guérit. Il y a une différence entre l'élément et la sanctification, entre l'acte et l'efficacité. L'acte s'accomplit avec de l'eau, mais l'efficacité vient de l'Esprit Saint⁵.* » Et encore : « *Qu'est en effet l'eau sans la croix du Christ, sinon un élément ordinaire sans aucune utilité pour le sacrement ? Et de même, sans l'eau il n'y a pas de mystère de régénération⁶.* »

Dans les explications du baptême, les Pères se montrent particulièrement attentifs au risque d'une compréhension magique du sacrement et ils insistent sur les distances entre le geste sacramental, ce qu'il préfigure et ses effets sur le baptisé. Cyrille de Jérusalem explique ainsi les effets de l'immersion baptismale : « *Nous ne*

sommes pas vraiment morts, nous n'avons pas été vraiment ensevelis, nous n'avons pas été vraiment crucifiés et ressuscités ; mais si l'imitation n'est qu'une image, le salut, lui, est une réalité⁷. » Là, Cyrille insiste sur la réalité de la passion du Christ et le caractère symbolique du baptême. Et il poursuit, en se référant à Rm 6, 3-4 : « *Que personne donc n'estime que le baptême obtient seulement la grâce de la rémission des péchés, et de l'adoption de fils...* Mais pour nous, qui sommes exactement instruits, nous savons que s'il est purification des péchés et intermédiaire du don de l'Esprit Saint, il est aussi la réplique de la Passion du Christ⁸. [...] Pour nous, c'est la ressemblance de la mort et des souffrances ; mais, quand il s'agit du salut, ce n'est pas une ressemblance, c'est une réalité⁹. »

Cette réalité du salut est aussi parfois présentée comme une seconde naissance. Nous trouvons cette théologie chez Théodore de Mopsueste (*Hom. XIV, 5-6*) et chez Augustin. Ce dernier fait un lien très fort entre cette seconde naissance dans le baptême et l'incarnation du Christ : « *La première naissance de l'homme et de la femme, mais la seconde naissance de Dieu et de l'Église. [...] Comment se fait-il que naissent de Dieu ceux qui sont d'abord nés des hommes ? Mais comment se fait-il qu'il "habitât parmi nous" ? [...] Pour vous, la Parole s'est faite chair, pour vous, lui qui était fils de Dieu s'est fait fils de l'homme afin que vous qui étiez fils d'homme deveniez fils de Dieu¹⁰.* »

Augustin exprime ici cette conviction commune aux Pères de l'Église : chaque chrétien par son baptême entre dans le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu. L'existence chrétienne peut être alors considérée comme une sorte d'actualisation de ce mystère. Les paroles d'Athanase d'Alexandrie : « *car c'est lui-même fait homme, pour que nous soyons faits Dieu¹¹* » prennent leur sens dans le sacrement du baptême – et les homélies mystagogiques l'attestent pleinement.

L'onction - “chrismation”

La conformité au Christ est accentuée davantage par l'onction conférée après le baptême – l'onction qui correspond au sacrement de la confirmation. Cyrille de Jérusalem en parle très explicitement : « *Baptisés dans le Christ, et ayant revêtu le Christ, vous êtes*

devenus conformes au Fils de Dieu. Dieu, en effet, qui nous a prédestinés à l'adoption de fils, nous a rendus conformes au corps glorieux du Christ. Désormais donc participants du Christ, vous êtes à juste titre appelés "christs", et c'est de vous que Dieu disait : "Ne touchez pas mes christs" (cf. Ps 104, 15). Or, vous êtes devenus des christs, ayant reçu l'empreinte de l'Esprit Saint, et tout s'est accompli sur vous en image, parce que vous êtes les images du Christ¹². » Et il poursuit la comparaison : « Le Christ vraiment fut crucifié et enseveli et ressuscita ; et vous, par le baptême, en image, vous êtes jugés dignes d'être crucifiés, ensevelis, et ressuscités avec lui. Il en va de même pour la chrismation. Lui, il a été chrismé de l'huile spirituelle d'allégresse, c'est-à-dire de l'Esprit Saint, appelé l'huile d'allégresse, parce qu'il est l'auteur de l'allégresse spirituelle ; et vous, vous avez été chrismés de parfum, devenus compagnons et participants du Christ¹³. »

La « participation du Christ » de chaque chrétien individuellement prend encore beaucoup place chez Théodore de Mopsueste (*Homélie XIV*), mais elle conduit à une autre participation : au « Corps du Christ » qui est l'Église.

Eucharistie

La participation des baptisés au Corps du Christ est réalisée dans le sacrement de l'Eucharistie. Encore une fois, les Pères de l'Église nous surprennent par leur sens du réalisme des symboles sacramentaux ; le « Corps du Christ » formé par les baptisés n'est pas le corps social de l'Église, mais le pain eucharistique devenu le Corps du Christ. Donnons la parole à Augustin : « Vous aussi, vous avez commencé par passer en quelque sorte sous la meule de l'humiliation du jeûne et du sacrement de l'exorcisme. Vint le baptême et avec l'eau vous avez été en quelque sorte pétris pour devenir du pain. Mais sans le feu, ce n'est pas encore du pain. Que symbolise donc le feu, c'est-à-dire l'onction d'huile ? Assurément l'huile nourricière du feu est le sacrement du Saint Esprit. [...] Vient donc l'Esprit Saint, après l'eau, le feu, et vous devenez le pain qui est le Corps du Christ¹⁴. »

Cyrille de Jérusalem s'exprime de façon semblable, mais il insiste sur les effets de la communion au corps et au sang du Christ :

« C'est donc avec une assurance absolue que nous participons d'une certaine manière au corps et au sang du Christ. Car sous la figure du pain t'est donné le corps et sous la figure du vin t'est donné le sang, afin que tu deviennes, en ayant participé au corps et au sang du Christ, un seul corps et un seul sang avec le Christ. Ainsi devenons-nous des "porte-Christ", son corps et son sang se répandant en nos membres. De cette façon, selon le bienheureux Pierre, nous devenons "participants de la nature divine" (cf. 2 P 1, 4)¹⁵. »

Notre auteur insiste sur le rapport symbolique entre le pain eucharistique et le corps du Christ pour ne pas donner une explication exagérément réaliste et il rappelle la réaction des Juifs à l'invitation du Christ à « *manger et boire sa chair* » (cf. Jn 6, 53). Pour cela, Cyrille parle du pain qui réalise le salut du corps et de l'âme.

Conclusion

Quelle vision de « vocation chrétienne » émerge des homélies mystagogiques ? Bien que ces homélies soient consacrées au baptême, confirmation et eucharistie, nous avons adopté une optique « baptismale » pour étayer les éléments constitutifs de l'être chrétien. Or, selon les grands Pères de l'Église, le baptême introduit l'homme dans une communion étroite avec le Christ. Cette communion transforme l'existence de l'homme, en faisant de lui un « fils de Dieu » non seulement par « adoption », mais surtout par « participation à la nature divine ». L'étonnant réalisme de cette adoption est comparable au réalisme de l'Incarnation du Christ.

Curieusement, les Pères ne présentent pas cette vocation baptismale sous l'angle d'un engagement missionnaire ou social qui aurait été spécifiquement chrétien. Probablement ce type d'instruction a été donné pendant les années du catéchuménat, car l'acquisition des vertus humaines – y compris des vertus sociales – est une condition préalable au baptême. Ainsi le baptême garde son caractère existentiel, dans la mesure où il fait partager à tous les baptisés ce qui est le cœur même de la vocation chrétienne – actualiser le mystère de l'Incarnation du Christ. ■

NOTES

- 1 - Ambroise de Milan, *Des sacrements* I, 1, trad. B. Botte, coll. « Sources chrétiennes » 25 bis, Paris, Cerf, 1961, p. 61.
- 2 - Théodore de Mopsueste, *Homélie XII*, 2, trad. R. Tonneau, R. Devreesse, *Studi e Testi* 145, Vatican, 1949, p. 325.
- 3 - *Des sacrements* I, 6, SC 25 bis, p. 63.
- 4 - Cyrille de Jérusalem, *Catéchèses mystagogiques* I, 5, trad. A. Piédagnel, P. Paris, coll. « Sources chrétiennes » 126 bis, Paris, Cerf, 2009², p. 91.
- 5 - *Des sacrements* I, 15, SC 25 bis, p. 69. L'homélie suivante est toute consacrée à la symbolique de l'eau ; cf. *Des sacrements* II.
- 6 - *Des mystères*, 20, SC 25 bis, p. 167.
- 7 - *Catéchèses mystagogiques* II, 5, SC 126 bis, p. 113-115.
- 8 - *Catéchèses mystagogiques* II, 6, SC 126 bis, p. 115.
- 9 - *Catéchèses mystagogiques* II, 7, SC 126 bis, p. 119.
- 10 - Saint Augustin, *Sermon 121*, 4-5, dans : *Sermons pour la Pâque*, trad. S. Poque, coll. « Sources chrétiennes » 116, Paris, Cerf, 2003², p. 231.
- 11 - Athanase d'Alexandrie, *Sur l'incarnation du Verbe* 54, 3, trad. Ch. Kannengiesser, coll. « Sources chrétiennes » 199, Paris, Cerf, 2000, p. 459.
- 12 - *Catéchèses mystagogiques* III, 1, p. 121.
- 13 - *Catéchèses mystagogiques* III, 2, p. 125.
- 14 - *Sermon 227*, dans : *Sermons pour la Pâque*, p. 237-239.
- 15 - *Catéchèses mystagogiques* IV, 3, p. 137.

Le sacrement du baptême : une théologie de l'itinéraire en acte

Sébastien Guiziou,

prêtre du diocèse de Quimper et Léon,
délégué diocésain à la pastorale liturgique et sacramentelle

Cette intervention a été faite lors d'une journée de réflexion sur le baptême des 3-7 ans organisée par le Service national de la catéchèse et du catéchuménat le 17 mai 2010.

Penser un véritable accompagnement des parents qui demandent le baptême pour leur enfant et un accompagnement pour les enfants eux-mêmes, tel sera l'enjeu de notre réflexion. Bien sûr, il ne s'agit pas ici proposer de modèle d'itinéraire, ni un itinéraire clés en main. Ce seront plutôt des points de repères pour vivre et pour construire un itinéraire. Mais, avant cela, il nous faudra mieux comprendre ce que l'on entend par « sacrement du baptême » et par « itinéraire ».

Il me semble important de commencer cette réflexion en m'appuyant sur l'Écriture (je prendrai le récit d'Ac 8, 26-40). Ensuite, je ferai référence à la théologie de l'Église pour mieux comprendre ce qu'est un sacrement et je m'appuierai sur le *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France* qui demande, entre autre, d'organiser la catéchèse en réponse à des demandes sacramentelles (4^e principe d'organisation). Dans ce cadre, l'itinéraire de type catéchuménal sera une voie privilégiée que je développerai. Enfin, je ferai quelques propositions pastorales.

La rencontre entre Philippe et l'eunuque éthiopien : un itinéraire pascal (Ac 8, 26-40)

Un appel, un départ

Au verset 26, nous voyons un appel de Dieu à quitter son quotidien : « *Lève-toi (anastèti) et va* », un peu similaire à l'appel d'Abraham : « *Pars, va, quitte ton pays, ta famille, vers le pays que je te ferai voir...* ». Un appel qui n'est pas simple : à l'heure de midi, où il fait le plus chaud, sur une route déserte. Il descend (*katabainousan*). Philippe, qui représente l'Église, fait confiance à cet appel de Dieu : il part (v. 27), « *s'étant levé* » (*anastas*). L'Église, nous-mêmes, faisons-nous bien confiance à l'appel de Dieu quand nous voyons devant nous le désert et la difficulté ? C'est difficile de faire confiance. Philippe, lui, le fait !

Une rencontre et un dialogue inattendus

Un éthiopien, un eunuque : un étranger, un homme privé de sa fécondité physique, classe sociale aisée, gardien de trésors, est en quête d'autre chose... Il est venu en pèlerinage à Jérusalem... Lui-même vit un itinéraire intérieur, une quête spirituelle ; il lit l'Écriture, le prophète Isaïe.

L'Esprit est à l'œuvre. Il interpelle Philippe. « *Approche et sois collé à ce char* » (traduction littérale) : un appel à coller à ce qui fait la vie de cet homme. Ce char, c'est la vie qui se déroule, qui avance. Philippe court ! Il entend l'homme qui lit à haute voix le prophète ! Il entend sa quête spirituelle, sa quête de la foi ! Mais il fait un pas de plus ! Il comprend que la quête de l'eunuque éthiopien a besoin d'un éclairage supplémentaire. Il ne commence pas par lui demander : « Pourquoi lis-tu Isaïe ? » mais « *Comprends-tu ce que tu lis ?* » Un autre type de question... La réponse est directe, c'est une autre question : « *Comment le pourrais-je si quelqu'un ne me guide ?* » Il me faut un guide !

Faire le saut

C'est simplement après ce premier dialogue de mise en confiance que l'eunuque l'invite à monter dans le char et à s'asseoir « *au près de*

lui » et non « en face de lui » : côté à côté pour avancer ensemble, au même rythme, dans la même direction. Remarquons que Philippe ne rétorque pas : arrête ton char, mais il y monte en roulant. Il prend acte de sa vie qui se déroule et y prend part, pour un moment.

Un éclairage qui illumine le cœur et l'esprit

Élément important de la rencontre : la Parole de Dieu. La Parole suscite le questionnement. Et le questionnement suscite l'annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus. Autant d'étapes importantes dans l'itinéraire.

L'eunuque, un homme privé de sa fécondité physique, trouve un parallèle entre son mal-être et la Parole qu'il lit : il s'agit de sa mutilation, de sa postérité qu'il n'aura pas, de sa vie qui est retranchée de la terre... Cela lui pose question : cette parole, elle me concerne, elle me touche au plus profond de ma vie, mais est-ce de moi dont elle parle ou de quelqu'un d'autre ? À partir du texte et de cette expérience profondément humaine, Philippe va faire découvrir à l'eunuque que le Christ a lui aussi souffert pour « *entrer dans la gloire* » (Lc 24) : il s'agit de l'expérience pascale et celle-ci est fondamentale. Mais intervient ici une autre expérience pascale : la « *plongée* » dans la Parole de Dieu le fait passer de la mort à la vie, du cœur de son infirmité, la Parole fait jaillir une nouvelle source de vie, une nouvelle compréhension de son existence : lui aussi, il peut être fécond, mais d'une autre manière.

L'étape de l'eau et l'envoi

Chaleur, désert... Voici un oasis : un point d'eau. Voici de l'eau : l'importance du symbole. « *Qu'est-ce qui m'empêche d'être baptisé ?* » Une question qui implique aussi une certitude de la part de l'eunuque. Puis vient le baptême : ils descendent tous les deux, tous deux se mouillent. Descendre et remonter de l'eau : une étape fondamentalement pascale qui amène un changement de vie et de direction dans l'itinéraire. L'Esprit intervient de nouveau et Philippe va d'un côté annonçant la Bonne Nouvelle (à la manière des apôtres envoyés par Jésus : « *dans les villes et les villages qu'il traversait* ») et l'eunuque poursuit son chemin « *tout joyeux* ».

Les fruits de l'itinéraire

L'eunuque comprend et vit au plus intime de lui-même que l'Écriture est devenue Parole pour lui. Elle a opéré en lui une véritable conversion, un changement de cap. Et le rite de l'eau vient tout illuminer en lui. Son infirmité physique est transfigurée. Par le baptême et la foi, il découvre un autre type de fécondité qui le rend tout joyeux : la fécondité spirituelle. Il ne peut donner la vie physique, il reçoit une autre vie, une autre naissance par le baptême ! Une vie qui le rend heureux, un bonheur contagieux, une autre manière d'être fécond ! C'est cette découverte fondamentale qui va le faire aller de l'avant. Le mystère pascal, mystère de la plongée dans la mort et la résurrection du Christ, est au cœur de l'itinéraire pris par l'eunuque et Philippe.

Le sacrement comme itinéraire : quelques aspects théologiques autour du baptême

Le risque serait de réduire le sacrement à la célébration du sacrement. Il faut nous rappeler que le sacrement se situe toujours dans le temps et que la grâce du sacrement est à l'œuvre à tout moment de l'itinéraire. À partir du moment où naît le désir de faire baptiser l'enfant jusqu'en bien après la célébration du baptême, la grâce de Dieu est à l'œuvre. Elle touche celui qui est baptisé mais aussi ceux qui, au plus près de lui, prennent une part active « autour » de ce baptême.

Le baptême : vivre et avancer dans la foi

Cette grâce de Dieu est à entretenir, c'est pourquoi, le *Rituel du baptême des petits enfants* le dit bien au n° 37 : « Pour la vérité du sacrement, il faut donc que, par la suite, les enfants soient élevés dans cette foi dans laquelle ils ont été baptisés : le sacrement reçu sera le fondement de leur éducation chrétienne. La formation chrétienne, qui leur est due en justice, n'a pas d'autre objectif que de les amener à apprendre peu à peu quel est le dessein de Dieu dans le Christ, de sorte que, finalement, ils puissent ratifier eux-mêmes la foi dans laquelle ils ont été baptisés. » Le baptême est sacrement de la foi¹, une foi vécue comme un itinéraire avec des temps et des étapes.

On pourrait même aller plus loin et dire que c'est tout au long de sa vie que le baptisé doit approfondir le don de la grâce reçue. Le geste de la lumière est significatif à cet égard : « *C'est à vous, parents, parrains et marraines, que cette lumière est confiée. Veillez à l'entretenir : que ces enfants, illuminés par le Christ, avancent dans la vie en enfants de lumière et demeurent fidèles à la foi de leur baptême*².

Le baptême : vivre et avancer en Église

« *Si la réalité sacramentelle déborde le moment de la célébration liturgique, c'est parce qu'en définitive, les sacrements sont toujours donnés dans et pour l'Église. Certes, ils concernent une personne précise : c'est un tel qui communique, c'est tel homme et telle femme qui se marient, c'est tel homme qui est ordonné évêque, prêtre ou diacre. Mais, même si l'action liturgique rejoint des personnes particulières, les sacrements sont des dons faits à toute l'Église et on peut dire, à l'instar de ce que le pape Jean-Paul II dit de l'Eucharistie, qu'ils "édifient" l'Église*³.

Le sacrement de baptême au croisement de quatre itinéraires : humain, croyant, ecclésial et liturgique

L'itinéraire des parents et celui de l'enfant

Au moment de la naissance de leur enfant, les parents accueillent le mystère de la vie dans ce qu'il a de plus profond. Ils vivent un renouveau, une « nouvelle vie » commence pour eux. L'enfant est le « déclencheur » de cette étape. Pour lui s'ouvre aussi une « nouvelle vie » : du ventre de sa mère, le voilà qui prend place, d'une nouvelle manière, dans la famille, dans la société. L'horizon de la vie s'ouvre devant lui.

L'enfant arrive dans une famille où la foi est plus ou moins présente, où les convictions religieuses sont plus ou moins affirmées. Les parents se situent souvent eux-mêmes à des niveaux différents dans ce domaine. Leur relation à l'Église est souvent lointaine. Depuis leur parcours de caté (un temps, s'ils en ont fait un) et leur première communion (une étape), c'est au moment de leur mariage (une autre étape) qu'ils se tournent vers l'Église. Ce peut être aussi quelque temps après de la venue de l'enfant

pour demander son baptême. Mais ce qu'il est important de voir ici, c'est que la demande de baptême à l'Église, pour leur enfant, arrive à un moment de leur itinéraire personnel et familial. On repense à Dieu qu'on avait un peu oublié. La grâce, elle, ne s'était pas endormie. La grâce reçue à leur propre baptême est ravivée, la grâce du sacrement qu'ils demandent pour leur enfant est déjà à l'œuvre.

L'enfant lui-même, entre 3 et 7 ans, grandit, se développe, pose des questions, des questions fondamentales bien souvent : la vie, la mort. Sa vie humaine mais aussi sa vie spirituelle grandissent. On voit des enfants de 5-6 ans qui sont bien conscients, à leur manière, du baptême qu'ils demandent et qu'ils vont recevoir. Leur itinéraire de vie et de foi interpelle leurs parents, qui parfois sont bien embêtés pour répondre à leurs questions. L'itinéraire de leurs enfants les interpelle dans leur propre itinéraire. On dit même parfois que ce sont les enfants qui ramènent les parents à l'Église !

L'Église interpellée dans son propre itinéraire

En accueillant la demande des parents mais en accueillant aussi l'étape où ils en sont de leur propre itinéraire spirituel ou de foi, l'Église se laisse interpeller dans son propre itinéraire et dans sa mission d'annoncer l'Évangile. Rappelons-nous : l'Église ne peut annoncer l'Évangile que si elle se fait d'abord « conversation » avec le monde⁴. Or, faire conversation, c'est parfois et même toujours commencer par parler de ce qui fait le quotidien de sa vie. Ainsi, on comprendra vite que le sacrement ne peut s'ancrer que sur de l'humain.

Rappelons-nous l'adage des Pères de l'Église : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit divinisé. » Le mystère de la rédemption prend sa source dans le mystère de l'Incarnation. Autrement dit, la grâce du sacrement est une grâce qui humanise et qui divinise, parce qu'elle-même découle du cœur de notre foi : le mystère pascal. C'est cet itinéraire sacramental – et la grâce que les uns et les autres reçoivent à tout moment – qui va interpeller les autres itinéraires.

L'itinéraire liturgique du sacrement de baptême

La célébration liturgique elle-même révèle le mystère pascal sous le mode rituel et symbolique. C'est pourquoi, au cœur des différents itinéraires que nous avons cités, la liturgie du baptême fait passer par des étapes qui renvoient au fondement du mystère de la foi : la mort et la résurrection du Christ. L'itinéraire rituel est une véritable théologie en acte⁵ et les étapes décrites dans le *Rituel du baptême des petits enfants*

en témoignent : à la porte de l'Église, à l'écoute de la Parole de Dieu, au baptistère, à l'autel. Cet itinéraire est une manière de montrer que la vie chrétienne est un mouvement éminemment pascal. Il fait passer par la porte (de l'extérieur à l'intérieur), il fait passer par la Parole de Dieu (qui appelle à la conversion), il fait passer de la renonciation au péché à la foi en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit dans la sainte Église (du cœur du péché, la lumière de la vie en Dieu jaillit), il fait passer de la prière commune à un envoi vers les autres.

Nous pouvons déjà le remarquer : ce qui rejoint ces quatre itinéraires, c'est l'expérience fondamentale du mystère pascal. Allons plus loin maintenant. Si l'Église doit prendre en compte l'humain quand elle accueille des parents qui demandent le baptême pour leur enfant, elle se doit aussi de les accompagner et de les former dans la foi⁶.

L'itinéraire de type catéchuménal et sa dimension catéchétique

Nous situons notre réflexion en référence au *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France* de 2006, qui promeut la pédagogie d'initiation comme principe à partir duquel la démarche catéchétique doit se développer.

Le fondement : l'expérience pascale

« *L'événement de la mort et de la résurrection de notre Seigneur place au cœur de la catéchèse une personne : Jésus mort et ressuscité. Il est pour toujours présent à son Église et agissant en elle, avec le Père et l'Esprit, Dieu vivant à jamais. Cet événement de la mort et de la résurrection est encore davantage au cœur de la catéchèse parce que c'est l'entrée dans ce mystère pascal du Christ qui réalise en chacun l'édification d'une identité chrétienne solide [...] Toute la liturgie, en particulier la célébration de la veillée pascale, appelle à devenir membre du Corps du Christ par participation au jaillissement de la vie nouvelle qui vient de sa mort et de sa résurrection. La démarche de conversion, suscitée par la Parole agissante de Dieu et signifiée par la renonciation au péché et la profession de foi, ouvre en permanence le cœur des baptisés à la grâce infinie de Dieu, Père, Fils et Esprit Saint. Et la nuit pascale*

établit l’Église dans l’expérience que les baptisés ne cessent de devenir chrétiens en accueillant “le dynamisme qui jaillit de la Pâque du Christ comme un germe de renouveau qui donne au croyant l’espérance d’un accomplissement définitif”. Introduire dans cette “expérience chrétienne de la communauté”, c'est-à-dire l’expérience commune à tout le peuple de Dieu reçue du Christ et de sa Pâque et vécue par chacun dans le même Esprit, est au cœur de la fonction d’initiation⁷. » Parmi les modalités qui vont permettre à cette nouvelle orientation de s’appliquer concrètement apparaît la proposition d’itinéraires de type catéchuménal pour conduire aux sacrements. Il semble aujourd’hui que ce type d’itinéraire serait à proposer à des parents qui demandent le baptême pour leur enfant et même aux enfants en âge de comprendre ce qu’ils vont vivre. En effet, les évêques le soulignent : « *Dans le contexte de la distance que beaucoup vivent aujourd’hui par rapport à la foi et à la vie ecclésiale, le cheminement catéchuménal est une proposition adaptée, parce qu’il articule accueil inconditionné des personnes et cheminement catéchétique proposé par l’Église*⁸. »

Les principes directeurs

Quels sont les principes directeurs sur lesquels l’Église se fonde pour construire de tels itinéraires ? Le *Texte national* reprend les intuitions fondamentales qui viennent de l’expérience pascale : la source vivante de la Parole de Dieu, la conversion personnelle, la rencontre d’un visage d’Église vivant, l’enracinement dans la vie liturgique et la prière de l’Église.

Si l’on veut accompagner des parents qui demandent le baptême pour leur enfant, il faudra nécessairement leur proposer un itinéraire qui puisse prendre en compte leur vie actuelle et trouver les moyens pour que celle-ci résonne avec la Parole de Dieu, avec la vie de l’Église et sa prière. Les principes directeurs appellent donc des pédagogies à adapter en fonction des situations locales.

Un itinéraire

Il semble bien qu’il nous faille aujourd’hui aller vers la proposition d’un itinéraire pour accompagner les parents, mais comment le concevoir ? Serait-ce encore des réunions supplémentaires à mettre en place ou est-ce d’abord et fondamentalement une vie fraternelle à développer,

une vie ecclésiale ? Est-ce qu'il s'agit de se creuser la tête pour trouver quelques moyens ingénieux pour « faire parler » les parents ? Ou bien n'est-ce pas d'abord les intégrer chaleureusement à l'Église pour qu'ils s'y sentent libres et à l'aise ? Ces questions nécessitent un changement de mentalité progressif de la part de l'Église.

Ainsi, aujourd'hui, je pense qu'il nous faut accueillir les questions vitales (itinéraire humain) qui touchent les personnes (n'est-ce pas la quête de l'eunuque éthiopien ?), prendre le temps de l'écoute et du dialogue simple, proposer l'Évangile comme base du dialogue voire comme éclairage, et faire découvrir que l'Église est comme une mère bienveillante qui accompagne et révèle le sens profond de l'existence. Le sacrement de baptême se greffera tout naturellement sur ce compagnonnage des parents et des enfants et il l'irriguera.

La préparation des parents

Regardons ce qu'en dit le *Rituel du baptême des petits enfants* au n° 62 : « *Dans les réunions de préparation des parents au baptême de leurs enfants, il est important que la catéchèse et les instructions trouvent leur appui dans les prières et dans les rites. On pourra utilement employer divers éléments que présente le rituel du baptême pour la célébration de la parole de Dieu.* » Prenons-nous assez appui sur le Rituel pour élaborer nos réunions de préparation, pour alimenter les temps et les étapes de l'itinéraire sacramental ?

Qu'il me soit permis ici de faire écho d'une pratique de préparation au baptême que j'ai tenté de mettre en œuvre à Morlaix (29) : un itinéraire symbolique au sein de l'espace liturgique pour familiariser les personnes avec le lieu « église »⁹. En parcourant l'itinéraire proposé par le Rituel, en utilisant les symboles (narthex, fonts baptismaux, autel, lumière, eau...) et en proposant une relecture de l'itinéraire parcouru, je faisais découvrir les principes de la foi chrétienne et la vie baptismale comme un dynamisme à toujours renouveler.

Une préparation spécifique pour l'enfant

Ce type de préparation que je viens d'évoquer pourrait aussi convenir pour des enfants qui sont déjà en âge de comprendre, qui sont sensibles aux lieux, aux couleurs, à l'espace liturgique. D'autre part, la

dimension ecclésiale du sacrement de baptême impliquerait que des membres de la communauté, d'autres enfants, avec leurs parents, participent à ces rencontres de préparation.

L'importance des espaces baptismaux dans nos églises

J'en profite également pour insister sur l'importance des espaces baptismaux dans nos églises. Les fonts baptismaux devraient être des lieux exemplaires. On devrait même pouvoir les utiliser dans la mesure du possible. Si l'on parle de la beauté du baptême et que ces lieux n'en témoignent pas, quelle crédibilité avons-nous ?

En résumé, nous avons vu qu'autour du sacrement de baptême plusieurs itinéraires se croisent. Ce qui semble fondamental dans l'accompagnement des parents qui demandent le baptême pour leur enfant, et pour les enfants eux-mêmes, c'est de leur faire vivre une expérience pascale, mieux encore, que nous vivions ensemble une expérience pascale, car c'est le cœur de l'être chrétien.

« Alors, on se mouille ? » : oser dans la pastorale du baptême des petits enfants

Repronons les acquis que notre cheminement en regard de notre situation pastorale aujourd'hui.

Une conviction préalable

Si les parents viennent demander le baptême pour leur enfant, c'est que l'Esprit Saint est déjà à l'œuvre en eux. La grâce du sacrement agit déjà au plus profond d'eux-mêmes. Cela, nous devons en être convaincus.

Une pédagogie

L'Église de France a choisi la pédagogie d'initiation pour conduire aux sacrements. Nous en avons vu les principes directeurs. Pointons particulièrement deux éléments.

Donner du temps au temps

Pour que l'itinéraire puisse se faire dans les têtes et dans les coeurs, il faut donner du temps au temps. Le temps doit pouvoir faire son œuvre. Un itinéraire avec des étapes est donc une manière de construire progressivement quelque chose de durable dans la vie des parents. C'est en prenant du temps que l'on « prend goût » à se retrouver, à se laisser questionner, etc. L'initiation est toujours un processus de maturation.

Donner à voir d'humbles témoins de la foi

L'Église est une famille vivante. L'accompagnement des parents qui demandent le baptême pour leur enfant devrait donner à voir des personnes qui osent témoigner humblement de leur foi et de leur baptême (par la manière dont ils vivent cette foi au jour le jour, par les petits ou grands engagements, dans l'Église ou ailleurs...).

Des perspectives

L'itinéraire devrait permettre de :

- familiariser les parents avec l'Église, l'Évangile, le Christ ;
- familiariser les parents avec la prière de l'Église ;
- faire entrer progressivement dans le cœur de la foi chrétienne : le mystère pascal, par l'accueil et l'accompagnement tout au long de l'itinéraire.

Mais rappelons-nous que cet accompagnement en Église n'est pas uniquement de la responsabilité de l'équipe d'accompagnement au baptême. Il concerne en premier chef le curé mais aussi les autres prêtres et les diacres qui président la célébration du sacrement, les équipes pastorales, les équipes liturgiques et les relais paroissiaux, les assemblées dominicales, les services paroissiaux de la petite enfance, de l'éveil à la foi, de la catéchèse, de l'initiation chrétienne, etc. Le *Rituel du baptême des petits enfants* le rappelle bien au n° 39 : « *Le peuple de Dieu, c'est-à-dire l'Église, représentée par la communauté locale, a un grand rôle à jouer dans le baptême des petits enfants comme dans celui des adultes.* »

Vivre ensemble l'expérience pascale

Aujourd'hui, il nous faut vivre avec les parents une expérience pascale à l'occasion de la demande de baptême mais, pour ce faire, il

nous faut consentir à mourir à nos manières de faire pour naître à autre chose. Pour cela, je vous propose quelques pistes pastorales.

Oser proposer un itinéraire

On gagnera à s'engager dans l'organisation d'un itinéraire avec des temps et des étapes pour les parents et les enfants en âge de comprendre le sacrement qu'ils vont recevoir. Ils participeraient aux mêmes temps et mêmes étapes mais avec des pédagogies différentes. Un exemple parmi d'autres :

- un accueil et une inscription de la demande, au presbytère (avec, si possible, une rencontre inter-personnelle : pas uniquement au téléphone) ;
- une première rencontre de préparation avec les parents (voire les parrains-marraines s'ils sont disponibles) autour de la venue de l'enfant, du choix du baptême, de l'Église, de Jésus-Christ. Du côté de l'enfant, des jeux, des pédagogies adaptées autour de ce qui fait sa vie d'enfant, une première annonce du Christ ;
- une présentation de l'enfant à une assemblée dominicale (et non l'étape de la signation comme nous le voyons parfois) afin de (re)familiariser les jeunes parents avec l'assemblée dominicale ;
- une deuxième rencontre autour d'un texte biblique, à l'aide de moyens pédagogiques divers, une première approche de la célébration. Des propositions pour l'après-célébration (éveil à la foi, messe des familles, etc.). Du côté de l'enfant, approche d'un texte biblique, initiation à la prière.
- une rencontre rapide avec le prêtre ou le diacre pour mettre au point le déroulement de la célébration ;
- la célébration elle-même ;
- un temps de mystagogie¹⁰.

Oser témoigner

Il me semble qu'aujourd'hui, il faut laisser tomber notre timidité et oser témoigner en toute simplicité de notre foi. Et si nous croyons que nous n'en sommes pas capables, se rappeler la conviction de saint Paul : « *Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort* » (2 Co 12, 10).

Oser recomposer un maillage d'amitié fraternelle

Recomposer un maillage, faire du lien : tel sont aussi les enjeux de l'itinéraire. À une époque où la famille se disloque, la « famille-Église » se doit de renforcer ses liens, sans se replier sur elle-même mais au

contraire en s’ouvrant à d’autres, à de nouvelles générations qui vivent différemment leur attachement à l’Église. Le temps de l’itinéraire doit permettre de créer ne serait-ce que des liens d’amitié. Les rencontres de préparation doivent aussi être les lieux où l’on peut proposer l’éveil à la foi et la catéchèse des enfants. Le moment de la célébration elle-même doit être présenté et visibilisé comme le lieu normal où les membres de la communauté chrétienne ont leur place. Il s’agit de sortir de la conception privée du baptême.

Oser laisser la Parole de Dieu faire son œuvre

Il ne faut pas avoir peur de laisser sa place à l’Écriture sainte dans notre pastorale. Les membres des équipes d’accompagnement au baptême, tels de véritable « catéchètes », devraient se laisser faire par la Parole de Dieu avant même de la partager aux parents¹¹. Ne pas hésiter non plus à la proposer aux parents tout au long de l’itinéraire : temps de discussion autour de la Parole de Dieu durant la préparation, temps de prière, proclamation durant la célébration à l’église, cadeau d’un texte de l’Écriture à emporter chez soi après la célébration… Avec certains enfants, il sera possible de partager autour de la Parole de Dieu avec des moyens pédagogiques adaptés. Ne pas hésiter à le faire.

Oser prier avec les parents… et les enfants

La prière fait partie de la vie de l’Église. Si nous voulons familiariser les parents et leurs enfants avec la vie de l’Église, il ne faut pas hésiter à leur montrer comment nous prions. Il faut même les inviter à prier avec nous, ou à s’associer à notre prière. Il s’agit en fait de leur apprendre à prier. Il serait intéressant de proposer des temps simples de prière à la fin des réunions de préparation : un signe de croix, un chant ou refrain, un texte de l’Écriture, une prière d’intercession, une prière finale et un chant. La simplicité de la prière et de la proposition fera la vérité de ce que nous proposons.

Proposer la mystagogie¹²

Nous n’avons pas encore évoqué ce temps particulier de la mystagogie dans l’itinéraire de l’initiation chrétienne. Le *Texte national pour l’orientation de la catéchèse en France*, invite à « intérieuriser le don qui est fait dans les sacrements ». En ce sens, il rappelle que : « Le mystère du don de Dieu est si grand qu’une vie ne suffirait pas pour le compren-

dre. C'est pourquoi l'Église considère qu'une proposition catéchétique en réponse à une demande sacramentelle comprend aussi un temps de catéchèse après la célébration sacramentelle. Les chrétiens des premiers siècles l'ont appelé "mystagogie" : il s'agit de prendre appui sur ce qui a été vécu dans le sacrement pour rentrer davantage dans la perception de l'amour gratuit que Dieu y a manifesté. Ce temps de catéchèse après la célébration sacramentelle permet aussi de s'inscrire pleinement dans la communauté des fidèles¹³. »

En effet, au cours de la célébration, chaque participant est touché d'une manière particulière par tel ou tel rite, en fonction de sa culture ou de son appartenance sociale. « *Le temps de la mystagogie est indispensable car les rites sacramentels et les symboles liturgiques sont un chemin privilégié pour entrer dans la foi et dans l'intelligence de la foi.* » Mais, remarquons aussi que « *les rites ne sont pas un prétexte pour enseigner. Ils sont eux-mêmes un enseignement*¹⁵ ». Ainsi donc, que la catéchèse soit pré-baptismale ou mystagogique, il s'agit toujours d'approfondir le mystère de la foi de l'Église. Je me permets de proposer quelques mises en œuvre pour des catéchèses mystagogiques.

Une catéchèse mystagogique à l'issue des baptêmes

Cela pourrait se dérouler de la manière suivante : après la bénédiction finale, le prêtre demande à l'assemblée de s'asseoir puis, s'appuyant sur un rite de la célébration du baptême, il propose une brève catéchèse mystagogique. Puis, on chante un refrain d'action de grâce ou on se rend près de l'image de la Vierge Marie pour une prière. Une autre manière de faire serait d'entamer un dialogue avec les enfants ou les jeunes présents avec quelques questions simples : « Qu'avez-vous vu à tel moment ? », « Qu'avez-vous entendu ? » Le prêtre développerait les réponses en approfondissant le sens du mystère célébré.

Une catéchèse mystagogique pour les enfants et les jeunes

Lors de discussions dans les groupes de catéchèse ou de jeunes, il est commun de « parler du baptême » mais ne serait-il pas intéressant de les inviter à participer à la célébration des baptêmes, à l'église paroissiale ? La séance suivante serait consacrée à une catéchèse mystagogique. Si possible, on inviterait à cette occasion les parents de l'enfant baptisé à venir rencontrer le groupe. Un échange sur ce qui a été vécu, à partir des rites célébrés, des paroles entendues, des prières prononcées, à la lumière de la Parole de Dieu, pourrait être d'une grande richesse pour tous.

Conclusion

Le sacrement de baptême, qui lui-même est un itinéraire, se situe au croisement d’autres itinéraires : humain, spirituel ou croyant, ecclésial et liturgique.

On pourrait imbriquer tous les itinéraires les uns dans les autres (comme les poupées russes) mais on ne peut enfermer les sacrements et les rituels dans des boîtes. D’autre part, concevoir l’itinéraire de manière uniquement linéaire comme une succession de temps et d’étapes peut être risqué. On pourrait dire que ces différents itinéraires s’interpellent les uns les autres. Mais, rappelons-nous avant tout que, dans tout itinéraire, et en particulier dans l’initiation chrétienne, chaque étape ouvre un temps.

Regardons d’abord l’itinéraire de la vie humaine et en particulier celui des jeunes parents : l’étape de « sortir ensemble » ouvre le temps de la connaissance de l’autre, l’étape de vivre ensemble ouvre le temps de l’apprentissage de la vie commune, l’arrivée des enfants ouvre le temps de la parentalité, etc. Mais les étapes et les temps successifs déjà vécus auparavant permettent de fonder ce qui va suivre. Je pense que l’itinéraire du sacrement, à un moment de la vie des parents, doit leur permettre de structurer, de consolider leur vie de foi et d’ouvrir à d’autres temps. Bien souvent, nous ne maîtrisons pas la suite mais comment pourrions maîtriser la grâce d’un sacrement ? La question qu’il faut nous poser est donc celle-ci : comment l’Église s’investit-elle localement et met-elle en œuvre les moyens à sa disposition pour faire grandir chez les parents, chez l’enfant et même en son sein, la grâce qui est à l’œuvre ? C’est tout l’enjeu de l’itinéraire proposé à l’occasion du baptême des enfants.

Chaque itinéraire est marqué par la dimension pascale. Il faut mourir à la vie à deux pour naître à la vie à trois... Il faut mourir à mes idées reçues sur l’Église pour naître à un message profond qui peut changer ma vie. Il faut mourir à mon quotidien pour entrer dans la ritualité de l’Église et pour faire l’expérience du Christ en sa parole et dans la célébration du sacrement. Il faut mourir à mes manières de faire depuis des années dans la préparation au baptême pour naître à une nouvelle manière de concevoir un accompagnement des parents qui demandent le baptême pour leur enfant et un accompagnement spécifique pour les enfants eux-mêmes.

Si nous croyons que le mystère du Christ mort et ressuscité peut éclairer la vie de tout homme aujourd’hui et si nous croyons que la dimension pascale est au cœur de tout itinéraire, l’Église, sacrement du

Christ, doit le « révéler » à tous. Pour ce faire, les étapes de chaque itinéraire doivent être repérées et repérables car ce sont elles qui ouvrent de nouveaux horizons¹⁶. L’Église, s’appuyant sur les interrogations des hommes et des femmes d’aujourd’hui, offre un supplément de sens à l’humain par l’itinéraire sacramental : la révélation progressive du mystère à la lumière de la Parole, l’enseignement de la foi, la ritualité construisent un bonheur durable.

L’itinéraire rituel de la célébration (itinéraire liturgique) joue sa part dans l’itinéraire sacramental, dont il constitue un moment particulier. Je dirais même qu’il se situe en interaction avec les autres itinéraires. Le rituel doit « révéler » que le baptême est la porte d’entrée d’une vie nouvelle car la liturgie est le lieu privilégié où l’on fait l’expérience pascale du Christ mort et ressuscité. Il est le « modèle de l’itinéraire symbolique », lui-même constitué d’étapes et de temps. Le langage rituel interroge aujourd’hui. Un certain nombre de symboles ne « parlent » plus aux personnes entend-on dire souvent. Mais ne parlent-ils pas alors même qu’ils interrogent. Cependant, ils ne pourront interroger que s’ils sont bien posés et bien mis en œuvre. Ces rites, à l’intérieur même de l’itinéraire, structurent notre humanité, comme ils structurent aussi notre identité ecclésiale. Il est donc important et nécessaire, pour des équipes d’accompagnement au baptême, de bien connaître le Rituel et de s’y former.

Pour conclure, je dirais que les itinéraires, quels qu’ils soient, sont toujours des ouvertures vers quelque chose de neuf et de profond. Parce que le sacrement de baptême est le premier des sacrements de l’initiation chrétienne, il ouvre la porte de l’Église et initie à la foi. En ce sens, celles et ceux qui s’engagent dans la pastorale du baptême ont une chance formidable car celle-ci provoque un dynamisme : les membres des équipes ont toujours à creuser le fondement de leur vie chrétienne pour répondre aux questions des parents, ils doivent toujours se remettre en cause pour « coller » à la vie des gens du mieux possible (les situations des jeunes bougent si vite aujourd’hui). Ce sont leurs itinéraires de vie et de foi personnels qui sont touchés par le service qu’ils assurent dans l’Église. Ils sont invités à faire mémoire de leur propre baptême et à raviver en eux le don de Dieu reçu, la grâce de leur baptême.

Les parents qui frappent à la porte de l’Église pour demander le baptême pour leur enfant ont déjà toute une histoire derrière eux. Le baptême qu’ils demandent pour leur enfant à ce moment de leur vie a pour eux une signification qu’ils ont souvent du mal à exprimer. Mais le baptême est, dans leur itinéraire de vie, une étape importante et pour eux et pour leur enfant. Il ouvre un nouvel espace de vie qu’ils croient

fondé sur « quelque chose » qui les dépasse. Ce « quelque chose », l'Église se doit de l'évangéliser. Mais cela n'aura lieu que si elle sait se faire simple, accueillante et proche tout au long de ces itinéraires. Lorsqu'on se sent bien avec les autres, on a envie de les revoir ; lorsqu'on sent que la rencontre nous apporte quelque chose, nous avons envie de revenir, voire de nous engager. En un mot, l'Église se doit d'être adoptante car « *dans une démarche de type catéchuménal, nous ne guettons pas la foi de ceux qui viennent. Nous ne leur demandons pas de produire leurs raisons de croire par des pédagogies appropriées. Nous les recevons dans la vie ecclésiale, nous qui avons été adoptés par Jésus Christ. Nous passons par la cordialité d'adoptants qui découvrent la présence de Dieu en ceux qu'ils adoptent*¹⁷ ».

Finalement, l'Église est invitée à vivre avec les parents l'expérience pascale : se laisser bousculer et interroger à l'intérieur même de l'itinéraire qu'ils parcourront ensemble à l'occasion de la demande du sacrement de baptême.

Enfin, n'oublions tout de même pas l'enfant qui reçoit le baptême : c'est son itinéraire de foi qui s'ouvre par l'engagement des parents de le faire baptiser, ou qui commence à se construire par son propre désir de recevoir le baptême. Les parents, mais aussi toute l'Église, se doivent de l'accompagner et d'être attentif aux étapes qu'il franchira. C'est grâce à lui que ses parents et l'Église se verront renouvelés dans leur vie et leur foi ! Le *Rituel de l'initiation chrétienne des adultes* le dit explicitement : « *Avec les catéchumènes, les baptisés entrent davantage dans les richesses du mystère pascal ; ils renouvellent ainsi leur propre conversion et permettent à ces nouveaux chrétiens de répondre plus généreusement à l'appel de l'Esprit Saint*¹⁸. » L'itinéraire de type catéchuménal nous entraîne aussi dans cette dynamique. Soyons donc attentifs à ce que chaque itinéraire fait vivre, provoque, implique dans sa relation avec les autres, qu'il soit sacramental, humain, croyant, ecclésial ou liturgique. Le sacrement de baptême, nous dit le *RICA*¹⁹ est le sacrement de l'union au Christ. Tout notre travail sera de conduire vers cette intimité avec le Christ.

L'eunuque éthiopien « *continua son chemin tout joyeux* », nous dit le récit d'Actes 8. Si nous réussissons à rendre heureux les parents qui demandent le baptême pour leur enfant, et les enfants eux-mêmes, alors c'est le principal. Notre mission se poursuit, comme celle de Philippe, qui continue à annoncer la Bonne Nouvelle dans toutes les villes qu'il traversait. ■

NOTES

- 1** - Rituel de l'initiation chrétienne des adultes (RICA), n° 3 : « *C'est pourquoi le baptême est tout d'abord le sacrement de cette foi par laquelle les hommes, éclairés par la grâce du Saint-Esprit, répondent à l'Évangile du Christ.* »
- 2** - Rituel du baptême des petits enfants, n° 103.
- 3** - Patrick Prétot, « La réalité sacramentelle : un itinéraire à parcourir », *Des itinéraires de type catéchuménal vers les sacrements*, Paris, Bayard, 2007, p. 67-68.
- 4** - Paul VI, encyclique *Ecclesiam suam*, n° 67 : « *L'Église doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit. L'Église se fait parole ; l'Église se fait message ; l'Église se fait conversation* » et n° 70 : « *Avant même de convertir le monde, bien mieux, pour le convertir, il faut l'approcher et lui parler.* »
- 5** - Odette Sarda, « La liturgie du baptême : une théologie en acte ! », *Célébrer* 366, 2009, p. 24-[27-42]-43.
- 6** - Les évêques de la province ecclésiastique de Rennes, *Charte de la catéchèse*, mars 2009, n° 14.
- 7** - Conférence des évêques de France, *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France et principes d'organisation*, Paris, Bayard-Cerf-Fleurus-Mame, 2006, p. 35-37.
- 8** - *Ibid.*, p. 92.
- 9** - Sébastien Guizou, « Préparer des parents au baptême de leur enfant par un itinéraire symbolique au cœur de l'espace liturgique », *Célébrer* 351, 2007, p. 8-10.
- 10** - Voir *infra*.
- 11** - Les évêques de la province ecclésiastique de Rennes, *Charte de la catéchèse*, mars 2009, n° 3 : « *La catéchèse se nourrit de la Parole de Dieu qu'est le Christ, dont l'Écriture Sainte, lue dans la Tradition vivante de l'Église, est l'écho fidèle et le témoin privilégié. Que la catéchèse trouve dans cette même parole de l'Écriture, une saine nourriture et une sainte vigueur* (Dei verbum n° 24). »
- 12** - Sébastien Guizou, « Catéchèse et baptême ou baptême et catéchèse ? », *Célébrer* 366, 2009, p. 20-23.
- 13** - Conférence des évêques de France, *Texte national...*, p. 54-55.
- 14** - Christian Salenson, *Catéchèses mystagogiques pour aujourd'hui. Habiter l'eucharistie*, Paris, Bayard, 2008, p. 85.
- 15** - *Ibid.*, p. 87.
- 16** - Conférence des évêques de France, *Texte national...*, premier principe : « *Une organisation de catéchèse ordonnée à toutes les étapes de la vie* », p. 73-77.
- 17** - Jean-Louis Souletie, « *Une Église adoptante* », *Des itinéraires de type catéchuménal vers les sacrements*, Service national de la catéchèse et du catéchuménat, *Des itinéraires de type catéchuménal vers les sacrements*, Paris, Bayard, 2007, p. 71-72.
- 18** - Rituel de l'initiation chrétienne des adultes (RICA), n° 39.
- 19** - *Id.*, n° 209.

La vocation baptismale comme conversation continue

Rémy Kurowski

enseignant-chercheur à l’Institut catholique de Paris,
curé de Montmorency et Grosley (diocèse de Pontoise)

Toute existence humaine est marquée par cette question lancinante : *quid de ma vie ?* Et même si cette existence ne dispose pas vraiment des moyens espérés – par la personne elle-même ou par son entourage qui s’érigeant souvent en observateur, à défaut d’être avisé, semble passer pour bienveillant – elle demeure la seule valeur qui ait un prix, j’ose dire, hors catégorie. La valeur de la vie a un prix, celui de la vie. Cette explicitation, tautologique comme un tour de piste, a pour but final, faute de mieux, de prendre le temps d’une respiration pour caler l’attention sur le caractère éminemment unique de la vie. Aucune possibilité de l’estimer, de la chiffrer, autrement qu’en mettant de l’estime dans le rapport à la vie.

La vocation baptismale nous y conduit ; elle nous éclaire et nous renseigne. Elle conduit vers l’estime de soi, dans une attitude de participation ; elle éclaire le chemin qui y conduit. Elle nous renseigne autant sur les conditions du marcheur que sur ce qui entoure la route. Cette troisième fonction de la vocation baptismale se présente comme une invitation à prendre en compte deux conditions : celles de la vie du marcheur et celles de la route, au sens le plus large possible ; comme le marcheur est dans la vie, la route est dans le monde. En appliquant les catégories théologiques provenant de la révélation chrétienne, nous fondons le raisonnement de cet essai sur la distinction entre la théologie de la création et la théologie du salut. La route (au sens cosmique spatial) et le marcheur (en tant qu’être vivant jeté au monde¹) sont soumis à cette même dynamique sotériologique que

seule la théologie de la création peut accueillir comme son propre accomplissement ; propre non pas d'elle-même, mais par la volonté de son créateur.

Le dernier Concile, en se penchant théologiquement sur la pertinence de la présence de la foi chrétienne et de l'Église², rappelle la priorité de la vocation baptismale de tous les fidèles. Il le fait par la mise en lumière de l'enracinement de celle-ci dans le triple office du Christ prêtre, prophète et roi. Ainsi fondée, la vocation baptismale se déploie en terme de vocation universelle à la sainteté, qui peut prendre des formes diverses dans l'Église. Cet article tendra à voir de plus près certains aspects ecclésiaux de la mise en œuvre d'une telle approche de la vocation baptismale.

Partons d'une définition communément partagée : vocation au sens de capacité à entendre un appel – à l'instar d'Abraham invité à quitter son pays qui, tout en le faisant, ne fait qu'obéir à la dynamique d'accomplissement de soi par l'une acceptation de ce qui lui vient d'ailleurs (quitte ton pays = adviens toi-même) ; cet accomplissement peut prendre des formes diverses.

Sans prétention aucune à l'exhaustivité, on peut identifier, dans la pratique pastorale des rencontres avec des personnes qui reconnaissent la dimension vocationnelle de leur vie, trois types de positionnements : celui de la satisfaction d'une vie – où quelque chose de l'appel à être dans une dimension spirituelle est reconnu, celui de la nécessité d'entrer dans un ensemble plus large – souvent vaguement perçu comme collectif et/ou communautaire – et celui d'un positionnement qui déplace le curseur d'un endroit à l'autre, dans un sens ou dans l'autre.

Nous allons nous attarder à suivre ce troisième cas dont la dynamique de positionnement fluctuante dit quelque chose de la vie et donc de la vie de foi. La vocation prend ici une allure baptismale au sens d'un bain pris par le marcheur à un moment ou à un autre de son périple et dont les effets ne le quittent pas. Quelles sont les conditions dans lesquelles s'effectue ce bain ecclésial où la vocation baptismale s'accomplit et se régénère ? En d'autres termes, ainsi plongé, le marcheur pose des questions sur l'impact que l'environnement exerce dans sa vie. Quel corps, quel bain, et quels effets sur le baigneur comme sur ceux qui en assurent les conditions de faisabilité ? Poser la question sur le corps (au sens paulinien du terme), c'est s'interroger sur le conditionnement existentiel de la personne en question. C'est l'attention

portée à la personne accueillie qui en assure la légitimité. Mais s'interroger sur la qualité du bain proposé – ce bain ecclésial, de quelle eau est-il fait ? – ne peut se faire qu'en vertu de la claire distinction entre ce qui est de l'ordre purement spirituel et perçu comme tel dans la foi (théologie du salut) et ce qui relève de la condition humaine (théologie de la création) ; les deux sont concernés par la réalité du péché en tant qu'acte suprême de désobéissance et donc de rupture entre le Créateur et la création. Pour la première, nous nous situons au niveau théorique, celui des principes, alors que la seconde est prise en considération à partir et dans ses dimensions phénoménologiques.

Le *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France* de 2006³ parle de la nécessité de prendre en compte l'environnement ecclésial dans le processus catéchetique. Sans vouloir enfoncer des portes ouvertes, tellement cela est évident, notons que, si ce point d'attention est ainsi mis en avant, c'est pour bien engrincer le triple office du Christ dans la vie du baptisé... entreprise qui dépend en grande partie de la qualité du « bain » proposé⁴.

Bain des commencements

L'eau du baptême a été sanctifiée par « l'auteur » du baptême. La tradition apostolique l'a vu naître, et la tradition patristique l'atteste. La vie nouvelle est ainsi née. Même si dans le baptême tout est donné, tout y est cependant à recevoir. C'est dans cet espace-temps, dans la durée d'une vie que se loge symboliquement (au sens théologique du terme) la promesse avec toutes ses possibles fécondités, en vertu de la valeur propre de ce bain. L'égalité des enfants de Dieu ainsi symboliquement conférée, il faut alors passer de la reconnaissance d'une radicalité spécifique à un état de vie. La singularité de l'expérience rend souvent difficile l'incorporation ecclésiale réelle, au sens d'adhésion par participation active – et non pas seulement dans sa dimension symbolique déployée lors de la célébration. Cette singularité est à assumer dans le corps (et dans le cœur), dans l'âme (et dans l'esprit). Les conditions du passage symbolique lors de la célébration peuvent aider à entrer dans un processus de fécondité, sans présager ni de la nature ni de la courbe d'une telle évolution.

Par ce bain est conférée la mémoire nouvelle : « *Tenons en éveil la mémoire du Seigneur !* » Comment y parvenir ? Cette question, qui constitue le centre de toute action pastorale, est la première que tout acteur ecclésial se pose ; il sait que la qualité de la mémoire du sujet – et cela quelle que soit la qualité de cette mémoire – va interférer sur la mise en place de celle du Seigneur.

Le bain ecclésial permet cette jonction qui se réalise d'abord dans la rencontre et la conversation. Timothy Radcliffe, qui dans un article récent s'interroge sur l'avenir de l'Église⁵, souligne l'importance de la conversation de la vie trinitaire dans l'Église citant son confrère dominicain Herbert McCabe : « [...] qui a comparé notre façon d'entrer dans la vie de la Trinité à un enfant qui entend des adultes en pleine conversation dans un pub : « *imaginez un groupe de trois ou quatre adultes passant un bon moment à discuter gaiement. Ils sont spirituels et se répondent du tac au tac – c'est ce que l'on appelle le crack en Irlande.* Le sujet abordé est peut-être sérieux mais personne ne l'est. Pas de phrase pompeuse ou solennelle, pas de sermon. Des idées folles fusent, sans compter les blagues et les jeux de mots, les propos ironiques et les grimaces, l'irrespect et l'autodérision... Cet enfant est comme nous lorsque nous entendons parler de la Trinité⁶. » Cette citation a pour but de faire ressortir par analogie l'importance de la mémoire du Seigneur face à la mémoire du baptisé. Ce Seigneur, qui est en conversation trinitaire incessante ne cesse d'être en conversation avec celui qui l'a accueilli dans le baptême. Or, « *toute véritable conversation mène à la conversion*⁷ ». Ainsi, sur le plan purement théorique le tour est joué. Mais regardons de plus près la qualité de ce bain et ses conséquences pour la mémoire.

Bain de vie

Dans le processus de la réception, les conditions réelles d'un bain ecclésial qui mène de la rencontre – et donc de la conversation – à la conversion méritent que l'on s'y arrête. La sanctification des eaux du baptême n'empêche pas le mélange avec d'autres éléments dans lesquels le corps du baigneur est immergé et dont il porte des traces, aussi bien extérieures et visibles qu'intérieures. Tout accompagnement

spirituel, et en particulier celui des catéchumènes, permet de voir ce mélange. La vie se présente alors comme un long fleuve pas tranquille mais agité par des cours d'eaux qui charrient leurs alluvions, psychologiques et culturelles, parfois si peu distinctes qu'on en viendrait à oublier la nature de cette matière première ; elles sont tellement mêlées qu'elles deviennent l'expression propre du sujet. La vie se présente alors comme un large champ de possibles, allant de la reconnaissance de la singularité de l'expérience spirituelle à la reconnaissance des fruits provenant de l'acceptation de l'immersion ecclésiale considérée comme heureuse.

Que le témoignage suivant, tout en gardant son caractère singulier, soit une illustration éloquente d'un tel cheminement : « *Au terme de cette deuxième année d'accompagnement spirituel je ressens une drôle d'unité intérieure qui peut se résumer ainsi : j'ai découvert un truc formidable ! Le corps et l'âme ne font qu'un. Et avant j'avais aussi découvert un truc formidable : je suis un enfant de Dieu, mais vraiment son enfant, quoi qu'il arrive ! Quel bonheur cette filiation spirituelle qui m'allège et transcende mes filiations terrestres. Et maintenant je sens comme une grande ouverture intérieure, et pour continuer cette route vers Dieu, j'ai envie d'autre chose, je ne sais pas quoi, quelque chose de plus vaste et de plus large, comme une lumière immense, comme une unité jamais connue entre le travail et Dieu, entre la vie familiale et Dieu, entre les autres que je côtoie et Dieu.* »

C'est étonnant, ce chemin parcouru en cinq ans, d'abord en groupe de "chercheurs de Dieu" puis en accompagnement individuel : c'est invraisemblable comme j'étais cadenassée au départ et comment une minuscule ouverture, telle une toute petite infiltration dans un mur, a produit de grands changements en moi, pour faire apparaître puis faire grandir cette liberté intérieure et cette nouvelle clarté. Je suis épatée par l'œuvre de Dieu en moi et à travers les autres qui m'ont guidée, c'est la fois tout petit sans qu'il y paraisse et tout grand dans ses effets. »

Une trajectoire belle et édifiante dont rêve tout accompagnateur au bain de vie. Mais s'arrêter là c'est se contenter de décrire une trajectoire idéalisée, sans correspondance authentique avec l'expérience de la vie. Pour la plupart, et c'est le cas de la personne citée, les adultes entrent dans l'immersion ecclésiale à la suite d'une longue

marche solitaire dans un désert d'errance affective et existentielle et, qui plus est, si souvent précédée par une période de vie où on ne se pose pas de questions. Reconnaître alors que Dieu écrit droit avec des courbes, ce n'est pas seulement une évidence de plus, mais c'est prendre au sérieux la vie telle qu'elle se présente, à cause même de la sinuosité de sa trajectoire. Lourde et délicate tâche que celle de l'accompagnateur soumis d'un côté aux exigences de solidarité humaine et de l'autre à l'obligation de résultat dans la conduite de sa mission ; ainsi écartelé, lui aussi fait son chemin.

Certes, l'accompagnement au bain ecclésial est assuré par quelqu'un qui a déjà été plongé dans cette eau ; l'accompagnateur garde la mémoire de ces effets – sur lui et son entourage ; il sait aussi la réactiver au cours de son existence et pas uniquement à cause de l'accompagnement qu'il procure. Le bain ecclésial du catéchumène sera, entre autre, le résultat de ce que l'accompagnateur aura fait bouger en lui, ou plus exactement de ce que Dieu fera en lui, et de ce qu'est l'accompagné. Le bain ecclésial n'est donc pas uniquement fait de l'eau sanctifiée par l'auteur du baptême. Il est fait aussi de ce qu'apporte la communauté ecclésiale qui accueille et célèbre. Ce marquage culturel, « civilisationnel » est loin d'être neutre car, en vertu de la théologie de l'Incarnation du Fils de Dieu, la dimension humaine, dans son épaisseur existentielle n'est pas purement et simplement le lieu de l'accueil du salut. Cette dimension humaine, par l'accueil de la grâce du don total où Dieu seul a l'initiative et dispose de la totalité des moyens, est également partie prenante de la révélation de sa véritable nature, capable de Dieu. Avant même d'être « unifiée » grâce à la « *filiation spirituelle* » qui procure « *cette liberté intérieure et cette nouvelle clarté* », l'auteur de ce témoignage reconnaît une sorte de présence agissante de Dieu – à travers une religiosité, héritée mais très mal assumée, se présentant sous des aspects oppressants ; elle reconnaît ne pas faire le lien entre sa conversion et la vocation baptismale.

La mémoire du bain

Comment l'immersion ecclésiale conditionne-t-elle la mémoire du bain ? La réponse à cette question sera indicielle de la nature de

la vocation baptismale. Prenons deux exemples : celui de la mémoire culturelle et celui de la mémoire du lieu.

Dans le premier cas, nous ne pouvons que constater un mélange entre ce qui appartient à la symbolique du bain dans la vie du Christ et ce qu'on en accueille dans le processus continu d'une existence humaine. La mémoire du bain est soumise à des influences existentielles qui continuent à la façonner tout en façonnant l'existence du croyant. C'est même dans les efforts constant, qui prennent souvent des allures de combat, que se laisse apercevoir la véritable empreinte d'un tel bain. L'auteur du témoignage reconnaît la nécessité à faire le lien entre sa nouvelle conscience et la vocation baptismale. Réactiver une telle mémoire est alors une nécessité vitale, sous peine d'amnésie qui rendrait la vie spirituelle impotente. La forme la plus visible d'une telle réactivation est la pratique religieuse comme lieu où la vocation baptismale est vivifiée, même si cet enjeu n'est pas toujours vécu de manière consciente.

Nous touchons à la question de la mémoire du lieu. L'importance de connaître le lieu du baptême, tout comme le lieu de naissance ou de sépulture est culturellement amoindrie par sa relativisation, traduite le plus souvent par de multiples formes de négligences. Et lorsque, durant les longues périodes estivales, dans bien des lieux, l'assistance à la messe est moins nombreuse, ceux qui viennent ne changent pas de lieu ; ils reviennent toujours au même endroit, prennent toujours la même place. Comme s'ils ignoraient l'absence des autres et en même temps, symboliquement, reconnaissaient leur présence/absence dont les chaises vides seraient les traces. Comment est donc activée la mémoire du bain ecclésial et celle de la participation commune aux célébrations ? Et comment cela renvoie-t-il à la mémoire du bain baptismal ? Ces deux questions se posent ici ensemble car l'une conduit à l'autre. Ce n'est pas parce que le bain ecclésial est, d'une manière ou d'une autre, assumé, qu'il est vécu de façon consciente comme une conséquence du bain baptismal. Dans un cas comme dans l'autre, réactiver ces mémoires, celle des pratiquants présents à la célébration et celle de ceux qui n'y sont pas, obéit au même impératif de l'accompagnement quand bien même il prendrait des allures différentes.

Il n'y a pas de vocation baptismale sans accompagnement au bain, ce bain pris une fois pour toutes, mais dont la mémoire doit être réactivée. C'est elle qui dira le rapport entre la valeur spirituelle de la démarche symbolique de ce bain de principe et les conséquences qu'il revêt pour celui qui le reçoit et pour son entourage. Il ne faut pas négliger cet apport purement humain, venant tel quel de l'existence ; se laisser envelopper, voire même « inonder » par l'amour infini de Dieu, c'est entrer dans une dynamique pastorale fondée sur la corrélation entre la théologie de la création et la théologie du salut, chacune ayant son épaisseur propre. La mémoire du corps psychique, qui a déjà pris le bain spirituel, n'est pas effacée dans ce qu'elle porte comme traces de son existence d'avant. L'homme nouveau dont parle saint Paul, certes, a quitté le vieil homme, mais ce qui a été opéré symboliquement, de façon principielle, est à accomplir dans une vie réelle où une telle promesse peu à peu prend corps. De toute évidence, tout comme il faut du temps pour devenir chrétien, il faut du temps pour découvrir la vocation baptismale. ■

NOTES

1 - Au sens du *das sein* heideggérien du terme.

(*Gaudium et spes, Lettre aux catholiques de France*, etc.).

2 - *Lumen gentium* (LG).

5 - *DC*, 18 octobre 2009, n° 2432, p. 933-940. Cet article a été publié dans le numéro de la revue jésuite *America* daté du 13 avril 2009.

3 - Conférence des évêques de France, *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France*, Bayard/Cerf/Fleurus-Mame, 2006.

6 - *Id.*, p. 934-935.

4 - Plusieurs autres documents témoignent de l'attention portée sur la qualité du bain proposé

7 - *Id.*, p. 935.

Accompagner la vocation baptismale

Leo Scherer
jésuite

Vatican II, dans la constitution *Lumen Gentium*, a rappelé au chapitre 5 que « *nous sommes tous appelés à la sainteté* ». Cet appel s'enracine dans notre baptême. Le baptême au nom du Seigneur Jésus est une onction de l'Esprit qui nous unit à la mission du Christ. Il nous configure au Christ dans l'Esprit. Cette configuration demandera du temps, avec la douce pitié de Dieu, ami des hommes.

Dès le début du christianisme, saint Pierre exhorte les communautés chrétiennes de la diaspora en ces termes : « *Vous, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis pour proclamer les louanges de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière* » (1 P 2, 9). Cette extension de la promesse faite à Israël, promesse qui n'est pas abolie, est maintenant ouverte et étendue aux nations. En recevant cet enseignement de l'Apôtre, les premières générations chrétiennes en ont tiré cette conviction que, configurés au Christ par le baptême, nous sommes tous appelés à vivre sa triple fonction : prophétique, sacerdotale et royale. C'est cette référence traditionnelle qui va servir d'armature à l'exhortation apostolique de Jean-Paul II sur « La vocation et la mission des laïcs dans l'Église et dans le monde ». Je le cite : « *La participation des laïcs à la triple fonction de Jésus, prêtre, prophète et roi, trouve d'abord sa racine dans l'onction du baptême puis son développement dans la confirmation et son achèvement et son soutien dans l'eucharistie...* » (n° 14).

Précisons encore que le baptême qui nous configure à la mission du Christ prêtre, prophète et roi (serviteur), ces trois appels visent le salut du monde : prêtres pour consacrer le monde à Dieu à travers « *la gérance des choses temporelles* » (LG 31) ; prophètes pour annoncer par la parole et l'exemple d'une vie féconde, la Bonne Nouvelle des béatitudes évangéliques ; rois, serviteurs de la justice de Dieu dans les conflits de l'histoire. En tout ceci, ce sont des générations d'acteurs de l'avenir du monde que le baptême suscite et accompagne.

C'est sur cet horizon que se déploient le charisme et le service de l'accompagnement spirituel. Si l'action de l'Esprit se poursuit au plus profond du cœur, s'il poursuit son travail à travers le canal des sacrements, s'il nous précède dans l'histoire des hommes, il est aussi à l'œuvre dans ce service fraternel. C'est l'accompagnement humain et spirituel qui va, peu à peu, permettre à la personne d'émerger à elle-même selon sa vocation évangélique. En effet, à certains moments de notre vie, lorsque des décisions importantes se prennent, que nous traversons des périodes « de nuit » ou que nous sentons des exigences nouvelles nous travailler, un accompagnement spirituel personnel est très profitable, voire indispensable. Certaines étapes ne peuvent se franchir seul. Il y a une lucidité spirituelle qui ne s'acquiert que dans l'accompagnement spirituel personnel. Il s'inscrit dans une certaine durée et dans une mission de l'Église. C'est l'Église qui nous engendre par le baptême et ensuite nous invite à entrer dans la vie selon l'Esprit tout au long de notre vie.

Le contexte

Nous avons parlé de Vatican II, de la première lettre de saint Pierre et de l'exhortation de Jean-Paul II ; il nous faut dire un mot sur le contexte actuel. Il me semble que le rapport Dagens du 3 novembre 2009, *Entre épreuves et renouveaux, la passion de l'Évangile*¹, est significatif dans son analyse et sa présentation. Rappelons-en l'un ou l'autre trait.

Tout d'abord habiter le paradoxe chrétien : passer de l'inquiétude au discernement et manifester la nouveauté chrétienne à l'inté-

rieur de la foi... Dans cette perspective, je dirais qu'il nous faut évangéliser la soif du bonheur, enseigner comme des témoins et laisser le Créateur agir avec sa créature.

Ensuite, à propos de la visibilité de l'Église : au-delà des images réductrices, apprendre à la présenter dans son mystère et avec ses faiblesses. En effet, dans le contexte culturel et social actuel, il y a une mémoire sombre de l'Église ; elle fait surgir le négatif et occulte le positif. Cette mémoire brouille la perception de ce qu'est effectivement l'Église. Cette situation nous invite à avoir soin de faire connaître ce qui se vit de bon dans l'Église et l'humanité, à la manière des lettres de Paul. Ses lettres transmettaient des nouvelles de la bonté de Dieu vécue, y compris dans les heurts des communautés. L'action de grâces qui s'adresse au Père au début de la lettre se termine par une salutation chaleureuse aux frères. Seule la filiation nous permet de devenir véritablement frères les uns des autres.

D'où vient le terme d'accompagnement ?

Aujourd'hui, nous sommes devant une mosaique. Tout devient de l'accompagnement : accompagnateur de voyages ou de moyenne montagne. Dans un projet pédagogique, accompagnement des jeunes et des équipes éducatives. Accompagnement des catéchumènes, des couples qui se préparent au mariage. Accompagnement fraternel d'une sœur ou d'un frère pour le dernier passage. Ou encore accompagnement de jeunes pour une retraite de choix de vie.

Il est indispensable de rappeler d'abord que, si le terme « accompagnement » comporte des racines anthropologiques et culturelles, il a pris, au cours du siècle dernier, ses lettres de noblesse d'une part avec l'accompagnement des malades en fin de vie, et d'autre part avec les Exercices spirituels de saint Ignace, personnellement guidés. Il est donc nécessaire de le qualifier quand il s'agit de « l'aide spirituelle ». Accompagner signifie qu'il s'agit « d'être pour... et avec... un compagnon selon l'Évangile² ».

Ce qui n'annule pas les termes qui, dans l'histoire récente, pour parler de ce ministère ont pris comme noms conducteur (avec

François de Sales), directeur de conscience un peu plus tard et enfin, deux siècles plus tard, quand Paul VI publie l'encyclique *Ecclésiam suam*³, un livre emblématique prend comme titre *Direction ou dialogue spirituel ?* (Chacun de ces termes peut induire un positionnement différent de cette relation.) À la même époque, les sciences humaines sont venues préciser les enjeux de toute relation d'aide. Enfin, du côté des grandes traditions religieuses, ont surgi des figures comme celles de starets ou de maîtres spirituels au service de la croissance humaine et spirituelle des baptisés.

Pour conclure cette brève approche historique⁴, rappelons que « *l'accompagnateur est essentiellement celui qui fait la route avec et permet à quelqu'un de naître à lui-même et de découvrir la voie qui est la sienne dans l'Esprit Saint* ». Il pourra cependant aussi, selon la nécessité, « *être un guide ou un éducateur de la conscience* » mais sera toujours celui qui, discrètement et à sa juste place, proposera les conditions « *pour que quelqu'un puisse naître à la parole et à la Parole de Dieu* ». Cet accompagnement spirituel, s'il est une aide fraternelle pour le discernement des appels spirituels au cœur de l'existence chrétienne, suppose de part et d'autre la conviction que la vie chrétienne est une vie selon l'Esprit et que, là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.

Quelques repères

Accueillir la personne avec toute son humanité

Il s'agit d'accueillir la personne avec toute son humanité. En effet, chacun est unique, avec son histoire, voire sa préhistoire. En disant cela, il faut dire d'emblée que l'accompagnateur est habité par la certitude que l'Esprit est à l'œuvre dans cette histoire. Il écoute comme celui qui obéit à l'Esprit de Dieu au travail dans l'existence de celui qui vient le trouver. Peu à peu, ce dernier tentera d'ajuster son agir, ses actes à cette voie qui se dessine comme une source qui lui donne vie.

Apprendre à l'autre ce qui se passe en lui

L'accompagnateur, attentif à ce chemin unique et singulier qui apparaît, peut proposer une manière de faire : peut-être l'attention au silence intérieur, la référence à un texte évangélique, noter telles choses qui reviennent, expliciter une manière de prier, suggérer une lecture... Il va proposer aussi de faire des essais. Il est important, à certains moments, d'aider à poser des actes, à prendre peu à peu des décisions avec un cœur large, sans calcul, sans attendre de retour.

À travers ces rappels élémentaires, il est possible de remarquer qu'il y a une certaine souplesse qui relève de la manière de faire de chaque accompagnateur et de son charisme propre.

Il s'agit essentiellement d'éveiller à une expérience spirituelle. Les approches peuvent être diverses. Christoph Théobald⁵, à partir de son expérience et de sa réflexion, parlera d'un trépied nécessaire : l'écoute de la Parole de Dieu, la relecture de la vie et l'accompagnement spirituel. Ce sont les conditions que toutes les traditions spirituelles rappellent pour introduire à la véritable intériorité.

Aider à traverser l'épreuve de la durée

Accompagner quelqu'un dans la durée, c'est permettre à l'autre de se trouver, découvrir le projet qui lui permet de tenir. Une distinction importe : ne pas confondre ce à quoi je tiens et ce qui me fait tenir. Le premier peut relever de la pression sociale ou autre, le second du don reçu en lien avec une histoire et des capacités. Éprouver, mettre à l'épreuve, faire ses preuves... dans le monde de l'émotionnel et du « tout, tout de suite », cela fait partie de l'ajustement à l'œuvre de Dieu.

Un autre point, dans cette durée, c'est l'apprentissage au discernement. Il y a des alternances dans nos vies. Apprendre à les nommer, à les reconnaître, cela s'apprend. Dans la tradition des Pères du désert, il y a cette maxime : « *Sois le portier de ton cœur* » c'est-à-dire : interroge les pensées de ton cœur.

Cette pensée est-elle en harmonie avec le meilleur de moi-même ou cela me conduit-il vers le trouble ? « *Un frère disait à un ancien : "Chez moi, il n'y a pas de combat !" "Bien sûr, chez toi, il n'y a pas de porte ; n'importe qui peut entrer et sortir."* »

Révéler les ruses de l'Adversaire

L'adversaire, le *Diabolos*, est celui qui divise, trouble. Il est aussi le père du mensonge, c'est-à-dire de ce qui autour de nous et en nous est complice des forces de mort ; tout ce qui touche à l'aveuglement, à la possession... Si l'adversaire est dans la répétition, Dieu, lui, est toujours inattendu.

La Parole de Dieu est créatrice, première, celle de l'adversaire est destructrice et seconde. Jésus fut conduit au désert par l'Esprit puis tenté par le diable. Ainsi, lorsque la personne que nous accompagnons vit un certain débat intérieur, un combat, une inquiétude, cela doit être interprété. Quelque chose en elle peut s'opposer à l'alliance avec Dieu qui cependant prend corps. La Parole de Dieu est en action ; elle a retenti, porteuse d'une promesse de vie. Cette Parole qui est plus incisive qu'un glaive à deux tranchants : elle sépare, elle opère un tri⁶.

La tentation du Christ est éclairante pour nos propres combats. Par sa victoire, il est là pour soutenir, redonner courage et force pour l'avenir. Il nous aide à nous disposer, à nous préparer pour accueillir la vie et aussi, la voie qui se dessine pour nous aujourd'hui. Témoin du grand travail qui s'effectue, de la liberté qui se décide au cœur des événements les plus concrets, l'accompagnateur sera le veilleur qui voit l'aube paraître, confiant que le jour va se lever.

La confidentialité et l'effacement

Avant de parler de ces deux éléments de base : la confidentialité et l'effacement, j'aimerais rappeler d'autres traits non moins indispensables.

Ne pas avoir peur. Quand une aventure spirituelle se joue, l'accompagnateur est appelé à en être témoin. Il y participe d'une certaine façon et la tentation est grande de céder à la peur. Il nous faut faire nôtre la prière d'Esther : « Seigneur, délivre-moi de ma peur. »

Ne pas être complice. Faire plaisir, rassurer, minimiser, n'est-ce pas parfois échapper à la vérité. Avoir le courage de marquer une distance, un doute, une question ou « faire un pas de côté ».

Ne pas être neutre. L'accompagnateur n'est pas le « psychologue de service ». Une certaine connaissance en psychologie reste très

précieuse mais la personne qui a fait une demande d'accompagnement spirituel s'adresse à un homme ou une femme qui a engagé sa vie selon l'Évangile.

Enfin avoir l'expérience des phases d'une vie humaine. L'accompagnateur devrait pouvoir tout entendre, sans gêne. Ne pas s'affoler. Rester pourtant vulnérable. Maurice Bellet pouvait dire de Gassain : « *Il avait ce don, que je crois rarissime, d'entendre positivement ce qui sort de l'être humain, même ce qui est réputé le plus rare, le plus bizarre, le plus dangereux. Il écoutait toujours du côté où l'on peut vivre* ».

C'est avec cette épaisseur de vie que l'on comprend ce que j'appellerais « un contrat d'alliance » où la confidentialité vient, comme un sceau, sceller la confiance indispensable d'une parole confiée et reçue, qui permet aux trois acteurs d'être à leur juste place : « *Dieu, la conscience et le conseiller spirituel* » comme le rappelle là encore la Tradition (Guillaume de Saint-Thierry, *Lettre d'or*).

Je voudrais conclure cette partie intitulée : « Quelques repères », par un extrait d'une lettre d'Enzo Bianchi (moine de la communauté de Boze) : « *Très cher Jean, dans ta dernière lettre, tu poses une question importante : peut on grandir dans la foi en la vivant seul ? [...] Ce n'est que dans la communion de l'Église que l'on devient chrétien. Pour "devenir disciple", il faut une transmission de la foi : seul, on peut certes la découvrir intuitivement, au gré d'un événement ou d'une lecture ; mais pour l'alimenter, on doit recevoir l'accompagnement d'une personne plus avancée dans la foi. [...] Dans l'Évangile, Jean-Baptiste exerce ce rôle à l'égard des disciples : il leur indique Jésus et les laisse libres de le suivre (Jn 1, 35-37). Ainsi sont-ils engendrés à la foi. La tâche de tout accompagnateur spirituel est celle d'amener l'autre à la rencontre personnelle avec le Seigneur, comme Jean-Baptiste.* »

Notons cependant que l'auteur donne comme titre à cette lettre : *La paternité spirituelle* puis parle, au fil du texte, de conseiller spirituel et enfin d'accompagnateur. Pour éviter des confusions, il est bon de rappeler que l'accompagnement spirituel selon telle ou telle tradition s'inscrit toujours dans une cohérence. Dans la vie monastique comme dans la tradition orientale, il est possible de parler de paternité spirituelle. Pour un disciple de saint Ignace par exemple, très attentif à la rencontre de deux libertés, celle de Dieu et celle de

l'homme, il s'agit essentiellement « *d'aider une liberté à grandir dans la foi et l'amour...* »

Tenir compte du meilleur des sciences humaines

Au cours du siècle dernier, les sciences humaines sont intervenues dans l'approche anthropologique de la « relation d'aide ». Et de fait, l'aide spirituelle a pu en tirer profit. En portant l'attention sur les conditions d'une écoute profonde de l'autre et ses enjeux affectifs, la psychologie moderne permet de clarifier les rôles et les interactions entre les personnes. Elle enrichit la conscience de ce qui est vécu et affine le discernement. Elle permet de nommer avec plus de justesse ce qui advient dans cette relation. « Comment aider sans prendre en charge ? », « Comment frustrer sans angoisser ? »

Trois éléments sont à souligner que nous pouvons rappeler brièvement.

L'importance du cadre. Si l'accompagnement spirituel comporte des initiations, des étapes, des crises, elle passe par un cadre qui est celui de l'entretien. C'est dans ces entretiens que pourront être abordés par le biais de la parole, les différents secteurs de la vie : la prière, la relation, le travail ou les études.

Dans une relation asymétrique, c'est-à-dire l'un est accompagnateur et l'autre accompagné. Même si on se réclame d'être « l'aîné dans la foi », il n'y pas normalement de réciprocité de confidences. Comment gérer la proximité et la distance ? Comment être conscient du poids de l'autorité de l'accompagnateur, selon son statut ou le rôle dans lequel on veut l'enfermer. Il s'agit bien de la liberté des deux.

Enfin, cette relation s'inscrit dans une petite liturgie, le terme technique peut s'appeler « triangulation théologale » mais, plus simplement, cette relation est sous la présidence d'un tiers, qui pour nous est le Dieu de Jésus Christ. C'est le même Esprit qui est au travail dans l'un et l'autre.

Prendre en compte tout ce qu'il y a dans l'homme est, pour chacun d'entre nous, un immense travail ; ce travail demande une grande estime de l'être humain. En lui est inscrite une promesse et nous avons foi en la présence de l'Esprit saint qui travaille au cœur

du charnel. « *Dans l'homme qui se sanctifie, tout le corps devient visage et tout le visage devient regard* » (saint Macaire le Grand).

Quelques remarques en guise de conclusion

Plus le paysage change, plus les choses s'accélèrent, plus il nous faut trouver des repères pour tracer notre chemin. Pour cela, il nous faut conjuguer deux lumières : celle de l'analyse de terrain et celle qui vient d'en haut, à travers l'Évangile, la Tradition et les signes des temps.

Un contexte en évolution

Le contexte continue à évoluer au niveau et des jeunes et des aînés dans la foi, avec ombres et lumières. J'aimerais reprendre du côté des jeunes l'un ou l'autre trait qui me paraît significatif. Nous découvrons chez un certain nombre, une grande générosité, une soif de sortir de ce monde qui risque d'être enfermant et, par exemple, avant d'entrer dans la vie active, de parcourir le monde. Ce qui va être important pour eux, c'est de pouvoir tenir un journal de bord ou faire le récit de ces rencontres. Un de mes amis disait : « *Il est plus important de tenir son journal de bord que de faire le voyage !* » Autre trait encore : la soif de rencontrer des témoins, ceux qui ont fait la traversée et qui sont capables de dire ce qui les anime, un secret que l'on désire connaître. Enfin, quand il y a eu la possibilité de remettre de l'ordre dans sa vie affective et dans sa vie intellectuelle pour donner un sens à sa vie, une découverte vient au jour, la découverte inouïe d'un Dieu qui est capable de surgir à l'improviste mais jamais par effraction.

A la lumière de la pédagogie du Christ

S'il nous faut écouter les visages de nos frères, jeunes et moins jeunes, comme nous venons de le rappeler, il nous faut longuement contempler le mystère inépuisable du Christ tourné vers le Père, soli-

daire de ses frères. C'est à travers sa présence, ses paroles, ses silences que nous découvrons les attitudes fondamentales qui parcourent tout accompagnement humain et spirituel : faire exister, être vrai et se laisser affecter. Avec ces attitudes, surgissent des visages : celui du jeune homme riche, celui de la Samaritaine en plein midi et enfin celui de son ami Lazare et de ses sœurs affrontés aux questions ultimes.

« *Connaître avec cette sûreté, mettre dans la vérité sans enfermer dans le désespoir, être tout ensemble celui qui suscite la foi et celui qui l'accueille, il faut le regard et l'attention du Fils de Dieu pour atteindre l'homme dans le secret même de sa liberté.* »

Avec cette contemplation, nous ne cessons de découvrir la vulnérabilité comme mystère de toute rencontre.

A l'écoute du Maître intérieur

Il est bon de rappeler ce qu'Augustin écrivait à une jeune fille : « *Voilà ce que j'ai cru devoir t'écrire de peur de t'apprendre ce que tu ne sais déjà. Mais surtout retiens ceci : même si mon enseignement t'est de quelque utilité, il te faut apprendre de Celui qui est le Maître de l'homme intérieur et qui, au plus profond de toi-même, te fera sentir et discerner la vérité de ce que je t'aurai dit⁸.* »

« *Celui qui plante n'est rien comme celui qui arrose : c'est Dieu qui donne la croissance...* » ■

NOTES

1 - Rapport présenté par Mgr Claude Dagens à l'assemblée des évêques le 3 novembre 2009.

2 - Henri Madelin : « *C'est-à-dire un homme de conviction habité par le mystère trinitaire, sachant se mettre au service des autres, hanté par l'élargissement des frontières de l'Église, ouvert à qui vient, croyant au travail de l'Esprit dans le monde et l'Église.* »

3 - L'Église en dialogue avec ses frères séparés, avec les grands hommes religieux et avec les hommes de bonne volonté.

4 - Pour plus de développements, cf. *Église et vocations* n°7, « Accompagnement spirituel et vocations », août 2009.

5 - Christoph Théobald, *Vous avez dit vocations ?*, Paris, Bayard, 2010.

6 - Lettre aux Hébreux 4, 12.

7 - Maurice Bellet, *L'écoute*, postface, Epi, 1989.

8 - Saint Augustin, *Lettre 266 à Florentine*.

La vocation : une affaire de choix

Guy Delage
jésuite

La question des vocations ne peut se traiter indépendamment de la question du choix. Dans un premier temps, il s'agit de se décider pour Jésus Christ, de s'engager, pour la vie entière, à la suite du Christ. Dans cette perspective, l'engagement s'entend comme se mettre au service du Christ. Le service de Dieu n'est autre que la louange de Dieu à travers toute la vie chrétienne. Il se traduit par le don de soi et va jusqu'au don de sa vie à l'exemple du Christ qui, par la croix, nous a ouvert le chemin. C'est ce qui constitue la finalité de toute vie humaine. L'homme est créé pour cela et c'est cela qui donne sens à sa vie.

Le mariage ou la vie consacrée ne sont que des moyens pour atteindre ce but auquel tout homme est appelé. Le choix ne pourra s'opérer que si l'on regarde ce pour quoi l'homme est créé, à savoir la louange de Dieu. Ainsi, quelque soit le choix qui est fait, il doit être de nature à aider tout être humain en vue de la fin pour laquelle il est créé, sans ordonner ni soumettre la fin au moyen, ni le moyen à la fin.

Il arrive, par exemple, que beaucoup choisissent en premier lieu de se marier, ce qui est un moyen, et en second lieu de servir Dieu notre Seigneur dans le mariage. On fait alors passer la charrue avant les bœufs. Dans bien des cas le choix de vie n'est pas posé correctement. Il se fait dans la confusion. C'est souvent le cas pour le mariage. Deux jeunes gens se rencontrent dans le cadre de leurs études par exemple. Le passage à la vie professionnelle leur donne une autonomie financière qui leur permet de quitter le domicile des

parents et d'envisager une vie commune, une sorte de mariage à l'es-sai avant de s'engager pour la vie. Ce n'est bien souvent qu'après quelques années de vie commune et parfois la naissance d'au moins un enfant que surgit au sein du couple la question du mariage. Il y a là confusion entre la fin et le moyen.

La plupart des chrétiens ne prennent pas le temps de se replacer dans la perspective de la fin pour laquelle ils sont créés. Résultat, un engagement à la suite du Christ dans la vie consacrée est écarté d'emblée. Cette attitude fait obstacle à l'action de l'Esprit qui appelle à prendre tel état de vie plutôt que tel autre parce que Dieu en sera mieux servi.

L'homme est libre de choisir vie et bonheur, mort et malheur (cf. Dt 30, 15). Or sa liberté ne se réalise que dans le choix du bien. Vie consacrée ou mariage sont deux biens mis à sa disposition. Libre à lui d'en user pour le service de Dieu ou pour lui-même. Dans le premier cas tout le travail de discernement consistera à ajuster sa volonté à celle de Dieu. Dans le second cas Dieu est convoqué à venir le rejoindre à l'endroit même où il se trouve déjà. Or c'est bien Dieu, en Jésus Christ, qui est chemin de vie et non pas l'homme. Il est donc le mieux à même de conduire sa créature au bonheur. Autrement dit, la liberté de l'homme s'accomplit dans l'acceptation de prendre la main que Dieu tend et en reconnaissant ainsi que Dieu ne veut rien d'autre que le bonheur de tout être humain.

Le libre arbitre permet d'entrer en relation avec Dieu, de saisir la main tendue, mais l'homme peut ne pas vouloir servir Dieu sans le savoir clairement. Il peut y avoir confusion entre volonté propre et volonté de Dieu. « *Ce n'est pas en me disant : "Seigneur, Seigneur, qu'on entrera dans le Royaume des cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux. Beaucoup me diront en ce jour-là : "Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé ? En ton nom que nous avons chassé les démons ? En ton nom que nous avons fait de nombreux miracles ?" Alors je leur dirai en face : "Jamais ne vous ai connus ; écartez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité."* » Prophétiser, chasser les démons et faire des miracles au nom de Jésus n'a rien de condamnable. Toutefois, si Jésus écarte ces gens qui ont agi ainsi, c'est parce qu'ils ont confondu leur volonté propre avec celle du Père. Ce qu'ils ont fait est bien, mais ils ont fait ce qu'ils voulaient et non pas ce que le Père leur demandait.

dait. Ils ne se sont pas comportés comme des fils. La volonté propre, lorsqu'elle n'est pas ajustée à la volonté du Père, est une injustice en ce sens qu'elle est refus de ce qui est juste.

Ainsi le choix ne peut se faire qu'en reconnaissant que Dieu seul est maître de la vie et que c'est lui qui appelle et non pas l'homme. Or l'homme moderne tend à considérer qu'il se suffit à lui-même et sait mieux que personne ce qui est bon pour lui. Cela constitue sans nul doute un obstacle. Ce n'est toutefois pas le seul. Un choix de vie ne peut se faire en vérité que si le désir de rencontrer Jésus Christ, de se livrer à lui comme lui s'est donné à l'humanité, est au rendez-vous. Dans un monde où la transmission est de plus en plus difficile, les baptisés persuadés que Jésus Christ est une présence vivante et agissante au cœur de leur vie ne sont pas légion. Ceux pour qui c'est le cas ont généralement fait une expérience spirituelle. Par ailleurs, le désir de Dieu est sérieusement mis à mal par la société de consommation qui encourage la recherche du plaisir et la satisfaction du tout, tout de suite.

Par le baptême, nous faisons le choix de devenir disciples du Christ, c'est-à-dire que nous orientons toute notre vie à la suite de Jésus Christ. Dans cette perspective tous les moyens dont nous disposons (« les choses créées ») n'ont d'autre but que de nous conduire à lui et ne servent qu'à marquer notre préférence pour lui. Toutefois, notre cœur est divisé par le mal à l'œuvre en nous et dans le monde. C'est donc tout au long de notre vie de baptisé que nous avons à lutter contre les vents contraires. Tel est le sens de la prière de renonciation au mal qui est dite lors de la liturgie baptismale : « *Dieu éternel et tout puissant, tu as envoyé ton Fils dans le monde pour nous libérer du pouvoir de Satan, l'esprit du mal, et pour que l'homme, arraché aux ténèbres, soit introduit dans l'admirable lumière de ton royaume. Nous t'en supplions instamment : fais que N., racheté du péché originel, resplendisse de ta présence : et que l'Esprit Saint habite en lui. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. Amen.* »

Notre libre arbitre se trouve inévitablement affecté par tous les miroirs aux alouettes qui exercent un véritable pouvoir de séduction sur chacun de nous. Pour que la liberté puisse s'exercer pleinement dans l'unique but que la volonté humaine soit totalement ajustée à la volonté de Dieu, il faudra se rendre indifférent à toutes les « choses créées ». Mais tout d'abord entendons-nous bien sur le sens de ce mot « indiffé-

rent ». Il ne faut pas le confondre avec l'indifférence qui consiste à supprimer la sensibilité en mettant tout en œuvre pour ne pas être affecté par les choses (les paroles, les actes ou les événements de la vie). Il s'agit au contraire de faire une différence entre les choses créées et le créateur. La distinction des deux suppose de reconnaître que l'on est sensible aux « choses créées » et à ce qu'elles viennent toucher en nous. Il est important de sentir ces différences pour pouvoir nommer ce qui nous attire et ce que nous repoussons, ce qui suscite en nous une joie profonde ou un plaisir passager, ce qui nous laisse tristes ou heureux... Il sera alors plus aisément de faire le tri et de nous détacher de tout ce qui pourrait nous éloigner de l'unique désir d'être avec le Christ. Dès lors qu'il aura été possible de vérifier l'attachement « aux choses créées » qui recouvre aussi bien la santé, que la situation sociale, l'argent, la vie professionnelle ou bien d'autres choses, il sera possible de choisir. Mais pour cela il faudra d'abord se rendre indifférent à toutes ces choses créées, pour ensuite pouvoir désirer et choisir uniquement ce qui nous conduit à la fin pour laquelle nous sommes créés. En un mot, il s'agit de se rendre indifférent pour devenir libre de choisir.

La crise des vocations que nous traversons depuis la fin des années 60 est d'abord à chercher dans la perte du goût de Dieu, d'un Dieu incarné qui nous met en position de dépendance vis-à-vis de lui. Christ obéissant jusqu'à la mort veut dire que le Christ est resté dans la totale dépendance de la volonté du Père. Dans un monde où l'individualisme qui porte à l'égocentrisme est mis en valeur, le don gratuit de soi pour les autres a du mal à être reçu. Sans sous-estimer ces obstacles prenons la situation actuelle comme un appel adressé à tout baptisé pour œuvrer à donner le goût de Dieu aux jeunes générations. Les aînés dans la foi dont parle le *Texte national pour l'orientation de la catéchèse* jouent déjà ce rôle là. Plus largement, ce même texte invite, pour (re)donner le goût de Dieu, à mettre en œuvre une pastorale de l'engendrement à la vie dans le Christ. L'éveil à la foi y participe également en développant des moyens de transmission de la Parole de Dieu qui passent par les cinq sens et touche autant les parents que les petits enfants. Dans ce domaine, depuis quelques années, la recherche est intense et les initiatives sont nombreuses. Tout porte donc à espérer que ce qui est semé aujourd'hui portera du fruit dans un futur proche, notamment sur le terrain des vocations. ■

L'accompagnement des catéchumènes

Colette Savart

ancienne responsable du catéchuménat,
église Saint-Gervais - Saint-Protais (Paris)

Depuis 1988, j'accompagne des adultes dans leur cheminement vers le baptême. Pendant quinze ans, j'ai été responsable avec mon mari du catéchuménat de l'église Saint-Gervais à Paris. Cette église est confiée, depuis 1975, aux Fraternités monastiques de Jérusalem. Il me semble nécessaire de préciser que cette église n'est pas une paroisse, mais un lieu où sont célébrés les offices monastiques, et où moines et moniales rencontrent et accueillent des gens venant de toute la région parisienne, attirés par la beauté et la ferveur des liturgies. Cela explique le caractère un peu particulier du catéchuménat de Saint-Gervais : il regroupe des personnes habitant souvent loin de Saint-Gervais, venant des quatre coins de Paris ou de banlieue ; mais tous ont été touchés par les célébrations liturgiques et la présence de moines et moniales qui ont tout donné à Dieu. Le profil des catéchumènes est donc un peu différent de ceux que l'on rencontre dans les paroisses.

Autre précision : le catéchuménat regroupe ceux qui demandent le baptême et ceux qui demandent la confirmation. En effet, ces derniers, pour la plupart, ont été baptisés tout petits, mais n'ont reçu aucune éducation religieuse ; il y a aussi des « recommençants » : ceux qui, ayant reçu les sacrements dans leur enfance, reviennent vers la foi qu'ils ont abandonnée le plus souvent à partir de l'adolescence. Tous sont donc dans la même démarche de conversion et de découverte que les non-baptisés. Aussi, pour simplifier, au cours de cet article, j'appellerai tous les membres du groupe catéchumènes (alors que ce terme, au sens strict, désigne les non-baptisés à partir de la célébration liturgique de la première étape de leur baptême : l'entrée en catéchuménat).

Qui sont ces catéchumènes ? Pourquoi frappent-ils à la porte de l’Église ?

Notons d’abord que 80 % d’entre eux ont entre 18 et 45 ans ; les deux tiers sont des femmes. Milieux sociaux, conditions professionnelles et familiales, niveau intellectuel sont tellement différents qu’on ne peut les caractériser ; mais cette diversité est une grande richesse pour le groupe.

Les points de départ de leur démarche sont aussi très variés. Il y a quelques cas de conversions foudroyantes et inattendues, où l’existence d’un Dieu proche est devenue tout à coup une évidence. Mais c’est rare. Le plus souvent, l’arrivée au catéchuménat est due soit à l’aboutissement d’une longue quête de sens que la personne a parfois d’abord cherché dans d’autres religions (Islam, bouddhisme) ; soit à un bouleversement dans la vie, lié à des événements heureux comme la découverte de l’amour, ou à des événements malheureux : deuils, maladies, drames familiaux, etc. Ces bouleversements amènent à se tourner vers Dieu qui peut donner sens à ce qui se vit.

Dans tous les cas, il faut souligner un fait essentiel : à un moment ou un autre de leur vie, chacune de ces personnes a rencontré des chrétiens, et a été frappée par leur témoignage de charité, d’attention aux autres, de paix, et de joie de croire et de prier. Quoi qu’il en soit, vient un moment où la décision s’impose : il faut rencontrer ce Dieu qui interpelle, qui appelle avec force, il faut le connaître. Pour certains, cela veut dire être baptisé au plus vite ; d’autres souhaitent d’abord faire connaissance avec le Dieu des chrétiens avant d’aller plus loin en demandant le baptême.

Comment le catéchuménat répond-il à ces attentes ?

Il comporte deux volets aussi importants l’un que l’autre : les réunions et l’accompagnement personnel.

À Saint-Gervais, les réunions ont lieu tous les quinze jours ; elles rassemblent catéchumènes, confirmands, recommandants et leurs accompagnateurs, au total vingt-cinq à quarante personnes. On y entend un enseignement donné par un accompagnateur sur une étape

du parcours catéchetique de l'année, toujours suivi par un temps d'échange et de questions. Ou bien c'est un partage libre autour de la Parole de Dieu, à partir d'un passage généralement choisi dans l'Évangile. Ces réunions font percevoir aux catéchumènes que la foi se vit avec d'autres ; c'est pour eux une première expérience de ce qu'est l'Église. Car, même si parfois il y a des tensions et des incompréhensions – ce qui est bien normal dans un groupe humain – l'étonnant est que naît très vite un climat d'amitié fraternelle entre des personnes pourtant très différentes – comme je l'ai dit plus haut – mais soudées par la même recherche de Dieu : vraiment l'Esprit Saint est à l'œuvre !

Deuxième volet : chaque catéchumène rencontre – en moyenne tous les quinze jours – un accompagnateur : celui-ci est un chrétien, appelé par un prêtre ou un responsable laïc, et qui s'est formé pour cette mission ; il travaille en lien avec les autres accompagnateurs, et l'équipe des accompagnateurs est en lien avec l'équipe diocésaine du catéchuménat. La mission de l'accompagnateur comporte de multiples aspects.

Chaque catéchumène a son histoire, son expérience spirituelle, son questionnement sur Dieu, la foi, l'Église : à l'accompagnateur d'être avant tout à l'écoute de ses attentes, de répondre patiemment à ses questions ; ce qui fait de chaque accompagnement une aventure unique. Impossible de prédéterminer un programme ! Cela dit, l'accompagnateur a trois tâches précises.

Il est d'abord un catéchiste : il doit transmettre la foi de l'Église, en expliquant le contenu de la Révélation tel qu'il est exprimé dans le Credo, en faisant comprendre ce que sont les sacrements et aussi les exigences de la morale chrétienne.

Il a en même temps la charge d'aider le catéchumène à entrer dans la familiarité de la Parole de Dieu : apprendre à lire la Bible, à écouter, à accueillir cette Parole comme une parole qui lui est directement adressée, à la méditer, la creuser, la prier.

À bien des égards, il est aussi un accompagnateur spirituel, aidant celui qu'il accompagne à discerner la présence et les appels de Dieu dans sa vie, à être de plus en plus un « priant ».

De tout cela, l'accompagnateur est lui-même un témoin, appelé à témoigner de ce que le Seigneur a fait et fait chaque jour dans sa vie, mais en évitant toutefois de trop parler de lui ! Au contraire, il a à s'effacer, car il lui faut avant tout être à l'écoute de celui qu'il accompagne, de ses besoins, de ses questions, de ses difficultés.

En réfléchissant sur ma longue expérience de l'accompagnement, je peux dire qu'en m'appelant à cette mission, Dieu m'a fait un magnifique cadeau : j'ai reçu bien plus de ceux que j'ai accompagnés que ce que j'ai pu leur donner. Car c'est une grâce de partager avec eux la soif de Dieu qui les habite, l'expérience de sa présence aimante et agissante dans leur vie. C'est une grâce de creuser, d'approfondir sans cesse le contenu de sa foi, afin de le transmettre le mieux possible Bien sûr, les épreuves n'ont pas manqué : quand ceux qu'on accompagne décident de ne pas continuer, on ne peut s'empêcher de penser que, pour une part, on a une responsabilité dans cet abandon : on n'a pas su comprendre leurs attentes, il y a eu des maladresses, des malentendus qui ont pu susciter la défiance... Il ne reste qu'à continuer à les accompagner silencieusement, dans la prière. Mais au total, que de rencontres émouvantes, que d'échanges d'une profondeur, d'une vérité, d'une intensité impensables en d'autres circonstances, que de moments où m'efforçant de répondre à une question de celui que j'accompagnais, je m'émerveillais de la splendeur de notre foi, de la joie de l'avoir reçue !

Un long cheminement vers le baptême

Long et difficile est le chemin qui conduit au baptême : long, car l'Église, dans sa sagesse, demande que la préparation s'étende sur environ deux ans, afin que celui qui reçoit le baptême soit solidement ancré dans la foi et en ait perçu les exigences.

Difficile donc, et certains renoncent à aller jusqu'au bout : parfois, c'est à regret, car il s'avère que certaines situations, notamment de couple, sont incompatibles avec une vie sacramentelle. Pour d'autres, la difficulté à croire, mais surtout la prise de conscience des exigences d'une vie de disciple du Christ amènent à cet abandon. Il y a aussi parfois la pression d'un entourage hostile, en particulier pour ceux qui sont d'origine musulmane.

Mais la majorité persévère, et nous qui les accompagnons sommes émerveillés par l'action de l'Esprit Saint dans les coeurs de nos catéchumènes qui s'ouvrent à lui et se laissent conduire par lui. Il est impossible de dire dans le cadre d'un simple article tout ce qui s'accomplice alors. Je me contenterai de citer les plus évidentes évolutions.

Certains de ceux qui viennent demander le baptême ont, avec raison, la certitude qu'ils ont rencontré Dieu et qu'ils se sont convertis. Ils pensent donc pouvoir être baptisés très vite et sont très déçus de devoir attendre. Peu à peu ils comprennent qu'il leur faut apprendre à le connaître, ce Dieu qui les appelle, et qu'il leur faudra consentir à des bouleversements dans leur vie, s'ils veulent devenir des disciples. Alors non seulement ils acceptent de prendre du temps, mais ils sont heureux de le faire.

La personne de Jésus Christ, Fils de Dieu, incarné, homme et Dieu, est une étape capitale du cheminement des catéchumènes. Nombre d'entre eux ont lu un ou les quatre évangiles, ils sont séduits par la personne de Jésus, ils le prient, mais c'est une immense joie pour eux de prendre conscience de ce qu'il est : pleinement Dieu et pleinement homme. À l'inverse, d'autres croient en Dieu, mais Jésus est pour eux presque un inconnu. Il leur faudra du temps pour découvrir que cet homme admirable est Dieu lui-même qui s'est fait homme par amour pour nous.

Autre évolution : la rencontre de Dieu, la conversion se font le plus souvent dans un contexte émotionnel intense : c'est bouleversant de découvrir l'amour inconditionnel du Seigneur, d'entrer en relation avec lui par la prière. Mais peu à peu la prière et le recueillement deviennent moins faciles, beaucoup d'interrogations surgissent à mesure que se structure la foi, qu'elle se fonde sur la Révélation et non plus sur l'émotion. Quelque chose de capital se joue alors : il faut accepter de faire confiance à un Dieu parfois déroutant et dérangeant, d'abandonner les images qu'on s'en était fait et accueillir ce qu'il révèle de lui par l'Écriture et la Tradition ; il faut accepter de ne plus chercher l'émotion dans la relation avec lui, de passer du « ressenti » à l'abandon à ce que le Seigneur veut.

Cela s'accompagne en général de changements dans la manière de prier du catéchumène : beaucoup disent que la prière est pour eux indispensable, mais qu'ils ne savent pas bien comment faire, ils se sentent maladroits. Bien sûr, les accompagnateurs n'ont pas de recettes à leur donner ; cependant ils ont à aider les catéchumènes à entrer dans l'adoration, la louange, l'intercession, la supplication dans leur prière personnelle ; et aussi à goûter la beauté et la nécessité de la prière de l'Église, avant tout dans la liturgie, mais aussi avec d'autres chrétiens.

Nous touchons là à une autre évolution, décisive elle aussi : je veux parler de la relation avec l'Église. Très souvent l'Église est perçue

par les nouveaux convertis comme une institution humaine, lourde, très centralisée, autoritaire, et qui a accumulé au cours des siècles des erreurs et des fautes graves ; en somme elle apparaît au mieux comme inutile, au pire comme un obstacle à la relation personnelle entre le converti et Dieu. Que de fois nous entendons dire par des personnes que nous côtoyons : « Je crois en Dieu, je prie, je n'ai pas besoin d'aller à la messe, je n'ai pas besoin de l'Église. » C'est en partie la réaction de nombreux catéchumènes au début de leur démarche. L'expérience vécue au sein du groupe du catéchuménat, la fréquentation des liturgies, en particulier de la messe, et la catéchèse qu'ils reçoivent les font évoluer peu à peu vers une autre vision de l'Église : fondée par le Christ, elle est le Corps du Christ, elle annonce au monde l'Évangile, elle donne aux croyants la vie même de Dieu. Bien plus, ils prennent conscience que par leur baptême et leur confirmation, ils seront membres du Corps du Christ, enfants de l'Église, et auront donc à participer à sa vie et à sa mission.

Au bout du chemin : les sacrements

Quelle que soit la longueur de la route, un moment vient où, guidé par son accompagnateur, le catéchumène se sent prêt à franchir un premier pas : la célébration liturgique de l'entrée en catéchuménat, par laquelle il est accueilli dans la communauté ecclésiale. Pour l'aider à prendre cette décision, l'accompagnateur s'appuie sur des critères objectifs : celui qu'il accompagne a une foi assurée en Jésus, homme et Dieu, il est décidé à devenir disciple du Christ, même si c'est au prix d'une remise en cause de certains aspects de sa vie, il a une relation personnelle avec le Seigneur dans la prière.

Cette célébration fait déjà du catéchumène un membre de l'Église. Mais il lui reste à connaître de mieux en mieux le Seigneur, et à l'aimer de plus en plus. L'accompagnateur a encore une fois mission de discerner quand le baptême peut être célébré ; il ne s'agit pas de fixer un niveau de connaissance : il s'agit avant tout de voir, avec le catéchumène, si le désir qu'il a de recevoir le baptême et d'entrer ainsi dans une vie sacramentelle, implique pour lui le projet de fonder sa vie sur le Christ Jésus, de vivre de son mieux le commandement de l'amour au sein de son Église.

Alors vient la dernière étape. Ce n'est pas le propos de cet article de rappeler comment l'Église célèbre le baptême et la confirmation au cours de la Vigile pascale, après avoir soutenu les catéchumènes tout au long du Carême par les rituels des « scrutins ». Les accompagnateurs ont eux aussi à les soutenir, par leur présence aimante et priante, dans cette ultime étape souvent marquée par un rude combat contre le Malin.

C'est bien sûr une immense joie pour l'accompagnateur de voir couler l'eau du baptême sur le front de ceux avec qui il a parcouru une si longue route et partagé une si belle aventure spirituelle. Mais le moment est venu alors de passer le relais aux parrains et marraines, chargés d'aider les néophytes à vivre leur vocation de baptisés, et de soutenir leurs premiers pas de chrétiens membres à part entière de la communauté ecclésiale. Ce qui ne veut pas dire que les relations entre les nouveaux baptisés et leurs accompagnateurs vont être brusquement interrompues. Les néophytes ont souvent encore besoin pendant un temps plus ou moins long de venir partager leurs découvertes, leur expérience, leurs questions avec ceux avec qui ils ont tissé de forts liens d'amitié.

Pour ceux, déjà baptisés, qui ont demandé à recevoir le sacrement de la confirmation, l'accompagnateur a la même mission : discerner avec celui qu'il accompagne quand celui-ci est prêt, le soutenir dans l'ultime préparation, et partager avec lui la joie de la célébration du sacrement.

Pour finir, je reviens à mon expérience personnelle. Il est vrai qu'avec le temps, les liens se distendent – c'est inévitable – d'autant que l'arrivée, chaque année, de nouveaux « chercheurs de Dieu » sollicite mon attention... et mon temps ! Aussi ai-je perdu le contact avec nombre de ceux que j'ai accompagnés. Pas tous, heureusement ! Avec beaucoup de joie, je les ai vus prendre leur place dans l'Église, persévéérer dans leur foi à travers les épreuves et les difficultés. J'ai su aussi que certains se décourageaient, et s'éloignaient peu à peu de l'Église... Mais je sais que ce qu'ils ont vécu dans ce temps du catéchuménat les a profondément marqués, et que les sacrements qu'ils ont reçus – baptême, confirmation, eucharistie – demeurent en eux source inépuisable de grâces. Dieu ne reprend pas ses dons...

Et il est sûr que nombre de ceux qui ont été baptisés et confirmés adultes, comme tous ceux qui ont vécu une conversion profonde, donnent à l'Église, par leur foi ardente et agissante, une force et un élan qui participent à sa jeunesse éternelle. ■

Un baptême à vivre !

Extraits de la lettre pastorale de Mgr Eric Aumonier, évêque de Versailles pour le lancement du synode diocésain

Depuis la création des nouveaux diocèses d'Île-de-France il y a plus de quarante ans [...], l'évangélisation, l'engagement social, l'approfondissement et la nourriture de la foi ont été menés de front, comme peuvent en témoigner nombre d'entre vous. L'audace et la fécondité de l'Évangile se sont manifestées. Un profond sillon a été tracé. Aujourd'hui, nous sommes confrontés à de nouveaux défis. Notre région connaît des changements culturels, économiques, sociaux et religieux importants, liés à ceux de notre pays, de l'Europe, de la planète. [...]

Nous sommes heureux, comme baptisés (cf. *LG 40*), de porter « *le beau nom de chrétiens* », ceux de « *porte-Christ* », « *d'autre Christ* »... parce que l'espérance a été répandue en nos coeurs. Appelés à « *garder le commandement* » de l'amour (1 Jn 2, 3-4), nous cherchons à traduire la charité en actes, jusqu'au don de notre vie. Ceci nous stimule pour nous adresser à Dieu dans la prière, faite au nom de notre responsabilité de baptisés à l'égard de nos frères et sœurs chrétiens et de tous nos contemporains [...]

Pour cela, allons ou retournons d'abord au centre. Apprenons du Christ comment il veut son Église dans les Yvelines aujourd'hui et demain. Nous voulons nous laisser reconduire à lui, qui dit à ses disciples : « *Je suis avec vous jusqu'à la fin des temps* » (Mt 28, 20) [...] Notre demande n'est pas anodine [...] si le Christ est vraiment notre vie, la communion entre nous, de différentes "sensibilités" ou générations, progressera ; elle sera signe du Christ et attirera vers lui.

Dans cet esprit, j'ai décidé de convoquer un synode diocésain. [...] L'objet même du synode diocésain sera précisément notre baptême. Il ne s'agit pas seulement du fait que nous avons été baptisés, mais de notre existence même en tant que baptisés, de la grâce du baptême. « *Un baptême à vivre !* » C'est le thème central. [...] Il s'agit en effet de la vie concrète des personnes, de l'annonce et du témoignage rendus au Christ par des baptisés vivant en ce monde leur baptême « *à fond* » [...]

Dans un premier temps, des rencontres entre baptisés par petites équipes, échelonnées de septembre 2010 à fin janvier 2011, seront organisées au plus proche de la vie ordinaire paroissiale, [...] sur le sujet central du synode, notre vie baptismale. Tous seront conviés à voir si et comment notre vie chrétienne se déploie effectivement, et comment elle pourrait se déployer plus pleinement ; et à quelles dispositions le Seigneur nous invite.

Dans un deuxième temps, à l'Ascension 2011, l'assemblée synodale [...] se réunira. Les apports et les propositions venant des groupes constitueront le « matériau » d'où se dégageront des lignes de force et des convergences.

Au moment de conclure, ma prière pour nous tous et pour chacun d'entre vous emprunte les mots de l'apôtre Paul : « *Que Dieu daigne, selon la richesse de sa gloire, vous armer de puissance, par son Esprit, pour que se fortifie en vous l'homme intérieur* » (Ep 3, 16). ■

R ecevoir le baptême, témoigner du Christ

Samia
catéchumène

J'ai grandi dans un milieu familial croyant, musulman côté paternel et chrétien côté maternel.

L'existence de Dieu a très vite été une évidence pour moi. Puisque l'être humain fait partie de la Création, il ne peut donc pas tout comprendre dans les limites de ses cinq sens et de sa pensée. Cette capacité de penser de l'être humain m'a toujours interrogée dans sa place contradictoire. À la fois « petite » car tributaire d'un organisme déterminé (le cerveau) et « divine » par la liberté infinie qu'elle procure d'approfondir, de comprendre, de s'ouvrir et de transcender, mais qui nécessite d'abord un choix, car cela représente un effort d'organiser sa pensée au plus juste.

Je me suis ainsi dit que l'être humain ne peut pas apprêhender le monde dans sa globalité, dans sa totalité, même s'il comprend beaucoup de choses. « *Ce qui est incompréhensible, c'est que le monde soit compréhensible* » disait Einstein. Nous aurions donc un regard quasiment « divin » sur le monde, alors que nous ne sommes que des créatures passives dans la nature, nous faisons partie de la Création. Beaucoup de choses nous échappent forcément. Il y a donc un Dieu et l'être humain tient une place bien particulière dans cette Création. C'est ainsi que j'ai toujours cru en Dieu, même si tout en croyant, j'ai eu très jeune des questionnements sur l'intérêt et les bienfaits de la Création ! (la pensée est aussi bien orgueilleuse...) !

C'est avec le temps et les rencontres humaines que l'« humain » dans sa fragilité et sa beauté m'ont touchée et j'ai ressenti une sorte de transcendance émotionnelle à certains moments où j'étais en définitive entièrement « connectée » au plus profond de moi-même, à quelque chose d'essentiel de mon âme, où l'on se sent fragile, mortel, presque rien du tout, et à la fois très fort car soi-même, en paix, n'ayant plus peur de rien. Je me suis ainsi sentie concernée par le message du Christ où l'amour tient une place essentielle, où les enjeux de pouvoir et de prestige quand ils dictent une vie ne sont que le parasitage et la résistance à être soi-même, où le dogme hypocrite (sous-tendu par une volonté de pouvoir) est rejeté en faveur de l'être vrai.

Je trouve ce message d'une signification magnifique : le Christ n'avait pas de pouvoir. Par contre il avait (et a toujours) une autorité et une sagesse guidées par l'amour du Créateur et de la Création, et le rejet de la fausseté et de l'hypocrisie. Il n'a pas cherché à avoir du pouvoir pour tenir un discours prestigieux sur la vérité et l'amour. Il a « méprisé » le pouvoir car il avait (il était) mieux. Il n'a pas seulement discouru sur l'amour, mais il a vécu et est mort pour l'amour. C'est pour moi le plus beau modèle de sincérité, de beauté, d'amour et d'essentiel pour la vie d'un être humain.

Dans ma vie professionnelle (je suis psychiatre), la question d'être soi-même est bien entendu importante. Mais je rencontre des personnes souvent prisonnières de leur « ego » qui est le terme psychiatrique pour le « moi social », l'image que les autres ont de moi, plus vivement dit : l'orgueil. Et les personnes confondent souvent l'amour avec le respect de l'orgueil. Elles confondent aussi « être soi-même » avec un égo fort ou une forte personnalité qui s'impose aux autres. Tout cela est entretenu à mon avis socialement, depuis la révolution industrielle (certaines abbayes avaient été transformées en usines) où progressivement mais indéfectiblement, la production de valeurs marchandes n'avait pas pour but d'échanger ces marchandises, mais d'avoir du capital, une masse monétaire. Amasser des richesses est devenu LE but. Et qui dit richesses dit pouvoir. Qui ne se plaint pas aujourd'hui de la société de consommation ? Et pourtant, tout en s'en plaignant, on en est victime, car flatté par les publicitaires dans notre ego et dans notre imaginaire de perfection, on se

prend à croire être des dieux nous-mêmes, éternellement jeunes, tout puissants et parfaits (cette « tyrannie » de la perfection entraîne en même temps une culpabilité extrême et inadaptée en cas de faute, puisque nous sommes sensés être parfaits. Le pardon n'a donc plus sa place. Nous devons être parfaits (tout) ou rien.

Nous ne distinguons plus socialement l'âme (l'intime, le for intérieur) de l'ego. Une personne est passée dans le langage courant de personne (ou âme) à consommateur et maintenant usager ! (Ce qui fait penser à « usagé » comme un bien de consommation jetable...) Cette indifférenciation entre l'âme et l'ego rend plus difficile la « respiration » interne, le travail intérieur, l'ouverture, l'élevation voire la transcendance. Cette dimension est balayée. La matérialité prend toute la place, dans un mode binaire en tout ou rien.

C'est ainsi que l'humilité, salvatrice car adaptée à notre vulnérabilité d'humains, n'est pas valorisée socialement, contrairement à l'ego, et c'est dans les cabinets de psychiatres (dans le meilleur des cas) que notre incomplétude et notre imperfection doivent non seulement être acceptées avec bienveillance, mais qu'il est aussi question de réaliser à quel point notre « fragilité » intégrée peut nous toucher au plus profond de notre cœur et nous rendre plus beaux et plus forts.

Cela faisait longtemps que je voulais être baptisée et me reconnaître comme chrétienne. Je suis maintenant prête car aussi plus disponible à moi-même. Le respect et l'amour de Dieu, l'humilité face à la vie, la grandeur d'âme dans les relations aux autres sont pour moi les vraies valeurs. Etre baptisée c'est aussi témoigner de mon attachement au modèle du Christ qui ne cesse de me fortifier dans ma foi et de me rendre la vie que plus belle. ■

Renseignements et inscriptions

Edition CRER

19 rue de la Saillerie

49180 St Barthelemy d'Anjou

02 41 68 91 40

decouvertebabba@editions-crer.fr

www.editions-crer.fr

Lieu de la rencontre

Maison diocésaine

10 rue de la Trinité

86000 Poitiers

Le b.a.-ba de Dieu c'est d'être Père

Vous avez dit...

« Première annonce » ?

Nous entendons dire...

- Si Dieu existait, il ne permettrait pas tant de malheurs.
- Je ne comprends rien à la messe. À quoi ça sert ?
- Y-a-t-il quelque chose après la mort ?
- J'ai plein de questions. À qui m'adresser ?

En équipe, nous nous interrogeons...

Tous ceux et celles en recherche qui frappent à la porte de l'Eglise pour une demande ponctuelle de sacrements ou de catéchèse, ou parce ce qu'ils sont interrogés par un événement dans leur vie, nous bousculent et nous réveillent. Une chance ! Mais comment s'y prendre ? Comment les accueillir ?

Journée de découverte

Une première annonce de la foi

Jeudi 30 septembre 2010
à Poitiers

B'ABBA

Le b.a.-ba de Dieu c'est d'être Père



Le B'ABBA propose une démarche autour de petits-déjeuners conviviaux

- Avec des tablées de quatre invités
- Une pédagogie simple en quatre étapes :
 - un jeu de cartes
 - l'Évangile raconté
 - la foi exposée
 - un carnet de route pour la relecture
- Une équipe d'animation soudée :
 - deux serveurs qui servent la Parole et les vivres
 - un accompagnateur par table

Le livre, accompagné d'un CD, guide l'équipe.

Objectifs de la session avec les auteurs

- Comprendre les enjeux d'une première annonce de la foi aujourd'hui.
- Entrer dans la posture spirituelle et pastorale de cette démarche missionnaire.
- Expérimenter un petit-déjeuner.
- Relire et analyser l'expérience avec des témoins qui ont déjà vécu un B'ABBA.

Le sacerdoce des baptisés

Un témoignage

Michel Souchon

jesuite, délégué pour la pastorale
des nouvelles croyances et dérives sectaires, diocèse de Saint-Denis

Dans les années 70, deux évêques français (Mgr Marcus et Mgr Favreau) ont présenté leur réflexion sur la prospective ecclésiale, compte tenu de la forte diminution du nombre des ordinations sacerdotales. Leur position était résolument optimiste : l’Église peut vivre avec moins de prêtres, disaient-ils, à deux conditions : que les prêtres fassent seulement ce à quoi ils sont « ordonnés », habilités par le sacrement de leur ordination ; que les laïcs fassent tout ce à quoi ils sont appelés par le sacrement de leur baptême qui les fait « *membres de Jésus Christ, prêtre, prophète et roi* ».

J’étais, à ce moment, chargé de paroisses dans la ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines (dans le diocèse de Versailles). « Prêtre au travail » pendant la semaine (sociologue dans les services d’études de la télévision française), j’entamais, le vendredi soir, une « seconde vie », le service paroissial du week-end. Je vous parle d’un temps très ancien où il ne paraissait pas scandaleux qu’un prêtre se mêle à la vie, au travail et aux affaires des hommes. Et donc ne fassent pas seulement ce à quoi les habilitait leur ordination sacerdotale. Bien entendu, mon absence du lundi matin au vendredi soir supposait la présence de nombreux laïcs actifs, prêts à faire tout ce à quoi ils se savaient appelés par leur baptême.

De plus en plus, des responsabilités partagées

Même lorsque le prêtre était présent de manière permanente, les laïcs ont été de plus en plus invités à participer à la vie de leurs communautés ecclésiales et ont répondu avec beaucoup de générosité. La multiplication de rôles et de services diversifiés est visible partout. De plus en plus, les responsabilités sont partagées. Entrez dans n'importe quelle église : un panneau indique des mouvements, des groupes, des calendriers, les noms et souvent les photos des membres du « conseil pastoral » et des prêtres de la paroisse, l'adresse des personnes qui ont la charge de la catéchèse, de celles qui s'occupent du CCFD, du Secours catholique, des gens à rencontrer pour préparer un baptême, un mariage ou des funérailles, des responsables des finances paroissiales...

On craignait le vide ou l'absence de vie, on découvre plutôt le foisonnement et la diversité. C'est dans le domaine de la catéchèse que le changement est le plus marquant, mais n'oublions pas le catéchuménat, la préparation aux sacrements, l'animation des célébrations liturgiques, la visite des malades, la préparation et, dans nombre de cas, la célébration des obsèques, les organismes caritatifs. Il faut citer encore l'aide apportée dans la gestion financière et immobilière (à la suite des vieux « conseils de fabrique »). L'accueil des personnes qui viennent sonner au presbytère, et en particulier celui des demandeurs de sacrements (prolongé par les rencontres de CPB, de CPM, etc.), fait une place importante aux laïcs. Le témoignage qu'ils donnent me semble capital pour parler du prolongement de la vie dans le sacrement et du prolongement du sacrement dans la vie.

On est passé en quelques décennies d'une Église « gérée » par les ministres ordonnés (les laïcs étant envoyé en mission dans « le monde ») à une Église qui fait une place de plus en plus importante à de nouveaux ministres « laïcs ». Que des ministères laïcs diversifiés doivent intervenir dans la vie de l'Église ne relève pas seulement de la suppléance, mais aussi d'une autre nécessité : traduire dans la pratique des communautés une ecclésiologie de participation et de délégation, à l'opposé d'une ecclésiologie de l'autorité hiérarchique et de la centralisation des pouvoirs.

Alors que l'Instruction romaine de 1997 sur « la collaboration des fidèles laïcs au ministère des prêtres » manifestait la crainte que les laïcs prennent trop de place dans l'Église et ne viennent se substituer aux prêtres, le pape Jean-Paul II, dans la lettre apostolique *Au début du nouveau millénaire*, a présenté avec force une vision diversifiée des ministères dans une Église qui est communion : « *Cette perspective de communion est étroitement liée à la capacité de la communauté chrétienne de donner une place à tous les dons de l'Esprit. L'unité de l'Église n'est pas uniformité, mais intégration organique des légitimes diversités. C'est la réalité des nombreux membres réunis en un seul corps, l'unique Corps du Christ (cf. 1 Co 12, 12). Il est donc nécessaire que l'Église du troisième millénaire stimule tous les baptisés et les confirmés à prendre conscience de leur responsabilité active dans la vie ecclésiale. À côté du ministère ordonné, d'autres ministères, institués ou simplement reconnus, peuvent fleurir au bénéfice de toute la communauté, la soutenant dans ses multiples besoins : de la catéchèse à l'animation liturgique, de l'éducation des jeunes aux expressions les plus diverses de la charité* » (Jean-Paul II, *Novo Millenio Ineunte* § 46).

Un dossier théologique ouvert

Ainsi une nouvelle figure de l'Église s'est mise en place lentement. Elle pose bien des questions. Des questions pratiques, d'abord. Les relations sont parfois difficiles entre des laïcs accédant à des postes de responsabilité et des prêtres que l'âge et les habitudes préparent mal aux collaborations et aux délégations. Cet aspect des changements en cours ne peut être nié, mais il ne doit certainement pas être majoré.

Ce sont bien plutôt les questions théologiques qui doivent être maintenant abordées avec inventivité et courage. L'une d'entre elles me paraît particulièrement importante : multiplier les ministères laïcs ou les offices assurés par les laïcs pour remédier à la diminution du nombre de prêtres sans examiner la répercussion de ce nouveau maillage en ce qui touche à l'administration des sacrements ne

risque-t-il pas de conduire à une diminution de la vie sacramentaire, à une moindre place faite aux sacrements dans les communautés (moins de prêtres signifiant moins de sacrements) ? Sans doute, « *la puissance de Dieu n'est-elle pas liée aux sacrements* » (Thomas d'Aquin), mais la place des sacrements est capitale pour signifier, dans l'Église, la gratuité du don du salut par Dieu lui-même en son amour tout-puissant.

Des ordinations diversifiées ?

Une voie évoquée, avec prudence mais non sans courage, par des pasteurs et des théologiens consisterait à aller vers des ordinations diversifiées¹. Rappelons que, jusqu'au concile Vatican II, avant les ordinations au sous-diaconat, au diaconat et au presbytérat, des « ordres mineurs » étaient conférés : « lecteur », « acolyte », « exorciste »... Ne conviendrait-il pas de retrouver une certaine diversité d'ordinations pour accompagner et conforter la diversité des ministères confiés aux laïcs aujourd'hui ? Le cas le plus souvent cité est celui des laïcs qui, aumôniers dans un hôpital ou dans une prison, reçoivent des confidences et des aveux. Ils peuvent sans doute dire : « *Je suis envoyé auprès de vous en ambassadeur de la réconciliation (2 Co 5, 20) et je peux, au titre de ma mission, vous assurer que Dieu vous pardonne, qu'il "met loin de vous vos péchés."* » Mais ils ne peuvent dire l'absolution sacramentelle. Une ordination spécifique, propre à cette mission, pourrait leur en donner la possibilité. ■

NOTES

1 - Voir, par exemple : Le Groupe de Voisins, « Sacrements et ministères. Expériences et propositions », *Études*, janvier 1984 ; Bernard Sesboüé, « Les animateurs pastoraux laïcs. Une prospective théologique », *Études*, septembre 1992. Et, de Bernard Sesboüé encore : *N'ayez pas peur. Regards sur l'Église et les ministères aujourd'hui*, Desclée De Brouwer, 1996.

Kaléidoscope de la vocation baptismale d'une laïque ordinaire

Dominique Olivier
laïque dominicaine,
diocèse de Liège

Vous avez dit vocation ?

La réflexion que je vais développer dans cet article s'appuie sur un ouvrage de Pierre Claverie, religieux dominicain, évêque d'Oran assassiné en 1996. Dans son livre intitulé *Je ne savais pas mon nom. Mémoire d'un religieux anonyme*¹, il développe sa propre vision de la vocation religieuse. Sa pensée m'a ouvert des portes dans ma propre conception et capacité d'expression sur ma vocation baptismale. Il y explique que, baptisé dans le Christ, le Seigneur l'a saisi tout entier et qu'il saisit les religieux et religieuses d'une façon toute particulière.

À la lecture de ces lignes, je suis restée en arrêt, comme un bon chien, le nez au vent, reniflant une nouvelle piste intéressante. J'étais alors en plein questionnement sur l'orientation de ma vie, devant un choix professionnel qui m'amenait à quitter le service de l'Église diocésaine pour le service social dans la vie civile. J'ai réalisé que, par mon baptême, le Seigneur m'avait aussi saisie en entier dans toutes les facettes de ma vie de laïque et que l'expression de ma vocation complète était nécessairement différente de celles des religieux, religieuses et prêtres. J'ai compris que l'Église n'avait pas encore pris la mesure de la dimension de la vocation baptismale des laïcs en lui donnant un cadre qui permet de la déployer pleinement. C'est ce que je voudrais développer dans cet article.

Mon baptême est premier

Issue d'une famille catholique par appartenance sociale plutôt que par conviction, je fus baptisée enfant. Mais je ne peux pas dire que j'ai baigné dans un milieu croyant dès mon jeune âge. Le témoignage intelligent et cohérent d'une institutrice primaire a éveillé ma foi en piquant ma curiosité. Enfant, j'ai répondu à cet appel dont j'ai compris plus tard qu'il était l'écho de mon baptême : « *Ainsi le baptême est le moment où Dieu appelle, où Dieu prononce mon nom, où Dieu pose sur moi son regard*². » Et ma foi a poussé comme une herbe un peu folle, bien cachée au creux de mon jardin secret, la plus belle plante de ma vie intérieure. Pendant mes trente premières années, la force de mon baptême était dans l'ombre de mes choix : Dieu présent, questionné à chaque tournant fondamental, mais en secret. J'ai expérimenté la fidélité de sa présence aimante dans le respect total de ma liberté. Ce fut – et ce l'est toujours – le point d'appui de ma vie d'épouse et de mère. Au fil des années la belle plante de ma foi a pris de la vigueur jusqu'au jour où elle a poussé les portes du jardin pour s'exposer au regard d'autrui à travers des engagements d'Église, d'abord de façon bénévole et puis professionnelle.

Le kaléidoscope de ma vocation baptismale

Quand je regarde en arrière, je m'aperçois que ma vocation baptismale s'est déployée comme dans un kaléidoscope. La couleur, la forme et la densité de son expression ont varié selon les moments et les composantes de ma vie. Et c'est peut-être cela la particularité de la vocation baptismale d'un laïc : elle épouse les méandres d'une existence ordinaire faite de choix familiaux, professionnels, sociaux, ecclésiaux.

J'ai choisi un métier de service par fidélité aux valeurs de l'Évangile et j'ai professé dix-neuf ans comme assistante sociale au service des familles et des jeunes en difficulté. J'ai expérimenté combien ma foi avait alimenté mon engagement social. Dans un milieu pluraliste, non confessionnel, j'avais à cœur de considérer chaque personne dans sa dignité humaine. Au-delà de ce respect qui, fort heureusement, n'est pas exclusivement chrétien, je crois que la force de mon baptême s'est aussi exprimée à travers la recherche de qualité de mes interventions psychosociales. Cette aspiration profonde de bien faire et de mieux faire au bénéfice

des personnes est pour moi le résultat de l'action de l'Esprit-Saint. Un jour, une amie m'a demandé : « *D'où tires-tu ta force, de ta foi ou de ton couple ?* » J'ai répondu : « *Ma force vient de ma foi. Elle me pousse en avant. De mon couple, je tire mon équilibre.* »

En 1997, j'ai eu la possibilité de mettre mon temps de travail professionnel au service de l'Église en devenant assistante paroissiale³. J'ai eu l'impression que ma vocation baptismale pouvait enfin prendre sa vraie dimension. C'était un réel bonheur de pouvoir explicitement parler de Jésus-Christ, y consacrer l'essentiel de mon temps et voir d'autres adultes s'engager avec le même désir de construire une Église ouverte et dynamique. Pendant douze années, j'ai travaillé au niveau paroissial auprès des jeunes et au niveau diocésain en collaborant à la formation initiale et permanente des laïques et du clergé. Je fus aussi la responsable officieuse des assistants paroissiaux. Bien sûr, ce travail de pionnier en tant que laïque et que femme fut difficile. Si j'ai pu bénéficier d'une reconnaissance exceptionnelle de mes compétences professionnelles par les autorités ecclésiales, force m'est de constater qu'il n'en était pas de même pour beaucoup de mes collègues. En tant que responsable de l'équipe diocésaine chargée de l'évaluation du travail des assistants paroissiaux, j'ai mesuré toute la difficulté du partage réel des responsabilités sur le terrain, avec un clergé peu formé au travail en équipe et des chrétiens marqués par des modèles ecclésiaux du passé. Dans son bilan d'août 2006, l'équipe d'évaluation du travail dégageait deux profils de fonction pour les assistants paroissiaux, l'un correspondant à un poste de responsable et l'autre à un poste d'exécutant. Elle dénonçait l'alternance nocive du passage de l'un à l'autre de ces profils souvent de façon imprévisible et dans le non-dit en fonction des attentes successives et des peurs des acteurs pastoraux. L'équipe d'évaluation a également mis en lumière l'impact négatif des modèles de travail calqués sur le modèle clérical (dévouement et disponibilité maximale) et des conditions matérielles précaires (niveau très bas des rémunérations) sur la vie globale des assistants paroissiaux qui ont le plus souvent charge de famille. C'est à travers ces éléments concrets que l'on peut évaluer l'écart entre l'accueil de la vocation baptismale des laïcs dans l'Église et les réelles conditions de son déploiement. Le lecteur pourrait reprocher à mon analyse qu'elle s'appuie sur mon expérience, certes limitée à un diocèse de Belgique. Il est intéressant de noter que Céline Béraud dans son livre *Prêtres, diacones, laïcs*⁴ fait les mêmes constats pour l'Église de France.

Après douze années passées au service de l'Église diocésaine, j'ai été amenée à faire un nouveau choix professionnel pour des raisons

familiales. Depuis dix mois, j'ai quitté mon poste d'assistante paroissiale et j'ai repris mon activité précédente d'assistante sociale. Ce choix fut l'objet de tous les questionnements en regard de ma vocation baptismale. Avec le temps, le recul sur mon expérience d'Église s'installe. J'y ai vécu beaucoup de moments formidables dans une grande liberté. J'y ai souffert aussi parfois. Je m'y suis battue beaucoup et je lui garde intact mon attachement fondamental. J'y suis aidée par une autre forme de ma vocation baptismale, mon engagement dominicain.

La couleur de ma spiritualité, ma vocation dominicaine

Avant de m'engager professionnellement au service de l'Église, je suis entrée dans l'ordre dominicain en tant que laïque. Comment et pourquoi, à notre époque, un homme ou femme, s'engage-t-il à vivre selon le projet apostolique de saint Dominique en messager de l'Évangile ? À la source de mon engagement dans l'ordre des Prêcheurs, il y avait le besoin d'enraciner davantage ma démarche de foi, de structurer mieux ma prière, de trouver mon propre lieu de ressourcement et de cheminer avec d'autres qui partagent la même sensibilité spirituelle. Dès la première rencontre je me suis sentie dans ma maison spirituelle. L'engagement dominicain a unifié ma vie de foi et ma personne, tout en développant ma responsabilité dans la construction d'un monde plus juste, projet de Dieu pour l'homme.

La participation des laïcs à la mission de l'ordre dominicain a été instaurée par saint Dominique au début du treizième siècle. Les Fraternités laïques dominicaines ne sont pas un tiers-ordre. Elles constituent une branche de la famille dominicaine au même titre que les frères et les sœurs moniales ou apostoliques. Les laïcs participent pleinement à la mission de l'ordre des Prêcheurs comme en témoigne l'interrogation de la formule d'engagement : « *Voulez-vous, en servant Dieu et le prochain, participer comme membres de l'Ordre à sa mission apostolique par la prière, l'étude et la prédication, selon votre état de laïcs ?⁵* »

Saint Dominique a doté les laïcs d'une règle novatrice dans sa conception démocratique qui a permis aux Fraternités de traverser les siècles en s'adaptant à la modernité de notre époque.

La vie dominicaine repose sur quatre piliers : la prière, l'étude, la vie fraternelle et la prédication, le tout animé, relié par l'amour du prochain. Le laïc s'y engage selon son état de vie. Etre laïc dominicain,

c'est prier chaque jour la liturgie des heures en communion avec les autres membres de l'Ordre et avec toute l'Église. La régularité de ce temps de prière pour un laïc est un combat de tous les instants, dans le mode de vie actuel. Le laïc dominicain s'engage aussi à participer aux réunions, le plus souvent mensuelles, de sa fraternité. C'est à travers ces réunions que la vie fraternelle, l'étude et la formation se concrétisent. Mais jusqu'à présent, ces caractéristiques s'appliquent à bien des engagements. Alors qu'est-ce qui fait la spécificité dominicaine ? Elle tient à l'articulation des trois premiers piliers en vue de la prédication, de l'annonce de Celui qui nous fait vivre. Face à nos contemporains, on ne peut annoncer la Parole sans de sérieuses compétences bibliques, d'où l'importance de l'étude. Pas d'annonce efficace de la Parole sans la prière, ce serait oublier que le Père construit la maison. Que serait la cohérence d'un discours sur l'Évangile si la vie fraternelle était absente ? Bien sûr, pour un laïc, la prédication est un défi. Sans être une spécialiste des Écritures, j'en suis une amoureuse. Je pense qu'il est urgent d'oser une parole explicite sur l'Évangile, une parole crédible, solide qui ouvre une espérance. Le laïc qui partage la vie de ses contemporains est un pont naturel, nécessaire à l'annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ et sa participation à la mission de l'Ordre avec ses frères et ses sœurs dominicains peut avoir une portée prophétique dans l'Église. Il est difficile de décrire la spiritualité dominicaine. Son fondateur a laissé peu d'écrits. Et pourtant il suffit de venir et de voir ce qui fait l'esprit dominicain : un énorme intérêt pour notre monde jusqu'aux frontières des certitudes, la liberté de mouvement dans l'itinérance des projets, et par-dessus tout la joie d'être sauvé et de la partager !

Amour et justice, les deux ailes du baptême

À présent que j'ai quitté le service officiel de l'Église, comment s'exprime ma fidélité à ma foi baptismale dans ce retour au travail social ? En réintégrant des activités professionnelles dans le monde profane, je dois avouer que j'avais très peur de me perdre et que je cherche encore. Mais une image s'impose à moi, celle des deux anges, amour et justice, au-dessus de l'arche d'alliance. Je les imagine s'accordant au-dessus du lieu d'alliance de Dieu avec l'homme comme deux fées au-dessus d'un berceau, deux ailes qui donnent du souffle. Et pourquoi pas au-dessus de chaque baptisé ? Le travail social quel qu'il soit cherche à réduire les inégalités, à soulager les injustices, à rendre la

dignité et la cohérence de vie aux personnes en rupture, en marge, en souffrance. Il est éminemment relationnel et œuvre de justice. Dieu peut y trouver son compte et ma foi aussi. Vivre son baptême ou vivre de son baptême, n'est pas lié à des tâches particulières mais à la manière dont on les accomplit quand Dieu est présent. Et il ne tient qu'à moi de l'y mettre. Il attend. Actuellement, la force de mon baptême peut s'exprimer à travers la douceur des moments de vie familiale, la qualité de ma présence auprès de chacun, la réparation des injustices sociales, le soutien ponctuel en paroisse et la fidélité à mes engagements dominicains qui me font prêcher discrètement. Rien d'exceptionnel. Toutes choses qui font partie de la vie d'une laïque ordinaire, mais qui demandent un oui permanent à son baptême.

En terme de conclusions

Sur le plan ecclésial, le Seigneur saisit chacun par son baptême dans toutes les facettes de sa vie. La vocation baptismale se déploie de multiples façons à condition d'y répondre pour permettre à l'Esprit créateur d'être à l'œuvre. Ainsi chaque baptisé peut être levain dans la pâte du monde. Si l'engagement des laïcs est primordial pour l'Église de demain, alors il est temps qu'elle prenne pleinement la mesure de leur vocation baptismale et qu'elle en favorise les conditions de son déploiement dans les tâches d'Église comme dans la vie.

Sur le plan personnel, qu'est devenue la plus belle plante de mon jardin ? Je pense qu'elle évolue vers une nouvelle fécondité. J'ai la certitude que le Seigneur m'a saisie par mon baptême, qu'amour et justice se sont penchés sur le berceau de ma vie spirituelle. Un jour mon mari m'a dit : « *Je ne savais pas que la foi te mènerait aussi loin.* » Je lui ai répondu : « *Moi non plus.* » ■

NOTES

-
- 1 - Pierre Claverie, *Je ne savais pas mon nom*, Paris, Cerf, 2006.
- 2 - *Ibid.* p. 51.
- 3 - Poste d'animateur pastoral attaché à la pastorale territoriale dont la rémunération est prise en charge par l'État.
- 4 - Céline Beraud, *Prêtres, diacres, laïcs*, Paris, PUF, Coll. « Lien social », 2007.
- 5 - *Propre de l'Ordre des Prêcheurs*, IV - Rituel du rite de profession. Quatrième partie.

Vivre sa vocation baptismale en politique ?

Marie-Laure Dénès

religieuse dominicaine,
secrétaire générale de Justice et Paix France et Europe

Nous rencontrons de nos jours beaucoup de scepticisme, de réticences voire de méfiance ou de rejet lorsqu'est évoqué l'engagement politique des chrétiens et plus encore le travail pour la justice et la paix. Il y aurait là, aux yeux de certains, comme une sorte de compromission, de mélange des genres, les sphères politiques et religieuses devant être tenues à bonne distance, rejoignant sur ce point les tenants d'une laïcité d'exclusion. La vocation baptismale est avant tout à leurs yeux conversion personnelle et évangélisation. Certes, mais nous voudrions montrer comment l'engagement dans la cité est justement un lieu privilégié pour vivre sa vocation baptismale.

Regards sur l'histoire

Toute la prédication évangélique annonce la venue du Royaume de Dieu déjà présent et en marche dans notre histoire, mais pas encore manifesté dans sa plénitude. Notre temps historique est celui du « déjà là/pas encore » selon l'expression aujourd'hui bien connue. Nous avons constamment à vivre cette tension. Le danger, particulièrement pour le sujet qui nous intéresse, celui de la compréhension des implications sociales et politiques de l'Évangile, est de surestimer l'un ou l'autre pôle, voire de supprimer complètement la tension en ne faisant droit qu'à l'un de ces pôles.

Historiquement, les deux excès se sont manifestés. Certaines périodes, plus ou moins longues, ont tellement accentué le « déjà là » qu'elles ont cru, d'une certaine façon, réaliser le Royaume de Dieu sur terre. Pour simplifier à l'extrême les choses, deux moments dans l'histoire sont l'expression de cette dérive : l'un a duré des siècles, c'est le temps que l'on a appelé « la chrétienté » ; l'autre a été plus circonscrit. C'est la période où certains aspiraient à des changements révolutionnaires pour mettre fin à l'oppression sociale ; ils présentaient le renouveau de la société qu'ils désiraient comme impliquant ni plus ni moins l'établissement du Royaume de justice, le Royaume de Dieu, sur terre. Ces deux dérives se situent aux deux extrêmes sur le plan politique mais partagent finalement une conception théologique proche : la réalisation historique du Royaume.

À l'opposé, et souvent en réaction, on a connu des moments et des situations où les aspects transcendants du message chrétien étaient tellement privilégiés que l'Évangile apparaissait complètement déconnecté de la réalité, étranger aux événements de l'histoire de l'humanité. Jean-Paul II parle de cette période comme étant « *tournée, vers un salut purement situé dans l'au-delà, et qui n'apportait ni lumière ni orientations pour la vie sur terre* ».

Dimension politique et sociétale de l'Évangile

Pourtant, la préoccupation politique et sociétale est, si l'on prend l'Évangile au sérieux, une évidence. Il ne saurait être question ici de faire le tour du sujet mais plusieurs aspects peuvent être soulignés.

L'attention aux réalités humaines fait partie intégrante de l'Évangile². Depuis que Dieu s'est fait homme, en effet, rien de ce qui concerne l'homme ne peut désintéresser un chrétien et être extérieur à sa foi. Le champ social et politique ne fait pas exception. Cette tradition est d'ailleurs déjà bien établie dans l'Ancien Testament où l'on voit les prophètes poser des actes et intervenir dans le champs social et politique (Michée par exemple). S'intéresser à ces domaines, s'y engager, c'est faire droit jusqu'au bout à l'Incarnation.

Mais cela va plus loin encore. L'amour de Dieu révélé en Jésus-Christ est inséparable de l'amour du prochain. En faisant de nous des

fils, il fait de nous des frères dans le Christ, jamais indifférents au sort de l'autre : « *Qu'as-tu fait de ton frère ?* » (Gn 4, 9). Dans un même mouvement, l'alliance avec Dieu nous fait entrer dans une alliance avec les hommes, tous les hommes. Et d'ailleurs, à celui qui lui demande quel est le plus grand commandement, Jésus répond en liant deux commandements : l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont inséparables. Nous sommes d'entrée de jeu constitués comme personnes et pas seulement comme individus, particules isolées, mais comme des êtres en lien. La foi empêche de se clore sur soi-même. L'engagement social et politique est justifié par un lien très fort entre la foi du croyant et l'existence de son prochain. C'est ce qu'a compris l'Église au fil du temps en proposant à partir de l'encyclique *Rerum Novarum* (1891) un enseignement social cohérent. Elle manifeste ainsi son souhait d'incarner ce lien en se confrontant aux défis du monde moderne.

Enfin, et c'est un point que l'on aborde peu souvent aujourd'hui, le salut revêt une dimension collective. Mon baptême ne concerne pas seulement ma relation personnelle à Dieu mais elle m'intègre dans un peuple en marche vers une humanité réconciliée. Parce que le Royaume de Dieu est préfiguré par ce que nous réalisons ici et maintenant dans nos sociétés, il nous faut contribuer à construire une communauté humaine, un vivre ensemble où se tissent les solidarités ; un vivre ensemble où chacun est respecté pour lui-même, de façon inconditionnelle, dans sa condition de fils de Dieu ; un vivre ensemble qui humanise. L'Église, comme communauté de croyants en la résurrection, a ainsi une vocation spéciale à inviter tous ses membres à l'action sociale, économique et politique qui construit la justice. Mais comment le faire ? Entre les excès d'hier excluant toute préoccupation politique et la foi dans le Royaume déjà advenu sur terre, comment se frayer un juste chemin ? Il nous faut faire un détour, explorer quelques textes scripturaires.

Juste place du politique

Et là, surprise ou déception ! D'une façon qui peut sembler paradoxale avec ce qui précède, le rapport au politique n'est pas le cœur du Nouveau Testament. Bien plus, l'indifférence que Jésus

manifeste à l'égard du politique ne laisse pas de surprendre, créant la déception parmi ceux qui attendaient un Messie libérateur devant bouter l'occupant hors du pays. Ainsi, au seuil des Évangiles synoptiques, Jésus refuse de rechercher le pouvoir³. Ailleurs, il relativise le politique en affirmant que son Royaume n'est pas de ce monde (Jn 18, 36) et « *inaugure une communauté appelée à rendre à Dieu un culte en esprit et en vérité (Jn 4, 23) qui n'est pas chargé de donner au politique sa loi*⁴ ».

Tous ces gestes ne sont cependant pas le signe d'une négation du politique mais la reconnaissance de son autonomie ; ainsi, le principe de laïcité⁵ se trouve affirmé. Mais distinction ne signifie pas cloisonnement hermétique et indifférence : le champ politique demeure important dans le plan de Salut. Deux textes parlant explicitement du politique serviront ici d'appui.

Le premier est la célèbre formule de Jésus : « *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu* » (Mc 12, 17). À ceux qui, venus lui demander de se prononcer sur la légitimité de payer ou non l'impôt à César, lui tendent un piège, Jésus répond en termes quelque peu cinglants par une injonction à respecter l'autonomie des pouvoirs de ce monde, en remettant à César ce qui lui est propre. Mais dans le même mouvement, c'est le rejet d'un pouvoir politique qui se revendiquerait comme absolu. Dès lors, si le politique peut légitimement revendiquer son autonomie, Dieu n'en demeure pas moins l'unique absolu.

Un second passage du Nouveau Testament a abondamment alimenté la réflexion sur les rapports entre foi et politique. Il s'agit de la lettre de Paul aux Romains (Rm 13, 1-7) qui affirme qu'« *il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent sont constituées par Dieu* » (Rm 13, 1). On ne saurait entrer dans les détails de l'interprétation⁶, mais Paul Ricœur souligne, c'est que « *c'est par son caractère d'institution et non par son caractère personnel que l'autorité est dite "venir de Dieu"*⁷ ». L'autorité en question, c'est celle du « magistrat » (Rm 13, 3), de la justice et non du premier détenteur du pouvoir venu. Ainsi, ces versets ne sauraient être utilisés pour justifier n'importe quelle dictature. Ce que signifie ainsi saint Paul, c'est « *là où l'État est État, à travers ou malgré la méchanceté du titulaire du pouvoir, quelque chose fonctionne qui est bon pour l'homme*⁸ ». En d'autres termes, il serait faux de déduire de ce passage qu'il y a dépendance directe du politique à l'égard de Dieu. Cependant, le

champ politique n'est pas indifférent au plan du Salut. En effet, même si cette dimension est trop souvent oubliée, l'un des sens fondamentaux de la rédemption est « *la croissance de l'humanité, son accès à la maturité, à l'âge adulte. [...] Or, l'institution la plus laïque, la magistrature la moins ecclésiastique, si elle est juste, si elle est conforme à la fonction, comme dit Paul, coopère à cette croissance* ».

De ces textes importants, on ne saurait ni inférer une dépendance du politique au religieux, ni un désintérêt à l'égard du champ politique au profit d'une fuite eschatologique. Le champ politique est au contraire reconnu dans son autonomie mais également dans sa participation au plan du Salut. Là se dessinent les contours d'un possible agir chrétien en politique.

Le rôle du chrétien en politique

Cela étant, l'Évangile ne saurait tenir lieu de programme politique. Claude Bruaire l'exprime avec force : « *Le propos et l'action politique d'un chrétien ne peuvent revendiquer qu'une seule référence directe à l'Évangile : la liberté d'action, d'imaginer et d'inventer pour œuvrer la raison, et par là la justice, et par là la liberté. Sa foi ne lui donne rien d'autre, mais cela complètement. Inversement, on reconnaît le non-christianisme dans le christianisme à ceci qu'on invoque le contenu de l'Évangile comme prémissse d'une politique.*

 »

Etre chrétien en politique ou dans le champ social, ce n'est pas appliquer un programme tout fait. C'est un appel à la responsabilité. La pluralité des opinions politiques est reconnue¹⁰ parce qu'il n'y a jamais une bonne solution qui s'impose, mais le chrétien est amené à prendre ses distances par rapport aux idéologies et systèmes. Le travail politique est un travail de discernement. Il n'est pas immuable mais se construit, toujours sur le métier pour répondre aux nouveaux défis qui sont devant nous. La doctrine sociale ou l'enseignement social¹¹, élaborés en réponse aux questions sociales et politiques nouvelles de chaque époque – et pour cela toujours en chantier – n'est donc pas un programme construit et précis que l'on aurait qu'à appliquer pour un bon fonctionnement de la société. Ce sont des repères, des balises à disposition d'un chrétien qui s'engage en politique. On ne prescrit

rien, on pose des limites qui, lorsqu'elles sont franchies, éloignent du cœur de l'Évangile et de la conception de l'homme et de la société qui en découlent. On ne saurait pas plus rechercher dans les Écritures des recettes toutes faites¹² pour l'action. Une telle lecture immédiate ne respecte ni le texte biblique, ni la spécificité du champ politique¹³.

Cela peut parfois être déconcertant, certains attendant des réponses assurées aux nouvelles questions. Mais il y a du « jeu » et du « je » dans la vie des baptisés. Il ne s'agit pas de tenter d'imiter Jésus servilement. Jésus n'est pas un modèle à reproduire. L'agir du chrétien, en politique comme ailleurs, se veut inventif et créatif. Non que le serviteur soit plus grand que son maître (cf. Jn 13, 16), mais il aura à faire face à des situations ignorées par Jésus lui-même et aura à y répondre de façon appropriée : « *Celui qui croit en moi fera lui aussi les œuvres que je fais ; il en fera même de plus grandes, parce que je vais au Père* » (Jn 14, 12). Jésus n'entend pas dicter des conduites. C'est pourquoi il recourt si fréquemment aux paraboles. Le récit parabolique n'est en effet jamais clos : ni conclusion, ni conseil de sagesse, ni impératif catégorique, il reste ouvert et rejoint chacun. Le récit ne prend sens que dans sa relation au lecteur, de façon singulière. D'ailleurs, on note combien Jésus rechigne à expliciter les paraboles. C'est l'indétermination même du récit qui en fait son intérêt, car il n'appelle pas une répétition monotone mais « *porte en lui une puissance de renouvellement et de fécondation* »¹⁴. L'Évangile dans son ensemble, ne cesse ainsi de susciter une liberté et une responsabilité.

Pour autant, être chrétien en politique, ce n'est pas se laisser ballotter au gré des vents. Vivre son baptême en politique, ce n'est pas agir selon une morale de situation, que l'on pourrait dire opportuniste, mais en situation, c'est-à-dire ancrée dans la réalité avec ses contingences, sa particularité.

La politique : un lieu pour vivre la vocation baptismale ?

Peut-on affirmer que cette façon d'être chrétien en politique est une manière de vivre sa vocation baptismale ? Cette question n'est pas nouvelle : l'engagement dans la transformation du monde a-t-il sa

place dans la tâche centrale de l'Église et du chrétien, celle de l'évangélisation ? Il ne faut pas remonter bien loin pour s'apercevoir que l'engagement du chrétien en politique et dans le champ social, bien que valorisé, a longtemps été considéré comme parallèle à la « vraie » évangélisation. On lui a parfois accordé le statut de pré-évangélisation. La question fut abordée au concile Vatican II qui s'est interrogé sur la relation entre les progrès du monde et la construction du Royaume pour aboutir à une position en demi-teinte, mais permettant de poursuivre la réflexion : « *S'il faut soigneusement distinguer le progrès terrestre de la croissance du Règne du Christ, ce progrès a cependant beaucoup d'importance pour le Royaume du Christ, dans la mesure où il peut contribuer à une meilleure organisation de la société humaine* ¹⁵. » Et pas à pas, la réflexion s'est approfondie. Le défi de l'évangélisation lancée à l'Église par les situations de pauvreté extrême a donné un coup d'accélérateur. La conférence des évêques sud-américains à Medellin en 1968, suivie du synode des évêques de 1971 ont précédé en cela l'exhortation apostolique de Paul VI sur l'évangélisation du monde moderne ¹⁶. Dans ce texte, la position du Pape est sans appel : « *Entre évangélisation et promotion humaine – développement, libération – il y a en effet des liens profonds. Liens d'ordre anthropologique, parce que l'homme à évangéliser n'est pas un être abstrait, mais qu'il est sujet aux questions sociales et économiques. Liens d'ordre théologique, puisqu'on ne peut pas dissocier le plan de la création du plan de la Rédemption qui, lui, atteint les situations très concrètes de l'injustice à combattre et de la justice à restaurer. Liens de cet ordre éminemment évangélique qui est celui de la charité : comment en effet proclamer le commandement nouveau sans promouvoir dans la justice et la paix la véritable, l'authentique croissance de l'homme ? Nous avons tenu à le signaler Nous-même en rappelant qu'il est impossible d'accepter "que l'œuvre d'évangélisation puisse ou doive négliger les questions extrêmement graves, tellement agitées aujourd'hui, concernant la justice, la libération, le développement et la paix dans le monde. Si cela arrivait, ce serait ignorer la doctrine de l'Évangile sur l'amour envers le prochain qui souffre ou est dans le besoin"* ¹⁷. » On ne saurait être plus clair. Cette position sera sans cesse reprise et réaffirmée par les papes successifs, de Jean-Paul II à la conférence de Puebla en 1998 à Benoît XVI dans la dernière encyclique sociale *Caritas in veritate* ¹⁸ : « *Le témoignage de*

la charité du Christ à travers des œuvres de justice, de paix et de développement fait partie de l'évangélisation¹⁹. »

Conclusion

Pour beaucoup encore, même après ce trop bref parcours, l'engagement politique n'apparaîtra sans doute pas comme le lieu où peut se vivre pleinement une vie de baptisé. On l'a vu, il aura fallu du temps à l'Église elle-même, au cours des siècles, pour en préciser les conditions. Pourtant, l'engagement politique, le travail pour la justice et la paix, font non seulement partie intégrante de l'évangélisation mais peuvent même être chemin de sainteté. Le procès en béatification de Robert Schuman, l'un des pères de l'Europe, témoigne de ce chemin possible... ■

NOTES

1 - *Centesimus annus*, n° 5.

2 - Cf. par exemple Lc 4, 18.

3 - Cf. les récits de tentations en Mt 4,1-11 ; Mc 1,12-13 ; Lc 4, 1-13.

4 - Paul Valadier, « Approche chrétienne du politique », *Croire Aujourd'hui*, n° 64, 1^{er} février 1999.

5 - Même si le terme n'apparaît pas.

6 - Pour aller plus loin, Cf. Paul Ricoeur, *Histoire et Vérité*, Le Seuil, 1955.

7 - Paul Ricoeur, *op. cit.*, p. 141.

8 - *Ibid.*, p. 141.

9 - *Ibid.*, p. 142.

10 - Cf. *Gaudium et Spes* n° 75-5.

11 - L'Église utilise plutôt « doctrine sociale » (cf. le *compendium*). Mais il ne faut pas pour autant être mal interprétée. La doctrine sociale peut être ainsi qualifiée parce qu'elle forme un ensemble cohérent, articulé. Elle n'évolue pas au gré des modes ou des sensibilités. Elle repose sur un certain nombre de principes, posés au nom de notre compréhension de l'Évangile en Église. La

doctrine sociale n'existe pas comme une doctrine obligatoire et fermée. L'appellation « doctrine » ne doit pas induire en erreur : elle se situe dans l'ordre de la proposition.

12 - Cf. *Dei Verbum*, n° 12 et Commission biblique pontificale, *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, Paris, Cerf, 1999.

13 - Paul Valadier, *La condition chrétienne*, op. cit., p. 95.

14 - Cf. *Gaudium et Spes*, n° 39-2.

15 - *Evangelii Nuntiandi*, 1975.

16 - *Ibid.* n° 31.

17 - *Caritas in Veritate*, n° 15 : « Le témoignage de la charité du Christ à travers des œuvres de justice, de paix et de développement fait partie de l'évangélisation car, pour Jésus Christ, qui nous aime, l'homme tout entier est important. C'est sur ces enseignements importants que se fonde l'aspect missionnaire de la doctrine sociale de l'Église en tant que composante essentielle de l'évangélisation. La doctrine sociale de l'Église est annonce et témoignage de foi. C'est un instrument et un lieu indispensable de l'éducation de la foi. »

La vocation baptismale de la personne handicapée

Anne Raoul

Enseignant-chercheur, assistant doctorant

Institut catholique de Lille / Institut de droit canonique de Strasbourg

« *Par le baptême, le Dieu tout-puissant [...] vous marque de l'huile sainte pour que vous demeuriez éternellement les membres de Jésus Christ, prêtre, prophète et roi* » (*Rituel du baptême*, 1984).

Par conséquent, le Code de droit canonique donne la définition suivante : « *Les fidèles du Christ sont ceux qui, en tant qu'incorporés au Christ par le baptême, sont constitués en peuple de Dieu et qui, pour cette raison, faits participants à leur manière à la fonction sacerdotale, prophétique et royale du Christ, sont appelés à exercer, chacun selon sa condition propre, la mission que Dieu a confiée à l'Église pour qu'elle l'accomplisse dans le monde* » (canon 204 § 1).

Baptisés, nous avons donc tous le droit de participer à la triple fonction du Christ et aussi le devoir de répondre à notre vocation personnelle. Jean-Paul II souligne que cette participation se développe dans la confirmation et trouve achèvement et soutien dans l'eucharistie¹.

Cependant, une personne handicapée peut-elle recevoir les sacrements de l'initiation en cas de déficiences très importantes ? Est-elle en mesure de vivre sa vocation baptismale ? Peut-elle selon ses capacités envisager un projet de vie en Église ?

L'accès de la personne handicapée aux sacrements de l'initiation

Le handicap est le désavantage social qui résulte de la malformation, de la déficience et des incapacités entraînées par celles-ci². En effet, le handicap n'est pas un attribut de la personne mais il est généré par l'environnement dans lequel elle évolue : ce qui rend la personne sourde handicapée, ce n'est pas un problème médical, une déficience, mais c'est que le monde dans lequel elle évolue est façonné, prévu par et pour des entendants. Cela n'enlève rien à la réalité : la personne n'entend pas et c'est une souffrance, mais si tout le monde était sourd aussi, les choses seraient plus simples pour elle³. De même, se rendre au quatrième étage d'un immeuble avec ascenseur présentera une situation de handicap moindre pour quelqu'un qui se déplace en fauteuil roulant que s'il n'y a pas d'ascenseur. Mais il est clair que le mieux serait bien sûr de ne pas avoir besoin du fauteuil ! La solution au problème du handicap passe donc par une prise de conscience collective de la société pour apporter les modifications environnementales nécessaires à une pleine participation de tous à la vie sociale⁴.

Dès lors, repère-t-on dans la vie de l'Église et les exigences de la vie chrétienne des éléments qui constituent un handicap pour certaines personnes ?

Le Code de droit canonique est clair : « *Les fidèles ont le droit de recevoir de la part des Pasteurs sacrés l'aide provenant des biens spirituels de l'Église, surtout de la parole de Dieu et des sacrements* » (can. 213). Et réciproquement : « *Les ministres sacrés ne peuvent pas refuser les sacrements aux personnes qui les leur demandent opportunément, sont dûment disposées et ne sont pas empêchées par le droit de les recevoir* » (can. 843 § 1).

Pour le baptême, l'Église considère que la personne qui souffre d'une déficience mentale ou psychique et n'est pas conséquent maître de lui est assimilée à l'enfant⁵ ; il est simplement demandé l'accord d'un parent et un espoir que la personne soit élevée (ou accompagnée) dans la foi catholique (can. 852 § 2 et 868).

Pour la confirmation, le canon 890 § 2 requiert que, « *si elle a l'usage de la raison* », la personne « *soit convenablement instruite*,

dûment disposée et en état de renouveler les promesses baptismales ». Mais le ministre reste juge de la situation puisqu'il peut confirmer si une cause grave le conseille (can. 891). Par conséquent, le handicap peut être tellement lourd... qu'il est conseillé par le droit de confirmer la personne.

Concernant l'eucharistie, la loi stipule au canon 913 les conditions minimales ordinaires de réception : connaissance suffisante, préparation soignée pour une compréhension du mystère « à la mesure de leur capacité », foi et dévotion. En cas de danger de mort, il suffit d'être capable « de distinguer le Corps du Christ de l'aliment ordinaire et de recevoir la communion avec respect ». Les conditions sont peut-être plus strictes pour la communion, elles demandent à première vue une certaine conscience et maîtrise de la raison. Cependant, deux autres canons nous éclairent : « Tout baptisé qui n'en est pas empêché par le droit peut et doit être admis à la sainte communion » (can. 912) Qui est empêché ? Selon le canon 915, « les excommuniés et les interdits » donc des fidèles sanctionnés. Ce qui n'est évidemment pas le cas de personnes atteintes de pathologies très lourdes qui affectent leurs capacités intellectuelles et relationnelles.

Mais il arrive que des parents n'osent pas demander le baptême pour leur enfant handicapé. De même, des prêtres hésitent parfois face à une personne qui, à première vue, ne comprend pas, ne réagit à rien. Ils sont par exemple décontenancés par l'enfant autiste qui refuse tout contact physique autre que ceux, techniques, nécessités par les soins quotidiens. De même que l'on s'interroge : lorsque la personne handicapée manifeste elle-même son souhait de recevoir les sacrements, est-ce par simple mimétisme ? On ne peut se permettre de juger et de généraliser, le mimétisme étant parfois un moyen d'apprentissage. Et même si c'était le cas, cette demande traduit de toute façon un souhait de communier plus pleinement à ce qui se vit dans la communauté qui célèbre. En outre, la pédagogie développée par le Christ et par l'Église autour des sacrements fait appel à des moyens concrets (eau, huile, pain) issus de l'expérience quotidienne pour rendre l'action spirituelle palpable et compréhensible par tous et par l'intelligence du cœur⁶.

Des évêques de différents pays anglo-saxons se sont prononcés sur ces questions pastorales. En 1982, « L'épiscopat australien a annoncé de nouvelles directives pour l'administration des sacrements aux enfants handicapés mentaux. Monseigneur Rush, archevêque de

Brisbane, a déclaré : "L'Église doit accueillir tout enfant dans la communauté chrétienne, même s'il ne manifeste pas une activité intellectuelle normale. Il convient d'avoir conscience de ce que l'enfant qui apparaît intellectuellement 'en retard' est une personne ayant, comme toutes les autres, un destin éternel et une dignité inestimable "⁷.»

Pour l'archevêque de Chicago, Monseigneur Bernardin, la personne handicapée répond à sa vocation baptismale dès la célébration des sacrements : lors du baptême d'un bébé handicapé, la famille, encore sous le choc de l'annonce du handicap, a spécialement besoin d'être écoutée, soutenue et entourée par les paroissiens et des liens plus profonds peuvent se nouer grâce à l'enfant, même s'il n'en est pas conscient. Sa présence est source, chemin pour que Dieu dise sa tendresse à la famille, par le biais de la communauté. À l'occasion de la confirmation, une personne incapable de parler ou de se déplacer, rappelle à travers ses capacités sa présence aimante et la présence du Christ en elle. Son témoignage de fidèle confirmé ne consiste ni en de grands discours ni en un « faire » mais en une relation, un « être » avec une paroisse. Enfin, même si la personne n'a pas la possibilité d'exprimer verbalement la différence entre Corps et Sang du Christ et pain et vin ordinaires, son attitude de recueillement, de respect, de calme quand elle participe à une Eucharistie, peut en dire plus long que toute parole. En outre, on peut présumer que Dieu le premier désire être en communion avec la personne ; il revient à son entourage (famille, communauté...) de susciter et d'entretenir aussi chez elle ce désir dans un dialogue de foi⁸. Le baptême est l'entrée dans un cheminement de foi personnel, certes, et peut-être que l'on peut parfois se demander de quelle démarche intérieure la personne sera réellement capable pour recevoir d'autres sacrements. Mais il ne nous appartient pas d'en juger car dans ces sacrements, c'est Dieu qui fait le premier pas, qui suscite et initie.

La conférence épiscopale catholique des États-Unis a promulgué en 1995 des directives pour la célébration des sacrements avec les personnes handicapées. Ils y affirment leur volonté de « promouvoir l'accessibilité d'esprit et de cœur pour que les personnes handicapées soient accueillies dans la célébration et à tous les niveaux de services comme pleinement membre du Corps du Christ » en s'appuyant sur les livres rituels, la tradition canonique et l'expérience du ministère vécu pour et avec les personnes handicapées⁹. Concernant

l'Eucharistie, il est demandé qu'en cas de doute, on résolve celui-ci en faveur du droit de la personne baptisée à recevoir le sacrement, l'existence d'un handicap ne devant pas être considéré en soi comme un empêchement à sa réception¹⁰.

La conférence épiscopale d'Angleterre et du Pays de Galles, dans le document pastoral *Valuing Difference*, de 1998 écrit : « *Alors que la loi de l'Église détermine que des individus dans des circonstances particulières ne peuvent pas recevoir certains sacrements, chaque cas spécifique exige la perspicacité pastorale. Un grand soin est nécessaire car ce que Dieu souhaite donner est rendu disponible à tous. Dans des cas très rares, un prêtre hésite : doit-il retarder la réception d'un sacrement particulier pour une personne particulière ? Il est important dans de telles circonstances qu'un conseil expert soit disponible*¹¹. »

Rien ne s'oppose finalement à l'accès aux sacrements de l'initiation pour les personnes handicapées. Les sacrements de l'initiation sont célébrés par et dans la foi de l'Église et, même dans le cas de personnes très gravement handicapées mentales, les sacrements sont également célébrés pour la foi de la communauté qu'ils confirmant dans sa vocation.

Les personnes handicapées sont donc pleinement prêtre, prophète et roi, cela ne dépend pas des capacités physiques ou de l'usage de la raison, de l'intelligence, de la maturité. Elles ont le droit et le devoir de répondre à leur vocation baptismale. Une vocation est un appel et en l'occurrence, l'auteur de cet appel, c'est Dieu lui-même à travers les sacrements de l'initiation¹².

La personne handicapée : prêtre, prophète et roi

Le cardinal Joseph Bernardin, archevêque de Chicago, déclarait en 1985 aux personnes handicapées mentales : « *Vous êtes de plein droit membres de l'Église. Par le baptême et la confirmation, vous avez dans l'Église une place que personne ne peut vous enlever*¹³. »

Selon le canon 208, « *Entre tous les fidèles, du fait de leur régénération dans le Christ, il existe quant à la dignité et à l'activité, une véritable égalité en vertu de laquelle tous coopèrent à l'édification du Corps du Christ, selon la condition et la fonction propre de chacun.* »

Le concile Vatican II soulignait déjà : « Assurément, tous les hommes ne sont pas égaux quant à leur capacité physique qui est variée, ni quant à leurs forces intellectuelles et morales qui sont diverses. Mais toute forme de discrimination touchant les droits fondamentaux de la personne, [...] doit être dépassée et éliminée, comme contraire au dessein de Dieu¹⁴. » « Si donc, dans l’Église, tous ne marchent pas par le même chemin, tous, cependant, sont appelés à la sainteté et ont reçu à titre égal la foi qui introduit dans la justice de Dieu (cf. 2 P 1, 1). Même si certains, par la volonté du Christ, sont institués docteurs, dispensateurs des mystères et pasteurs pour le bien des autres, cependant, quant à la dignité et à l’activité commune à tous les fidèles dans l’édification du Corps du Christ, il règne entre tous une véritable égalité¹⁵. »

La personne handicapée a donc un rôle à jouer comme prêtre. Le canon 210 rappelle que « tous les fidèles doivent, chacun selon sa condition propre, s’efforcer de mener une vie sainte, et promouvoir la croissance et la sanctification continue de l’Église ». Cela passe notamment par une participation active à la liturgie et la prière.

Le canon 214 prévoit en effet que : « Les fidèles ont le droit de rendre le culte à Dieu [...] et de suivre leur forme propre de vie spirituelle qui soit toutefois conforme à la doctrine de l’Église. »

La personne handicapée nous amène à nous interroger sur la place que nous lui faisons dans nos liturgies : « Participer à une célébration [...] c’est aussi y contracter une responsabilité envers ceux que l’on accueille¹⁶. » Le rôle de la liturgie est essentiel pour une personne handicapée : « La liturgie est la gardienne de la dignité de l’homme », déclarait le cardinal Carlo Caffarra, le 22 mai 2010, durant la remise du prix *Defensor fidei*. Par le don et le seul fait de se sentir aimé, elle adore, loue et rend grâce, implore de n’être jamais rejetée d’un tel banquet de noces¹⁷.

Cette responsabilité ne se limite pas à des aménagements techniques tel un plan incliné ou une boucle magnétique : à quoi bon si la personne handicapée ne se sent pas accueillie, attendue par la communauté ? Qui célébrons-nous si les plus vulnérables restent en marge ? Certes pas le Christ.

Les évêques catholiques américains et anglais incitent à donner des responsabilités liturgiques aux personnes handicapées : il n'est

pas nécessaire de savoir marcher pour proclamer la Parole de Dieu, ni de pouvoir se tenir debout pour donner la communion, ni de savoir lire et écrire pour être servant d'autel.

La personne handicapée a pour mission la prière, et c'est parfois dans certains cas extrêmes la seule chose qu'elle puisse encore faire, pour elle, pour les autres, pour le monde : n'hésitons pas à la lui demander et à l'accompagner dans cette démarche en proposant de prier ensemble.

Dès lors qu'elle est accueillie, la personne handicapée devient prophète car « *tous les fidèles ont le devoir et le droit de travailler à ce que le message divin du salut atteigne sans cesse davantage tous les hommes de tous les temps et de tout l'univers* » (can. 211). Selon ses capacités, elle peut participer à l'animation de la catéchèse. Pourquoi par exemple ne pas proposer à une personne qui souffre d'une déficience mentale d'aider à la catéchèse des petits ? Ou à une personne gravement atteinte dans ses capacités physiques d'intégrer une équipe d'accompagnement d'un futur ordonné ?

Elle nous annonce au cœur même de ses limites les Béatitudes du Royaume de Dieu, à travers les contraintes de sa vie. Elle ne peut « faire » autant qu'elle le souhaiterait mais elle « est », comme le Christ en Croix, et nous invite, à la manière de Dieu, à l'aimer pour ce qu'elle est, gratuitement. Ici se joue le Mystère de la contemplation : « *Je l'avise et il m'avise* » répondait un paysan au Curé d'Ars, au sujet de l'Adoration eucharistique. Le philosophe Emmanuel Mounier disait de sa fille gravement handicapée : « *Cette blanche hostie au cœur de notre maison.* » Mais ce Mystère n'est vivable que parce que nous croyons que tout ne s'arrête pas à la Croix, que suit la Résurrection et que le scandale du handicap n'est pas le dernier mot de Dieu. La présence auprès de la personne handicapée, la vie avec elle, est alors pour le monde un témoignage de foi¹⁸.

Enfin, la foi ne peut rester inactive et elle mène sur le chemin du service, celui du Roi tout puissant d'amour. L'entourage de la personne handicapée est appelé à être serviteur de la fragilité. Mais, comme dit Jean-Christophe Parisot, diacre et atteint d'une myopathie : « *Celui qui est serviteur, c'est aussi celui qui va permettre à l'autre de se révéler.* Le service n'est pas forcément visible. D'un point de vue spirituel, c'est faire charité à l'autre que de lui demander son

aide. Les personnes handicapées permettent à leurs familles, à leurs proches (parfois dans des souffrances intolérables, c'est vrai) de se révéler¹⁹. » Rien n'est plus gratifiant pour bon nombre de personnes handicapées que de se voir demander un service à leur mesure, révélation ou rappelle qu'elles ne sont pas inutiles. C'est parfois aussi l'occasion d'une prise de conscience qu'il n'y a pas que des droits à des soins, à une sollicitude mais, comme tout à chacun, des devoirs envers les autres. Cela peut se résumer parfois à un sourire, une parole toute simple mais c'est peut-être la seule chose que la personne lourdement déficiente peut donner et s'en devient un cadeau royal qui redonne courage pour celui qui le reçoit.

Cette triple vocation doit se vivre nécessairement en Église. Elle est source et fruit d'un échange. Nous avons besoin les uns des autres pour être prêtre, prophète et roi : ce sont les relations que nous entretenons avec les autres qui nous font devenir ce que nous sommes, nous sommes le produit d'une communauté et responsables de la construction de la personnalité de ceux que nous côtoyons²⁰. Dès lors, on peut affirmer que la personne handicapée et son entourage se reçoivent l'un de l'autre comme prêtre, prophète et roi.

La vocation baptismale : un projet de vie

La dernière loi française en matière de handicap met l'accent sur la notion de « projet de vie²¹ » : il y a celui de l'établissement, de l'institution qui accueille, mais aussi celui, personnel, de la personne handicapée. Le but est de donner les moyens à toute personne handicapée d'accéder à une meilleure participation sociale et citoyenne. De son côté, que propose l'Église aux personnes handicapées pour exprimer et réaliser leur projet de vie spirituelle, pour vivre en « citoyens » de l'Église et participer à sa vie ?

Certaines paroisses ou des diocèses déploient des efforts pour œuvrer dans cette direction mais, malheureusement, bien trop souvent on pense uniquement la question du handicap comme une problématique, à résoudre dans la charité et la générosité, un « faire

pour... » (ce qui est cependant louable), mais non comme un projet de vie, un « faire avec... » communautaire et à long terme !

Il s'agit dans un premier temps d'envisager la place et le rôle des personnes handicapées sous un nouvel angle afin qu'elles puissent simplement vivre leur vocation baptismale dans leur communauté locale : « *Notre tâche, comme les membres de l'Église, est de traduire le message d'inclusion du Christ dans l'action pratique, pour que la contribution de chaque membre soit respectée et élevée. C'est notre mission partagée. De même que chacun d'entre nous reçoit le cadeau de l'Esprit Saint par le baptême, nous pouvons grandir comme Église par les cadeaux chacun d'entre nous apporte au corps du Christ. La participation active doit donc être accessible pour tous* » rappelle la Conférence épiscopale d'Angleterre et du Pays de Galles²².

Ensuite, il sera bon de se poser dans un deuxième temps la question de l'état de vie : mariage (de nombreuses personnes handicapées y aspirent profondément), célibat (le célibat, très souvent le lot de la personne handicapée, a besoin d'être accompagné afin qu'un sens puisse lui être donné : ce n'est pas une option et les équipes de pastorale des personnes handicapées ont là un rôle d'écoute très important à jouer) ; mais aussi diaconat, presbytérat, vie religieuse. L'expérience montre que tout n'est pas fermé et que, si tout n'est pas possible, un cheminement vocationnel n'est pas forcément impossible sur l'une ou l'autre voie, selon les capacités de chacun. Nous aborderons ces questions des appels plus spécifiques, en l'occurrence sacrement de l'ordre et vie consacrée, dans un prochain article. ■

NOTES

- 1 - Jean-Paul II, *Exhortation apostolique Christifideles Laici*, n°14.
- 2 - Il s'agit ici du sens scientifique du terme « handicap », universellement admis depuis les travaux de Philip H.N. Wood, épidémiologiste et rhumatologue de Manchester, et de Patrick Fougeyrollas, anthropologue à l'Université Laval à Québec, de la Société canadienne de la CIDIH et du Comité québécois de la CIDIH (*Classification internationale des déficiences, incapacités et handicaps*).
- 3 - C'est ainsi que des personnes sourdes de naissance revendiquent une « culture sourde » qui leur est propre et la possibilité de vivre entre eux, avec leur langage, leurs codes. Mais cela pose la question d'une certaine ghettoïsation volontaire de ces personnes.
- 4 - *Introduction à la Classification Internationale des Fonctionnements des handicaps et de la santé*, OMS, 2001.
- 5 - D'un point de vue humain et pastoral, cette assimilation à l'enfant n'est pas acceptable en l'état car une personne adulte n'est jamais un grand enfant, elle a une affectivité qui évolue, son corps et sa sexualité deviennent adulte. Le discours qui lui est tenu doit être simple, mais la présentation (mots, livres, images entre autres...) ne doit pas être enfantine.
- 6 - Henri Bissonnier, « Si tu savais le don de Dieu », *Ombres et Lumière*, n° 100, juin 1995, p.8-10.
- 7 - *Ombres et Lumière*, n° 60, hiver 1982, p.35.
- 8 - Cardinal Joseph Bernardin, archevêque de Chicago : « Directives pastorales sur l'accès aux sacrements de l'initiation et de réconciliation pour les personnes ayant un handicap mental », 1^{er} novembre 1985, *Ombres et Lumière* n° 89, mars 1990, p. 38-40.
- 9 - National Conference of catholic Bishops, « *Guidelines for the celebration of the sacraments with Persons with disabilities* », Washington, NCCB/USCC, 1995. Préface. Consulté le 27 mai 2010 sur : www.ncpd.org/views-news-policy/policy/church/bishops/sacraments
- 10 - *Ibid.*, § 20.
- 11 - Bishops' conference of England and Wales, « *Valuing Difference. People with disabilities in the life and missions of the Church* », 1998. Consulté le 27 mai 2010 sur : <http://www.catholic-ew.org.uk/Catholic-Church/publications>.
- 12 - Dominique Crèvecoeur, *Admission des personnes avec un handicap mental aux sacrements de l'initiation chrétienne*, Équipe de Coordination et d'Animation de la pastorale des personnes handicapées, Vicariat du Brabant Wallon, avril 1988.
- 13 - Cardinal Joseph Bernardin, *op. cit.*
- 14 - *Gaudium et spes* n° 29.
- 15 - *Lumen gentium* n° 32.
- 16 - P. de Clerck et al., *Confirmation et communautés de foi*, Paris, Cerf, 1980, p. 59-60.
- 17 - Zenit, 25 mai 2010.
- 18 - John Swinton, « Le corps du Christ souffre de trisomie 21 », in *Les cahiers de l'école pastorale*, hors série n° 10, 2006. Consulté le 25 mai 2010 sur : <http://www2.ecolepastorale.com/cahiers/>
- 19 - Jean-Christophe Parisot, « Déranger les autres, c'est prophétique ! », *Ombres et Lumière* n° 140, 4^e trimestre 2002, p. 10-13.
- 20 - John MacMurray, *Persons in Relation*, London, Faber, 1995, p. 28.
- 21 - Loi n° 2005-102 du 11 février 2005 pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées, art. 11. Consulté le 28 mai 2010 sur : www.legifrance.gouv.fr
- 22 - Bishops' conference of England and Wales, *op. cit.*

La vocation de la personne handicapée

Anne-Marie Philippe

Responsable de la pastorale des personnes handicapées
et de la pédagogie catéchétique spécialisée du diocèse de Poitiers

« *Si tu diffères de moi, loin de me lésier, tu m'enrichis* » (Saint-Exupéry). Telle est l'expérience que notre équipe diocésaine de pastorale des personnes handicapées vit régulièrement. Les personnes porteuses d'un handicap, particulièrement celles qui ont un handicap mental, dont nous avons plus particulièrement la charge, nous apprennent la gratuité. Elles vivent le moment présent comme le temps de l'espérance et elles vont à l'essentiel.

Réconnaitre la dignité de chaque personne

Au préalable, il convient de se rappeler deux éléments fondamentaux : la dignité de toute personne humaine et l'importance de connaître la personne à qui l'on s'adresse ou de qui nous parlons. Fondamentalement, il est très important de se rappeler que « handicapé » n'est qu'un qualificatif : ce qui est premier, c'est la personne avec ses dons, ses défauts, ses richesses et ses limites, son histoire, ses désirs.

Connaître et comprendre

Cette première reconnaissance appelle ensuite à mieux la connaître plus particulièrement et à se poser cette question : par quoi

la personne est-elle handicapée ? Pourquoi ? Ces deux questions, nous dit Michel Billé, sociologue, ont permis la classification internationale. Il y a toujours une déficience qui entraîne une incapacité et les deux entraînent un désavantage. C'est ainsi qu'est évaluée pour chacun la déficience (mentale, physique, sensorielle, motrice...) puis est évaluée l'incapacité (légère, moyenne ou profonde). Les deux ensemble créent un désavantage social (par exemple, des difficultés scolaires). À chaque personne, compte tenu de la nature et du degré de son handicap, devra être apportée une aide pour une meilleure adaptation.

Une histoire de regard

Depuis quelques années, nous parlons de « personnes en situation de handicap » : expression non retenue dans le texte législatif de 2005, *Pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées*. Elle souligne néanmoins une volonté plus importante d'intégration. « *En effet, l'image que chaque personne peut avoir d'elle même se forge dans le rapport aux autres. Il y a parfois une différence entre l'image que nous avons de nous-mêmes et ce que les autres saisissent de nous. Quand l'écart est trop grand, nous souffrons. Nous pouvons retrouver les paroles du Christ : "Et vous qui dites-vous que je suis ?" (Mc 8, 29). C'est dans le miroir des autres que souvent nous pouvons nous reconnaître, nous construire ou au contraire nous détruire* » (Michel Billé, sociologue).

Il convient de mesurer l'importance du regard posé sur l'autre : regard d'amour, de bienveillance, de compassion qui « relève et réchauffe » ou regard de mépris, de condescendance, de pitié qui écrase, condamne et « tue ». Là aussi le Christ nous montre le chemin : « *Posant alors son regard sur lui, Jésus se mit à l'aimer* » (Mc 10, 21).

À l'image de Dieu et à sa ressemblance

La Genèse nous rappelle que toute personne est créée à l'image de Dieu et non l'inverse. Tout être humain est un être de relation. Puissions-nous aider les personnes en situation de handicap à vivre un chemin de croissance humaine et spirituelle ! Les personnes handica-

pées nous interpellent sur leur manière de vivre la fragilité. Accepter de vivre avec le manque et ainsi consentir à ce que du positif surgisse du négatif. Il ne s'agit ni de se résigner pour ne pas se laisser envahir par son handicap ni de le nier pour vivre au mieux avec ces difficultés inhérentes à la personne. Vivre un passage et devenir à son tour « passeur » montrant à d'autres les chemins du possible.

Accepter de vivre avec le manque, c'est consentir à avoir besoin des autres et de Dieu. Ce qui nous appelle à vivre en relation les uns avec les autres. C'est consentir aussi à être en devenir. « *Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance* » (Gn 26). Saint Irénée rappelle que c'est bien sur cette ressemblance que se fonde notre espérance qui ouvre sur d'autres possibles.

La vie en Christ

Sur ce chemin de vie, les sacrements de l'initiation chrétienne (baptême, eucharistie et confirmation) permettent à chacun de parvenir à la stature du Christ : « *Par les sacrements de l'initiation chrétienne, les hommes délivrés de la puissance des ténèbres, morts avec le Christ, ensevelis avec lui et ressuscités avec lui, reçoivent l'Esprit d'adoption des fils et célèbrent avec tout le peuple de Dieu, le mémorial de la mort et de la résurrection du Seigneur. Par le baptême, ils deviennent un seul corps dans le Christ pour former le peuple de Dieu [...]*

Dans la confirmation, marqués par le don de l'Esprit, ils sont pleinement configurés au Seigneur et remplis de l'Esprit Saint pour être capables de rendre témoignage devant tous et d'amener le plus tôt possible le Corps du Christ dans sa plénitude.

En participant à l'assemblée eucharistique, ils mangent la chair et boivent le sang du Fils de l'homme pour avoir en eux la vie éternelle et manifester l'unité du peuple de Dieu ; en s'offrant eux-mêmes avec le Christ, ils prennent part au sacrifice universel, qui est l'offrande à Dieu par le Christ. [...]

C'est ainsi que les trois sacrements de l'initiation chrétienne conduisent ensemble à la pleine stature les fidèles qui exercent, dans l'Église et dans le monde, la mission de tout le peuple chrétien » (Rituel de l'initiation chrétienne des adultes).

Portés par la foi de l'Église

C'est dire l'importance de la préparation des sacrements de l'initiation chrétienne. En France, la pédagogie catéchétique spécialisée existe au sein de chaque service diocésain de pastorale catéchétique. Comme son nom l'indique, c'est la pédagogie qui est spécialisée et non la catéchèse qui, elle, reste la même pour tous.

Certes, reconnaissons qu'avec des personnes autistes profondes ou polyhandicapées, cette préparation aux sacrements de l'initiation chrétienne est parfois très limitée, de toute façon à adapter en s'appuyant sur la foi de ceux qui l'accompagnent et sur la foi de l'Église. Les sacrements, conférés dans la foi de l'Église, restent les mêmes pour tous. Par le baptême, nous appartenons au Christ. Nous croyons aussi que « *l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à [nos] corps mortels* » (Rm 8, 11).

Pierres vivantes de l'Église

Les Orientations diocésaines pour l'annonce de la foi de notre diocèse stipulent que : « *Le corps de l'Église honore et sert en premier les personnes fragiles, les exclus, les malades, les personnes handicapées. En chaque pauvre, le Christ se révèle tel qu'il a voulu être parmi nous, le plus petit.* »

Baptiser une personne très handicapée ou lui donner un autre sacrement de l'initiation chrétienne est signe de l'Amour de Dieu pour cette personne, pour la famille éprouvée mais aussi la communauté, d'où l'importance de l'y associer ou tout au moins d'inviter quelques personnes, témoins de cet événement. Les personnes handicapées sont « des pierres vivantes l'Église » et, si nous les oublions, nous manquons à notre propre vocation ecclésiale. Dans nos diocèses, nous savons que les baptêmes d'adolescents et d'adultes sont conférés sous la responsabilité de l'évêque : il y a demande et appel décisif. Les personnes handicapées n'échappent pas à la règle. Même si, pour certains, la demande est faite pour eux, une démarche est nécessaire, car elle permet un chemin de fraternité et de communion

qui nous fait entrer les uns par les autres dans ce Corps du Christ qui est l’Église. C’est beaucoup plus qu’une formalité.

Permettre à une personne handicapée de prendre sa place dans l’Église, c’est croire, avec elle, en la fécondité de sa vie telle qu’elle est. Parler de « vocation baptismale », c’est prendre conscience que la personne handicapée est appelée à participer au mystère de l’Église et donc à la croissance du Royaume de Dieu. Là, il ne s’agit pas d’une reconnaissance affective ou d’une simple bienveillance.

« *Nous reconnaissons l’activité cachée et efficace de nombre de personnes – spécialement des personnes malades, handicapées, âgées... pour la mission* » (Serviteurs d’Évangile n° 3114, Actes synodaux du diocèse de Poitiers, 2003).

Une interpellation diocésaine

L’engagement d’une personne dans une vocation spécifique est signe pour la personne elle-même et pour les autres. Forts de ce constat, nous avons pris conscience, dans le diocèse de Poitiers, d’un manque concernant les personnes en situation de handicap mental.

En effet, dans notre diocèse, les Oblates de la Sagesse accueillent des personnes sourdes. La Fraternité Marie Immaculée accueille des personnes ayant des difficultés psychiques et les sœurs de l’Agneau de Dieu, des personnes avec un handicap physique. Par ailleurs, des hommes porteurs d’un handicap physique ont eu accès au diaconat permanent.

Rien n’existait pour les personnes ayant un handicap mental et certaines d’entre elles manifestaient le désir de servir et de vivre un engagement dans l’Église.

Vers un engagement

Après des années de réflexion et d’expérimentation, la Fraternité diocésaine des amis de saint André-Hubert Fournet a pris naissance, comme association privée de fidèles selon le droit de

l'Église. Ce groupe permet à des personnes ayant un handicap mental de s'engager par une consécration sans voeux religieux ou/et pour un service d'Église. Il n'y a pas de vie communautaire. Les engagements se font après un temps de probation et de formation. Le discernement s'inspire des quatre critères de la tradition de l'Église :

- qualités de vie évangélique,
- qualités requises pour la mission,
- droiture d'intention,
- liberté de la personne.

Cependant, ce discernement prend en compte le handicap : il est donc adapté. « *L'égale dignité des enfants de Dieu nous invite à appeler, pour donner à chacun, quel qu'il soit, d'être acteur dans la mission de l'Église. N'ayons pas peur d'avoir besoin des autres : osons appeler pour cheminer ensemble.* » Ainsi en est-il d'une des dix paroles de la dernière assemblée synodale de 2010.

Les actes synodaux de 2003, *Serviteurs d'Évangile* précisent : « *L'égalité de tous les fidèles du Christ n'enlève pas les différences de fonction des personnes dans la vie de l'Église, mais elle rappelle la nécessaire solidarité de tous face à la mission* » (*Serviteurs d'Évangile* n° 3112)

Continuons la route

Puis-je me permettre, maintenant, de dire qu'il revient à chacun de nous de conclure ? Comment prendrons-nous en compte ceux qui, avec des difficultés, désirent servir le Christ ? Comment préparer nos communautés à l'accueil de tous ? Comment nos services diocésains des vocations, de la catéchèse, du catéchuménat, pastorale des personnes handicapées... vont-ils permettre d'avancer en Église ? ■

CONTRIBUTIONS

Le DVD "Année Sacerdotale" vient de sortir.

Il est disponible au SNV.

Prix unitaire (frais de port compris) :

14,90 €



Qu'est-ce qu'un prêtre ?
Quel est son rôle, sa place dans l'Église ?
Qui sont ces hommes au quotidien ?
Pourquoi, comment peut-on décider un jour de devenir prêtre ?

Le Service national des vocations a rassemblé une quinzaine de films courts réalisés à l'occasion de l'Année sacerdotale. Fruit d'une collaboration originale avec trois diocèses (Besançon, Coutances et Paris), une communauté (l'Emmanuel) et deux médias (Le Jour du Seigneur et KTO), ce DVD montre ce qu'est le prêtre, aujourd'hui, pour l'Église.

Curé de campagne, prêtre en milieu urbain ou encore aumônier d'hôpital ou de prison, jeunes ou anciens, avec des parcours, des responsabilités différentes... Ces témoignages, ces rencontres, disent la réalité et la diversité du ministère du prêtre aujourd'hui.



Comment savoir si Dieu m'appelle à son service ? Comment aider un proche qui s'interroge ? Comment comprendre cet appel qui prend des formes si différentes ? Ces films illustrent la question de la vocation. Mieux encore, ils pourront aider ou orienter une première interrogation.

Le Service national des vocations est un service de la Conférence des évêques de France

58, avenue de Breteuil - 75007 Paris
Tél : 01 72 36 69 70
Mél : snv@cef.fr • vocations.cef.fr

Tous droits de l'œuvre sont réservés. Attention : ce DVD est réservé exclusivement à un usage privé dans "le cercle de famille" au sens de l'article 4-1 de la loi n° 57-298 du 11 mars 1957 sur la propriété littéraire et artistique, quelque autre utilisation que ce soit est formellement interdite. Sont également interdits : le prêt, la duplication et la copie totale ou partielle de ce DVD.

TOUS PUBLICS Pal - Couleur - Film : 1 h 15

DVD-5	Audio	Sous-titres	Format image
Français	Dolby Digital 2.0 (Stéréo)	Néant	Format 16/9



Plus qu'un métier, un apostolat, un ministère

Stéphane Lognon - Anne Benoist

pastorale des choix de vie,

Frères des écoles chrétiennes

« 50% professeur, 50% éducateur, 100% frère » (Frère Vincent de Léglise)

Au cœur du projet lasallien se trouve cette double et ambitieuse mission éducative de « construire l'homme et dire Dieu¹ ». Cette conviction, unifiée en Christ, s'enracine dans le Mémoire des commencements où saint Jean-Baptiste de La Salle jette les bases innovantes de ce qui donnera la *Conduite des écoles chrétiennes*, fruit elle-même, de l'expérience communautaire des Frères « pour que l'école aille toujours bien² ».

« Non seulement Dieu veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité, mais il veut que tous soient sauvés, et il ne peut pas le vouloir véritablement sans leur en donner des moyens, et par conséquent, sans donner aux enfants des maîtres qui contribuent à leur égard à l'exécution de ce dessein [...] Et c'est vous qu'il a choisis pour l'aider dans cet ouvrage, en annonçant à ces enfants l'Évangile de son Fils et les vérités qui y sont contenues³. »

Ainsi, dès le début de l'aventure lasallienne⁴, il y a plus de 300 ans, saint Jean-Baptiste de La Salle et les Frères des écoles chrétiennes ont privilégié comme moyen apostolique l'éducation, par la culture et l'école.

Toutefois, engagé presque à son insu dans l'œuvre des écoles rémoises, Jean-Baptiste de La Salle se rend vite compte des insuffi-

sances des maîtres, insuffisances de nature à compromettre le succès apostolique de l'œuvre et même, plus radicalement encore sa pérennité. Insuffisances spirituelles, insuffisances pédagogiques qui vont l'amener à créer, en amont, une communauté de formation professionnelle et spirituelle des maîtres au service de la jeunesse déshéritée et abandonnée et dont le service évangélique des pauvres va donner naissance à une société religieuse d'un type nouveau : des religieux, juste « frères », car la mission d'éducation demande une totale disponibilité : « *un homme tout entier*⁵ ».

Ce souci de formation des éducateurs reste un axe prioritaire de l'école lasallienne du XXI^e siècle. L'enseignement catholique, d'une manière généralisée, se trouve confrontée aujourd'hui à des élèves et des enseignants qui ne sont plus majoritairement catholiques. Beaucoup de jeunes enseignants arrivent sans connaissance des valeurs évangéliques. Il est donc primordial, comme le fit Jean-Baptiste de La Salle dans la société en son temps, de les accompagner et de donner du sens à leur métier d'éducateur.

Cela demande, pour chaque entrant, tout comme pour chaque élève, une attention personnelle et bienveillante pour que chacun se trouve accueilli, reconnu, respecté et soutenu pour ce qu'il est, car faisant partie intégrante de la communauté éducative.

C'est par ce climat d'accueil que très souvent une première prise de conscience s'opère : qu'est-ce qui fait la différence ici par rapport à ailleurs ? Une première relecture où la notion d'un travail « *ensemble et par association*⁶ », pour et avec les enfants, contre toutes leurs pauvretés, invite à percevoir une dimension essentielle du charisme lasallien : la communauté éducative, l'école, ne sont pas des lieux refuge, qui permettraient d'éviter de regarder le monde tel qu'il est, en particulier avec son lot de mauvaises nouvelles quotidiennes, mais il existe au contraire un souhait de vouloir le regarder avec les yeux de la foi.

Une invitation à sentir que c'est par la foi que nous découvrons Dieu à l'œuvre dans l'enfant qui grandit, dans le jeune qui se construit jour après jour. Sur leurs routes, nous tentons d'être des éducateurs laïcs : « grand frère ou grande sœur » associés aux Frères.

Un appel à se laisser engendrer à une double fraternité : frères des jeunes par la proximité des liens avec eux, mais aussi frères en Christ par l'identité même de Celui qui anime la communauté éducative.

« Ayez une foi qui soit telle qu'elle soit capable de toucher les cœurs de vos élèves et de leur inspirer l'esprit chrétien. C'est le plus grand miracle que vous puissiez faire et celui que Dieu demande de vous puisque c'est la fin de votre emploi⁷. »

Jean-Baptiste de La Salle rappelait la présence de Dieu au milieu de chaque heure de classe par cette phrase : « Souvenons-nous que nous sommes en la Sainte Présence de Dieu. Et adorons-le ! » Ce rappel introduit le plus souvent les rencontres communautaires invitant chacun à porter sur le monde un regard de foi qui discerne Dieu dans ceux vers qui nous sommes envoyés. C'est en unissant nos itinéraires personnels dans un itinéraire communautaire de foi : foi en l'enfant, foi dans l'éducation, foi en Dieu, que chacun peut grandir et faire grandir et se laisser engendrer à la vie même de Dieu « pour que les jeunes aient la vie⁸ ».

« Le Verbe s'est fait chair » (Jn 1, 14) et non pas discours théologique. De même chacun et ensemble, nous sommes appelés à faire parler la Parole de Dieu par le biais des disciplines scolaires, par les tâches de vie scolaire et de gestion. C'est de cette manière que s'exprime concrètement la Bonne Nouvelle de Jésus et c'est la raison pour laquelle tout acte éducatif est acte d'apôtre, et que tout projet éducatif est indissociable du projet pastoral.

Encore faut-il que cette Parole de Dieu soit connue, entendue, reconnue par la communauté éducative. D'où l'importance de temps de prière, de partage où chaque membre est invité à venir exprimer : joies, difficultés, peines des jeunes. Ces moments sont essentiels car ils permettent de libérer la parole et d'accompagner les jeunes éducateurs dans leur métier à la lumière du Christ pédagogue.

Dans notre réseau, les enseignants et les éducateurs sont les premiers acteurs de la pastorale. Ces temps de rencontres avec les élèves sont toujours une source d'enrichissement partagé. Relire son propre chemin de foi, oser un engagement dans la cour de la récréation, prendre une équipe lors d'un temps de retraite, accompagner des jeunes aux sacrements d'initiation contribuent à une maturation personnelle de la foi.

Comment ne pas évoquer l'accompagnement individuel au baptême d'une jeune élève de 6^e atteinte d'une récidive de cancer par

son professeur principal (professeur de mathématiques et animatrice de culture chrétienne de la classe) et le professeur d'arts plastiques, et lors de son baptême réunissant une partie de la communauté éducative, la célébration animée à la guitare par le CPE (conseiller principal d'éducation). Prêtre, prophète, roi : oui ces trois dimensions furent données à vivre par ces différents éducateurs et ce baptême entraîna la demande de celui d'une autre élève de la classe.

Accompagnement parfois conflictuel car toute croissance nécessite des tuteurs. Cas d'une classe de 3^e, où sous l'intimidation de quelques élèves, la classe entière refusa de se rendre à une relecture sur l'engagement (thème de leur année en culture chrétienne). Un refus qui entraîna trois sanctions : un devoir de mathématiques, une lettre d'excuses au professeur, une rédaction sur le respect. Une attitude solidaire du corps enseignant pour interpeller ces jeunes – en leur année de confirmation pour plusieurs d'entre eux – sur la liberté de l'homme dans le témoignage et les dangers du réflexe grégaire. Cette cohésion et le refus de céder à la facilité du dernier cours sont essentiels dans une éducation aux choix de vie.

Communion fraternelle lors du décès accidentel d'un chef cuisinier d'un des établissements du réseau. Une visite tôt le matin à l'équipe de la restauration sous le choc juste pour pleurer avec eux la perte d'un ami qui, par son métier, aimait la convivialité et leur dire une présence à leur côté pour l'hommage qu'ils voudraient rendre à celui qui nous avait quitté. Leur appel dans la journée souhaitant préparer ce temps de l'Adieu. Venait le choix du lieu : le réfectoire, lieu de sa présence ? La réponse de cette équipe majoritairement musulmane fut : « *Non, à la chapelle, c'est le lieu sacré de Dieu où vous priez.* » La chapelle fut pleine, la prière fervente à ce même Dieu que nous invoquions pour l'ami commun. Depuis, chaque jour, en arrivant tôt le matin, un signe de la main nous rappelle la fraternité.

La vocation baptismale appelle à vivre en alliance avec Dieu et avec son prochain. Elle s'incarne donc dans des actes simples qui créent des liens dans la communauté éducative. Liens de confidence, d'entraide, d'amitié, partagés dans les joies et dans les peines.

Indéniablement, si l'intuition de Jean-Baptiste de La Salle de créer une communauté de frères au service des écoles perdure, c'est que les Frères des écoles chrétiennes ont compris que le propre d'un

charisme est de s'adapter et d'innover aux besoins du temps et des lieux, et ils n'ont cessé, d'« *un engagement [...] dans un autre*⁹ » d'inventer ensemble pour le service des jeunes. L'appellation « Frères des écoles chrétiennes » dit bien où Dieu envoie les frères. Or, comme dans beaucoup de congrégations, le nombre de frères diminuant, le défi pour l'école lasallienne de notre époque est de permettre à cette tradition tricentenaire de poursuivre la mission avec un nombre croissant de laïcs se reconnaissant « lasalliens ».

Première congrégation enseignante de France, le réseau lasallien représente 105 000 élèves de tous les âges rejoints par 13 000 adultes. Face à cette laïcisation d'une œuvre éducative où, par la consécration religieuse des frères, le métier d'éducateur est un authentique « ministère¹⁰ », comment faire vivre ce charisme d'Église ? Comment permettre que ces « écoles chrétiennes » le demeure, par les valeurs évangéliques de la communauté éducative, dans un contexte général de déchristianisation des familles, des enfants et des enseignants ?

Foi, Fraternité, Service sont les trois ancrages du charisme des frères. Pour les éveiller ou les réveiller, l'Equipe nationale d'animation pastorale (ENAP) du réseau lasallien propose des temps de rassemblement annuels à vivre à des échelles différentes pour ne citer que les derniers : en 2009, « L'Engagement » fut célébré dans les établissements ; en 2010 « La Fraternité » rassembla 1 300 jeunes du réseau à Passy-Buzenval ; en 2011 « La Confiance » sera proposée à l'échelle des bassins de proximité. Des rassemblements qui autour de thèmes fondamentaux invitent toutes les communautés éducatives à s'interroger, à s'interroger sur ce qui fonde son essence même, sa vitalité.

La question de la transmission d'un charisme est au cœur de la pérennité même de toute œuvre. Mgr François Marty l'évoquait avec pertinence en disant : « *Vous êtes des héritiers, soyez des fondateurs.* »

On ne peut être héritiers qu'à partir du moment où l'on a reçu et plus on a reçu, plus on est appelé à redonner, cf. la parabole des talents (Mt 25, 14-30). C'est pourquoi la formation en profondeur des personnes est une des clefs de la transmission du charisme. Une formation qui veut prendre en compte les dimensions évangéliques, spirituelles, personnelles et professionnelles du charisme. C'est la

fonction même du CLF (Centre lasallien français) d'accompagner, pendant deux années, cette réflexion des laïcs dans leurs missions respectives et de relire leurs engagements « ensemble et par association » au travers d'actes, d'histoires communes, partagées, de personnes rencontrées.

« *Vive Jésus dans nos coeurs ! À jamais.* » Cette courte prière, héritée du fondateur, ponctue les prières communautaires et rappelle que nous avons à porter aux jeunes ce qui habite le plus intime de nous-mêmes. Elle traverse les siècles et par là montre que toute transmission s'inscrit dans une mémoire vivante, celle d'une histoire qui se raconte, un récit de salut qui s'accomplit, une vie qui prend sens en compagnie d'autres vies « pour que les jeunes aient la vie ! », en référence à Jean 10, 10 : « *Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance*¹¹. » ■

NOTES

1 - Projet éducatif Lasallien, édition 99/2000.

2 - Saint Jean-Baptiste de La Salle (1651-1719), *Œuvres complètes, Lettres autographes* 57, 12 : Lettre pour le Frère Robert. Ce 26^e février [1709]

3 - Saint Jean-Baptiste de La Salle, *Œuvres complètes : Méditations pour le temps de la retraite* 193, 3, 1

4 - Adjectif formé à partir du nom du fondateur des Frères des écoles chrétiennes.

5 - Saint Jean-Baptiste de La Salle, *Œuvres complètes : Mémoire sur l'habit* 0.0.10. Cf. 3.

6 - Saint Jean-Baptiste de La Salle, *Œuvres complètes : Écrits personnels, Formule des vœux* 2.03.

7 - Saint Jean-Baptiste de La Salle, *Œuvres complètes : Méditations pour les fêtes* 139, 3, 2.

8 - Cf. Titre de la brochure expliquant les caractéristiques fondamentales de la vocation de frère : *pastorale des choix de vie*, décembre 2006.

9 - In « Mémoire des Commencements », document autobiographique, rapporté par deux biographes de Jean-Baptiste de La Salle, Blain et Bernard.

10 - Saint Jean-Baptiste de La Salle, *Œuvres complètes : Méditations pour le temps de la retraite* 193.

11 - Saint Jean-Baptiste de La Salle, *Œuvres complètes : Méditations pour le temps de la retraite* 201, 3, 3.

Pélérinages à Saint-Jacques de Compostelle

Agnès de Lagoutte - Hervé de Lagoutte
Josette Girardon

La famille Lagoutte est une famille... nombreuse ! Elle nous livre deux témoignages sur la route de Compostelle. D'abord Agnès, la célibataire, puis Hervé et sa famille.

Témoignage d'Agnès

Compostelle est une longue histoire, débutée en 1986, par hasard. J'ai démarré le chemin pour accompagner du Puy-en-Velay jusqu'à Conques un couple d'amis qui s'apprêtait à faire la totalité du trajet. Ma deuxième étape s'est faite... sept ans plus tard de Conques à Moissac avec quatre autres amis... puis ce projet est resté « lettre morte » pendant sept autres années, soit jusqu'en 2001. Cet été-là, j'ai repris ma marche à la faveur d'une rencontre avec une amie, Isabelle, qui continuait son pèlerinage à partir de Moissac. Je ne savais pas où ce chemin me mènerait ni comment il se terminerait... Quelque chose de fort me poussait à continuer... Peut-être avais-je simplement l'envie d'expérimenter.

Ce nouveau départ de pèlerinage s'est déroulé par étapes : en 2001, Moissac-Nogaro (groupe de 5 amis) ; en 2002, Nogaro-Saint-Jean Pied-de-Port (groupe de 5) ; en 2003 : Saint-Jean Pied-de-Port-Santo-Domingo de la Calzada (groupe de 5) ; en 2004, Santo-Domingo de la Calzada-Sahagun : nous continuons à deux

(avec Isabelle) ; en 2006, Sahagun-Santiago de Compostela, soit environ la moitié du trajet espagnol du *Camino Frances* (360 km) : je continue seule notre marche. C'est cette année-là que la véritable aventure démarre enfin, cinq ans après avoir repris mon périple. Le Seigneur avait sans doute pensé que j'étais prête...

L'expérience en solitaire

À l'été 2005, je m'étais dit qu'il en était fini de mon chemin... qu'il m'était impossible d'envisager de le continuer en solitaire. Pendant l'hiver 2005-2006, j'ai réalisé combien il était dommage de l'interrompre si près du but (restaient quinze jours de marche)... L'idée a cheminé et début mai, durant le temps pascal et avec le renouveau du printemps, je suis partie pour aller au bout de mon chemin.

Cela peut paraître naturel à d'autres de partir seul mais pour moi, c'était une première expérience ; jusque-là, j'avais toujours eu besoin de partir entourée mes repères (affectifs, sociaux, etc.). Durant les quinze jours qui précédèrent mon départ, j'ai très mal dormi, inquiète de ce que j'allais trouver... je ressentais de véritables attaques.

Mes trois premiers jours de marche, de Sahagun jusqu'à Leon, furent trois jours de désert : pas de contacts, une langue dont je ne parlais que trois mots. Arrivée à Leon, j'ai pleuré ma solitude derrière mes lunettes de soleil, me promenant dans la foule du samedi après-midi. Le soir même, en pénétrant dans un bar à tapas, j'ai été appelée par un pèlerin qui m'avait croisée. À partir de ce moment-là, j'ai appris progressivement, au jour le jour, à m'abandonner à la Providence : elle me faisait faire les rencontres qui allaient nourrir mes soirées à un point incroyable (j'avais fait le choix de marcher seule durant les journées). Dès le matin, je faisais la rencontre au détour d'un village ou d'un croisement, de la personne avec laquelle je partagerais mon dîner ! La première semaine, un trio de jeunes retraités français m'a pris sous son aile puis ce fut un trio de catalans (collègues de bureau dans une banque). Je pourrais vous raconter moult anecdotes et exemples marquants. [...]

Je bénéficiais d'une formidable chaîne d'amitié de la part de mes proches amis parisiens. J'avais deux SMS quotidiens (mon seul moyen de communication avec la France) pour me soutenir par la

prière et prendre de mes nouvelles (j'avais décidé de ne pas téléphoner ni d'utiliser Internet). À l'arrivée à Santiago, j'ai pleuré d'émotion d'avoir pu aller au bout de mon chemin.

Le pèlerinage est un extraordinaire « concentré de vie » avec ses bonheurs et ses misères : les moments où le moral est en berne (on peste, on doute de l'utilité de sa marche ; on souffre de la fatigue, de la chaleur ou des ampoules), les moments de joie intense face au spectacle de la Création (j'ai encore en tête l'image d'un oiseau, au petit matin, perché sur un tronc, contemplant l'éternité paisiblement). Le pèlerinage, c'est aussi un « paradis terrestre » sur le plan humain : nous sommes tous vêtus de la même façon (pantalon et godillots), notre programme quotidien est identique (la marche) et nous allons dans la même direction... il règne une grande solidarité (les gens s'échangent des « tuyaux », se dépannent avec un médicament...) et une grande fraternité. Ce qui m'a marquée, c'est l'acceptation profonde de l'autre dans sa différence. Il peut être catholique pratiquant ou pas (80 % des marcheurs viennent pour l'intérêt culturel de ce chemin chargé d'histoire... mais nul ne peut savoir ce qui se produit dans les cœurs !), européen ou australien, bourgeois ou ouvrier, riche ou pauvre... toutes ces différences s'effacent. Les jugements, la « catégorisation » qui a cours dans la vie quotidienne disparaissent complètement. Reste simplement une personne humaine. Cela réconcilie avec ses frères... l'homme est profondément bon... il redevient lui-même dès qu'il retrouve une authenticité.

En rentrant, tout d'abord, une action de grâce... Autour de moi, mes amis me disaient : « *Comme tu es courageuse de partir seule, avec ton sac.* » Pour moi, avoir la santé, la capacité physique de partir sac au dos (« maison sur le dos »), sentiment de liberté inouï est déjà une grâce.

Les visages connus sur le chemin ont habité mes rêves pendant de longues semaines. Extraordinaires liens tissés à partir d'un sourire, d'une parole, d'un bout de marche, d'un repas partagés dans la simplicité et la vérité. Des rencontres incroyablement présentes malgré l'éloignement géographique...

Les fruits ? Pour moi, ils étaient contenus dans mon départ : partir en solitaire puisque là était mon appel. Ce cheminement sinueux vers Compostelle a été un chemin de liberté intérieure, de dépouillement et de lâcher prise... liberté intérieure car six mois

avant de partir, je n'aurais pas imaginé un instant partir en solitaire. Cela m'était tout simplement inconcevable. La grâce a œuvré... sans doute le fruit d'un pèlerinage au Puy-en-Velay à l'été 2005 à l'occasion du Jubilé. Dépouillement progressif sur tous les plans : amical (partie avec un groupe d'amis, je me suis retrouvée seule face à moi-même) ; matériel (d'un hébergement en petits hôtels avec réservation possible, j'ai rejoint la foule des dortoirs – non réservables – qui peuvent héberger parfois plus de cinquante personnes « ronflant et bruyant » dans une grande salle) ; « organisationnel » (se mettre en marche dès potron minet, à « l'heure du pèlerin », et non plus tard par choix de confort) ; lâcher prise : faire confiance, accueillir tout ce qui me serait donné à vivre dans la journée.

Un pèlerinage fractionné (en particulier par tranches de 8-10 jours), ne permet pas de s'abandonner sur la durée. De l'avis de beaucoup, il faut le temps de « rentrer dans le pèlerinage », de perdre sa peau de « vieil homme »... alors, j'espère de tout cœur pouvoir renouveler l'expérience d'un seul trait du Puy vers Compostelle. Deo Gracias !

Témoignage de la famille de Lagoutte

Hervé (frère d'Agnès), le père de famille, juriste, 48 ans

Compostelle, comment cela a-t-il démarré ? Je ne sais plus trop. Un livre, un article et mettre ses pas dans ceux des pèlerins des siècles passés devint un rêve à réaliser impérieusement. Quinze jours chaque année pendant quatre ans pour réaliser Le Puy - Saint-Jacques... ne restaient que cinquante semaines à les revivre et à attendre l'année suivante.

Comme compagnons de marche, un ou deux amis ou cousins, plus les rencontres au hasard du chemin. Je revois encore ce bénédicté, dans les Pyrénées, en compagnie d'une Américaine bouddhiste, qui était en méditation (presque) transcendante.

Dix ans après, un projet un peu fou : le faire en famille, d'abord avec huit puis neuf enfants, le tout en totale autonomie et sans voiture

accompagnatrice. Intense interrogation, mais finalement, nous nous lançons dans l'aventure avec confiance. Pari gagné, car nous avons déjà réalisé trois étapes, la Providence ayant toujours su nous prodiguer une aide dans les moments difficiles. Nous reste encore à parcourir la partie espagnole du Camino, et donc encore quelques années.

Madeleine-Sophie, l'aînée (17 ans 1/2), en Terminale

Je suis l'aînée d'une famille de neuf enfants et par trois fois déjà nous avons marché sur les routes de Compostelle. Nous n'avons d'ailleurs pas l'intention de nous arrêter de si bon chemin, puisque nous continuons cet été, cette fois-ci en Espagne. « Quelle équipée ! » me direz-vous. Ou encore : « Comment faites-vous ? »

Il est vrai que j'ai souvent admiré mes petits frères et sœurs pour leur courage. Malgré leur jeune âge, ils se plaignaient peu souvent, et n'ont jamais rechigné à continuer chaque année. En outre, je pense que l'unité de notre famille a été renforcée par ce pèlerinage.

La marche sur les pas de Saint-Jacques permet de s'éloigner, pour un temps, du confort matériel auquel nous sommes si attachés, et de nous rapprocher de Dieu. Ce pèlerinage m'a personnellement permis d'enrichir ma foi et de découvrir les beautés du patrimoine religieux que possède la France, puisque nous avons visité plusieurs églises ou chapelles. Il fallait voir avec quelle précipitation Quiterie (10 ans) et Laurie (9 ans) se dépêchaient de rédiger un mot sur le cahier de chaque chapelle, heureuses de laisser une trace de notre passage.

Le chemin est non seulement un temps de retraite, somme toute agréable malgré les difficultés que l'on peut si souvent rencontrer – surtout avec deux poussettes – mais aussi un moyen de communiquer sa foi. C'est un véritable témoignage, puisque Saint-Jacques n'appelle pas seulement les chrétiens ; il est ouvert à tous, et c'est justement cette convivialité qui permet à chacun de découvrir la foi au Dieu unique. Chaque homme est en quête d'idéal et Saint-Jacques nous en présente un si beau. Compostelle est aussi un temps de rencontres. Il faut dire qu'il était difficile pour nous de passer inaperçus, mais justement c'est aussi un des charmes de la marche. Je garde en mémoire, non sans émotion, ce spectacle de comptines fait par les plus jeunes avec un joueur de flûte.

Les routes de Compostelle sont une expérience à ne pas manquer, aussi bien spirituellement qu'humainement, et je souhaite à tous de la faire un jour. Que Dieu vous garde ! Ultreïa !

Témoignage de quatre des petits frères et sœurs

Compostelle, c'est bien, parce qu'on découvre les paysages et on voit plein de belles choses. On marche et on s'entraîne en famille. On est très courageux. On a rencontré des gens très gentils. C'est le chemin de Saint-Jacques, un pèlerinage. On visite les églises.

Laurie, Constance et Gaspard (9, 7 et 5 ans)

C'est un moment où on prie en famille. Tout le monde est là et on voit des personnes qui nous donnent du courage pour aller jusqu'au bout. On demande des grâces à saint Jacques. Les gens sont accueillants.

Quiterie (10 ans et demi)

Témoignage de Josette

Mariée, en retraite active, familière de la congrégation des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, elle a effectué son pèlerinage à Compostelle d'une traite en 2002 avec un groupe de pèlerins, en alternant trajets à pieds et trajets en bus. En 2009, elle a effectué le « retour » d'Estella (Espagne) vers Le Puy-en-Velay, également avec la congrégation.

Lorsque, en novembre 2001, le Père Luc Ravel nous a proposé, à mon mari et moi-même, de l'aider à organiser un pèlerinage vers Saint-Jacques de Compostelle, avec un groupe de 150 pèlerins, au format « peuple de Dieu », c'est-à-dire rassemblant des personnes de tous âges, jeunes, célibataires, religieux, couples, familles, solos, nous avons été un peu surpris mais immédiatement enthousiasmés par ce projet d'aventure un peu folle. Nous savions que partir avec le père Luc et la communauté des chanoines de Saint-Augustin

donnerait à cette aventure sa dimension spirituelle. Ce pèlerinage s'appellera : « *Prends le chemin des étoiles* ».

Partir aussi nombreux sur les sentiers et les routes vers Compostelle a demandé une préparation et une organisation sans faille ; j'ai eu pleinement conscience de cela.

Au cours du premier semestre 2002, le père Luc, deux autres personnes et nous-mêmes avons fait trois reconnaissances de quatre jours pour repérer les chemins et sentiers, le passage des Pyrénées, pour rencontrer des maires, chefs d'établissements scolaires religieux ou publics, des aubergistes, des prêtres, pour réserver des lieux d'hébergement, gymnases, pour programmer des rencontres, retenir des lieux de prière. Nous avions décidé de préparer la plupart de nos repas ce qui impliquait de passer des commandes de pain, fruits, légumes... ; nous emporterions dans les soutes des cars toutes les conserves au départ de l'abbaye de Champagne ; nous commanderieons deux ou trois repas de plats régionaux plus festifs à des traiteurs. Il faut, de temps à autre, remonter le moral des pèlerins fatigués et cela passe aussi par la nourriture... J'insiste peut-être un peu trop sur le rôle de l'organisation mais rien ne peut se faire sans elle.

Toutes nos démarches ont été positives, tout s'est révélé possible et nous avons avancé avec une confiance de plus en plus grande. Je sentais que l'aventure allait réussir avec l'aide de la Providence ; l'attente se faisait sereine. Dieu, qui a aussi besoin de nous, nous aidait et cela ne faisait aucun doute. Les difficultés s'aplanissaient et nous trouvions toujours la bonne personne au bon moment.

Le jour du départ du Puy, en arrivant sur le lieu de rendez-vous et en découvrant la réalité d'un groupe de finalement 182 pèlerins, j'ai paniqué ; la tâche m'a semblé insurmontable... La distribution à tous du même bourdon, du même foulard, du même tee-shirt, d'un même carnet de textes et chants, la création des équipes m'ont fait comprendre concrètement que je faisais moi aussi partie prenante de ce peuple de Dieu qui se mettait en marche. J'étais un pèlerin comme les autres au même titre que ceux qui n'avaient pas eu la chance de préparer et d'organiser. Nous allions vivre ensemble pendant deux semaines.

J'ai toutefois trouvé la première semaine difficile et parfois la belle confiance de la préparation s'est effritée devant la réalité : comportements jugés individualistes de ceux qui semblaient vouloir la

meilleure part ou le meilleur rang, ceux qui avaient négligé de préparer leur corps et surtout leurs pieds à la rude épreuve de la marche, de ceux à qui il manquait toujours quelque chose. Certes j'ai été trop impatiente. Au fil du temps, tout s'est amélioré ; des gestes de partage, d'attente ou d'attention aux autres se manifestaient. Nous avons tous été aidés et touchés par la rencontre avec Tim Guénard et son épouse, par la fervente veillée d'adoration dans l'abbatiale de Conques, par le passage à Lourdes...

Le point d'orgue de notre pèlerinage a été le passage vers l'Espagne par le Port du Mercadeau, à 2541 mètres d'altitude, après une montée, la veille, vers le refuge Wallon sous la pluie, une nuit sous tente pluvieuse puis neigeuse et enfin la montée vers le col, chargés de nos sacs à dos, lestés eux-mêmes de nos tentes, duvets et nourritures. Après cette épreuve les pèlerins se sont retrouvés soudés à jamais. Et lorsque, en arrivant au col, à la queue leu-leu, le soleil s'est montré, les plus jeunes – sans doute moins fatigués – ont entonné des chants de louange et de feu, une joie dilatante m'a submergée : le pèlerinage était « gagné ». Malgré la fatigue et les souffrances, les sourires illuminait les visages. Notre communion était tangible... elle s'est confirmée en Espagne jusqu'à notre arrivée à Saint-Jacques. Le rythme était pris, nous nous connaissions les uns les autres avec nos forces et nos fragilités.

J'affirme que de tels moments de bonheur sont une des caractéristiques des pèlerinages et sont d'autant plus forts que nous sommes plus nombreux : la joie se démultiplie. Elle naît de la communion des cœurs dans l'effort, dans une recherche de Dieu.

Pour ma part, je m'étais engagée dans la fonction d'intendance aidée par une amie très compétente dans ce domaine, et lorsque jour après jour j'ai constaté que tout « roulait » (commandes préparées dans les délais, pain livré...), j'ai remercié tout autant que pour une célébration ou une prière particulièrement ferventes.

En 2009, le père Luc a lancé le pèlerinage « *Reviens par le chemin des étoiles* ». J'ai repris en charge l'intendance, aidée par la même amie.

Sur notre groupe d'une centaine de personnes nous n'étions que dix-sept à être partis en 2002. Les plus jeunes étaient peut-être déjà mariés avec des enfants, les plus âgés marchaient moins longtemps, d'autres ne s'étaient pas sentis appelés sur un chemin de retour sur

soi. Pour ma part, en faisant cette relecture des années passées, j'ai pu m'apercevoir que rien n'est jamais acquis quand il s'agit de vivre ensemble. J'ai trouvé que les efforts à fournir étaient même plus durs car le retour ne se fait pas forcément dans l'enthousiasme, dans l'émerveillement de la découverte, comme si nous avions déjà vécu le meilleur. J'ai fait ce retour en regrettant que la majorité des autres n'ait pas vécu l'aller : nous n'étions pas sur la même longueur d'onde, ne vivant pas d'une même expérience. Un « Reviens » plus proche dans le temps, avec les mêmes pèlerins aurait été plus réconfortant du fait de l'addition des grâces reçues, mais le nôtre a été enrichissant d'une autre façon dans l'abandon, l'attention aux autres plus profonde et sereine.

Etre chrétienne pour les autres c'est ce que j'ai été amenée à être dans cette vie de pèlerinage que j'ai choisie et aimée. Il y a beaucoup d'autres formes de vie chrétienne bien plus exigeantes que je ne suis pas sûre d'être capable de mener. C'est au cours de « *Prends le chemin des étoiles* » que j'ai appris à connaître mes faiblesses.

Ce pèlerinage accompagné par le père Luc et sa congrégation a consolidé ma foi dans la mesure où j'ai touché de façon concrète la présence de Dieu. Il a été la source d'amitiés nées de l'effort soutenu et partagé, de l'écoute spontanée, de la plénitude du caractère sacré des célébrations, de l'attention aux autres même par un simple regard. Cela ne s'oublie pas.

J'ai touché le simple bonheur de vivre ensemble, inexplicable même à nos proches. Il faut vivre ces moments rares dans la conscience que Dieu est avec nous. Je prie pour que tout cela se sache et éclate au grand jour ! ■



Benoît XVI

Pensées sur la souffrance et la maladie

Parole et Silence, 8 €

Benoît XVI évoque souvent dans ses discours la maladie et la condition du malade. En union avec les souffrances du Christ, la douleur humaine « se fond avec l'amour rédempteur et devient une force contre le mal dans le monde ».

Seule l'ouverture au mystère de Dieu qui, dans la maladie vient visiter l'homme de manière insondable, et l'abandon confiant à sa volonté, peuvent rendre au malade la paix qu'il cherche ; cette paix trouve son fondement dans la certitude de l'amour de Dieu qui veut toujours le bien de sa créature et ne se sépare jamais d'elle.

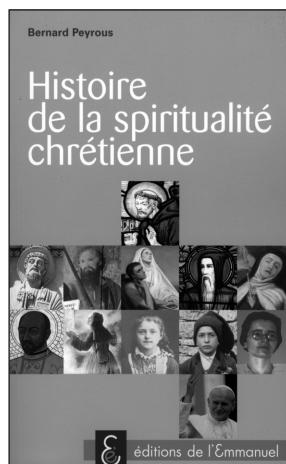
Bernard Peyroux

Histoire de la spiritualité chrétienne

Éditions de l'Emmanuel, 17 €

Comment le monde chrétien a-t-il expérimenté la vie spirituelle ? Comment les hommes ont-ils dialogué avec l'invisible au fil des siècles ? Comment est-on passé des commandements de l'Ancien Testament à la mise en œuvre du concile Vatican II ?

En s'appuyant sur l'exemple des témoins, la réflexion des auteurs, l'analyse des grandes tendances spirituelles, cet ouvrage nous fait cheminer à travers la spiritualité chrétienne pour mieux nous en faire connaître l'extraordinaire contenu.



Abonnements *Église et Vocations 2010*

France : 37 €

Europe : 39 €

Autre pays : 45 €

Pour les abonnés hors de France, le règlement se fait par chèque en euros, payable dans une banque française ou par virement bancaire (nous contacter avant).

Les numéros d'*Église et Vocations* sont à 12 € l'unité. Les anciens numéros de *Jeunes et Vocations* restent disponibles au prix de 10 € l'exemplaire (France) et 12 € (étranger), frais de port compris.

Nom

Prénom

Adresse

Code Ville

Courriel

Règlement joint à l'ordre de **UADF / Église et Vocations**
par chèque bancaire ou postal adressé à :

Service National des Vocations

58 avenue de Breteuil - 75007 Paris

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>



Nous avons choisi de vous proposer, amis lecteurs, des contributions rédigées par des hommes et des femmes qui tous se savent engagés par leur baptême. Ils ouvrent de très nombreuses perspectives pour approcher la vocation baptismale et les mille manières de la vivre. Parmi les nombreuses questions que posent la modernité et la sécularisation à la vocation baptismale, celle d'une théologie du laïcat et des ministères, qui s'essaierait à ne plus élaborer de définitions catégorielles par défaut ou en creux.

*Anne Benoist ■ Monique Brulin ■ Guy Delage
Marie-Laure Dénès ■ Josette Girardon ■ Sébastien Guiziou
Izabela Jurasz ■ Rémy Kurowski ■ Agnès et Hervé de Lagoutte
Stéphane Lognon ■ Dominique Olivier ■ Anne-Marie Philippe
Anne Raoul ■ Samia ■ Colette Savart ■ Leo Scherer
Michel Souchon ■ Marie-Noëlle Thabut*

